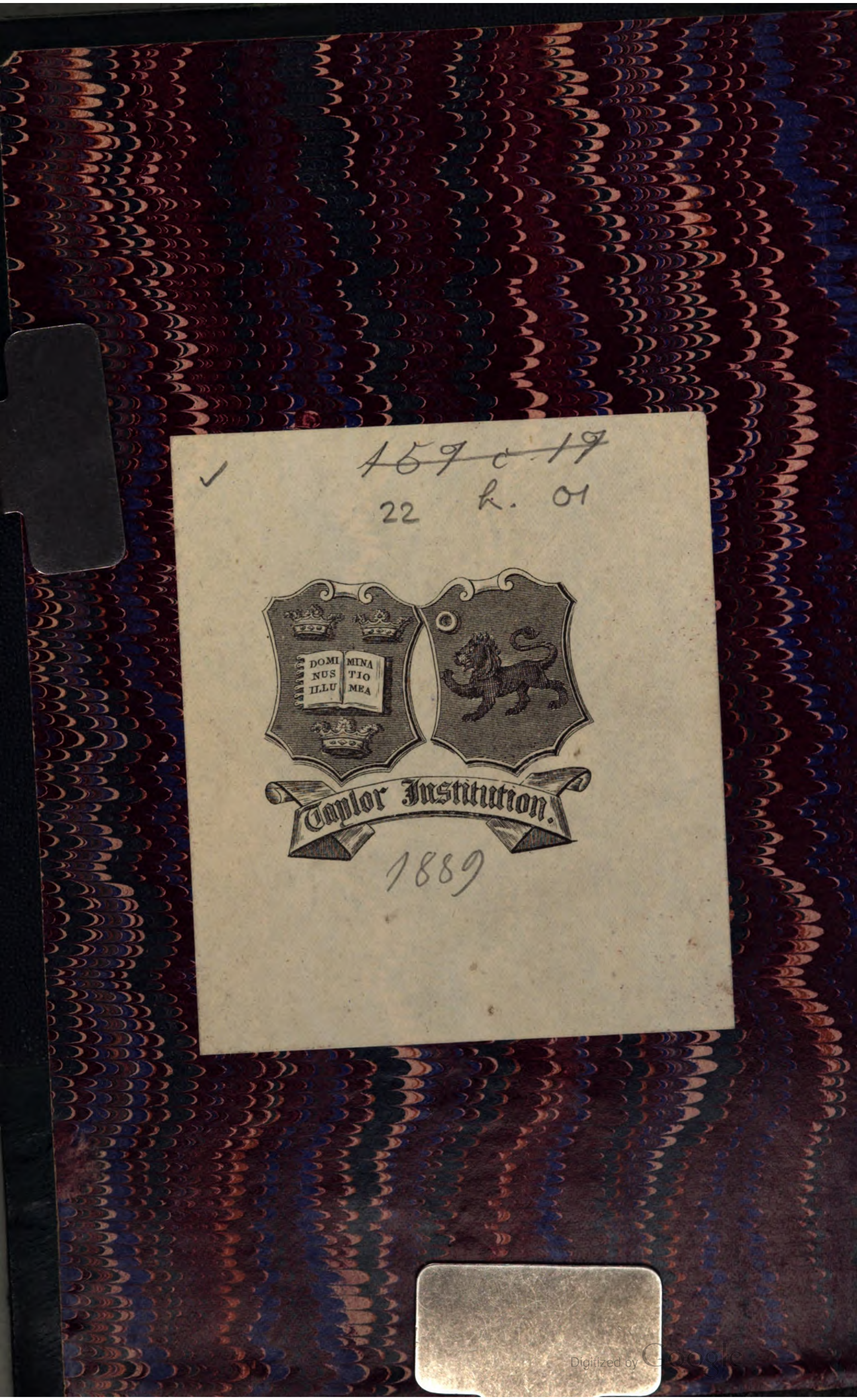
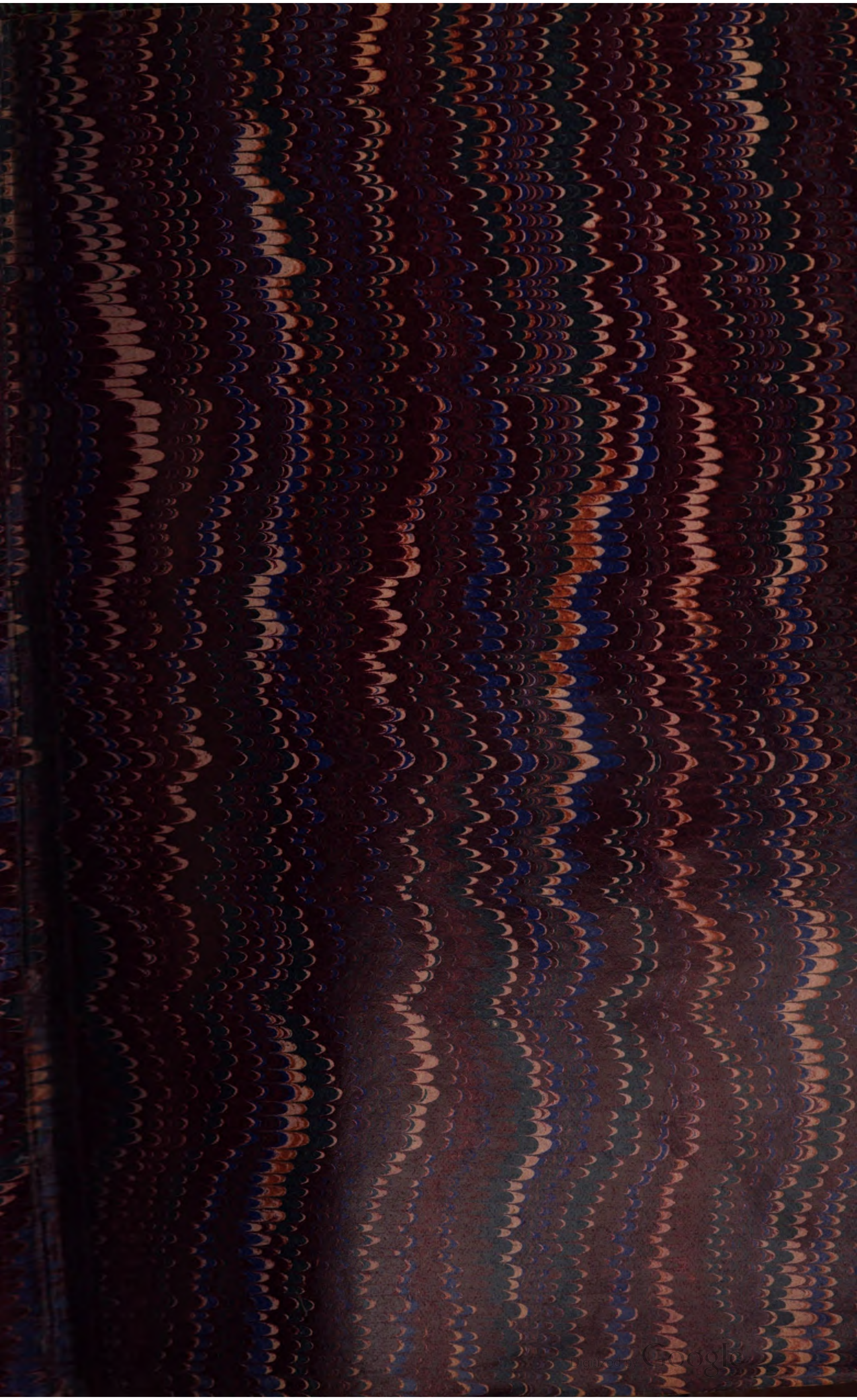
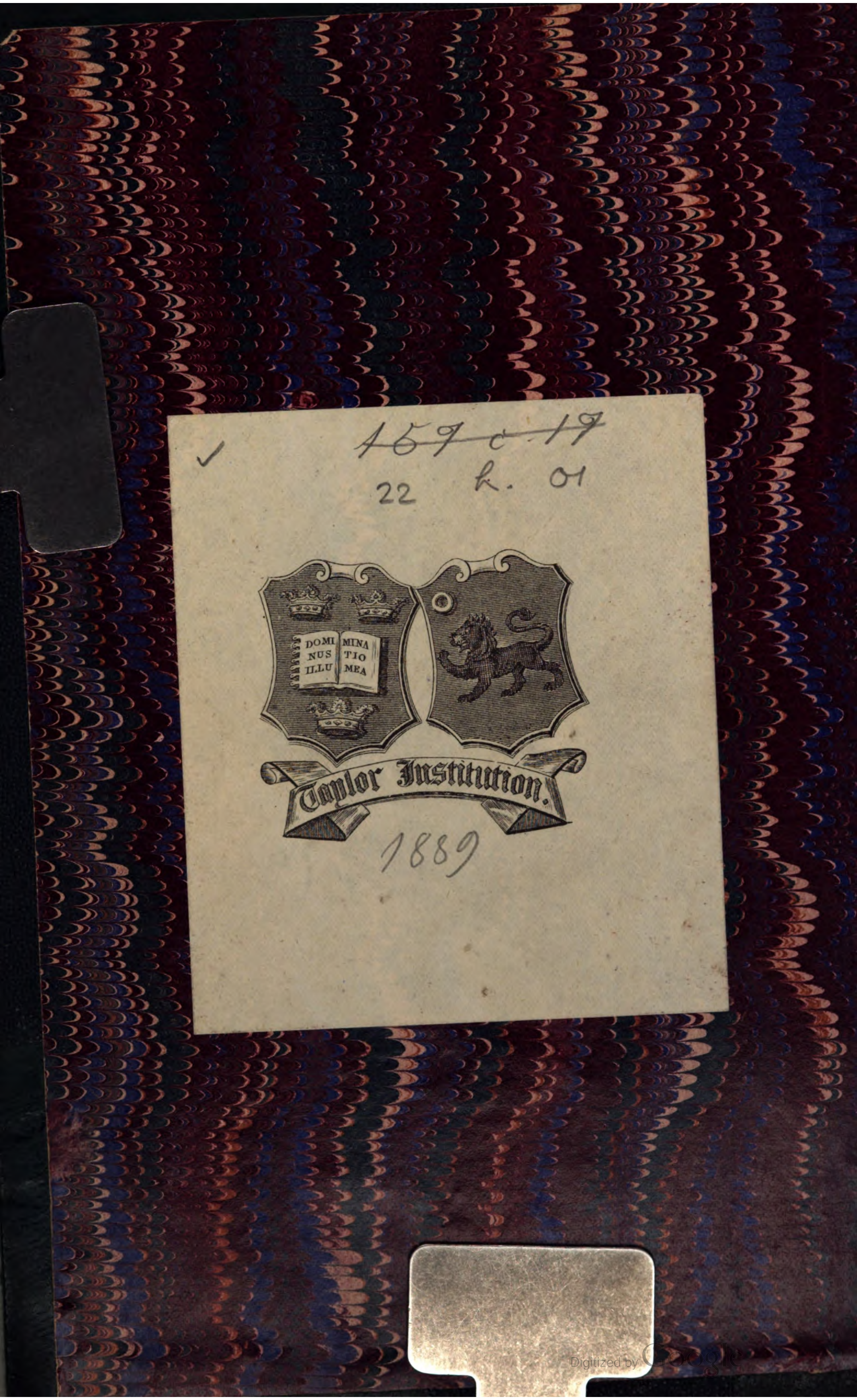


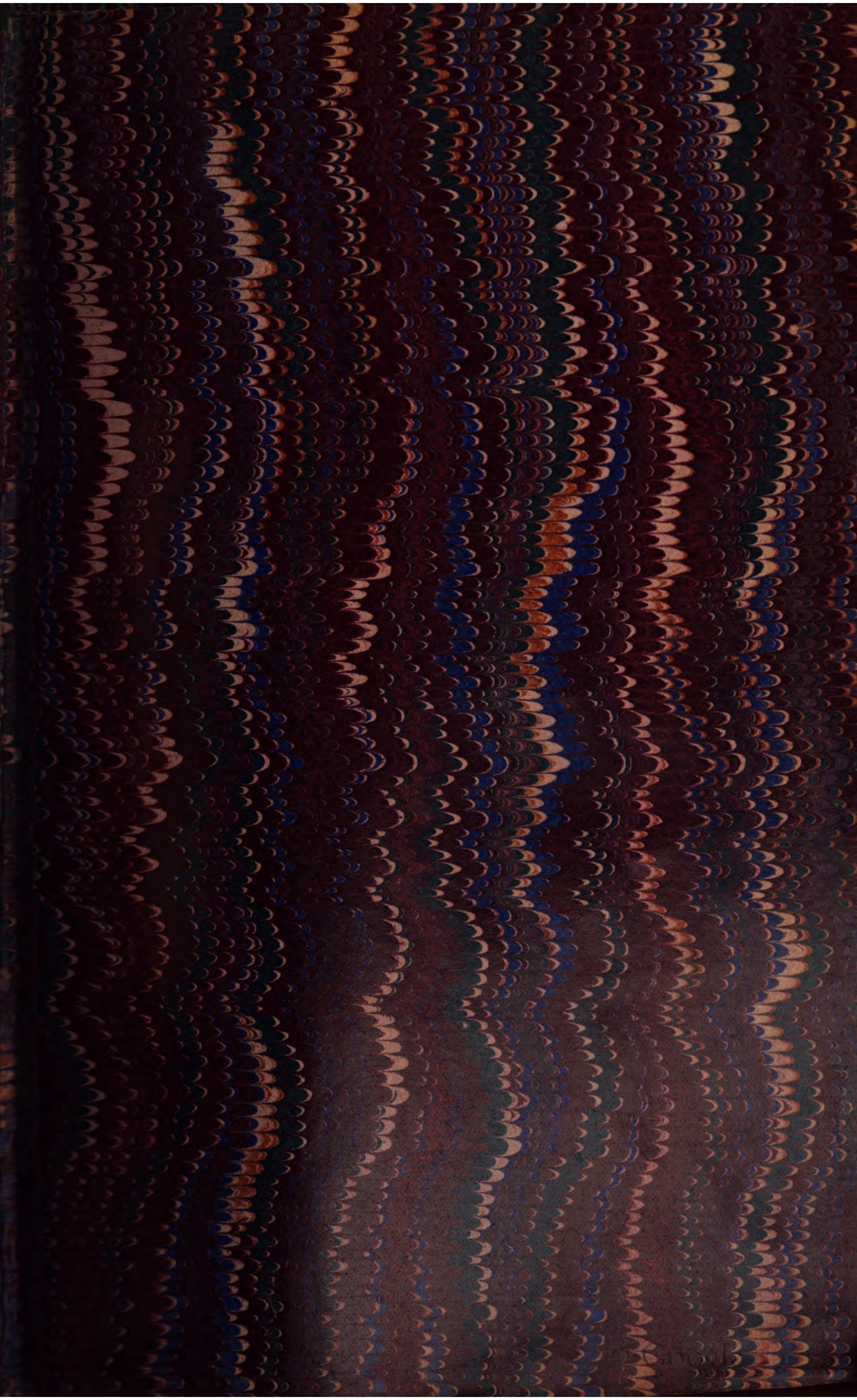


157 c. 17
22 k. 01
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
Taylor Institution.
1889
Digitized by Google





157 c. 17
22 k. 01
DOMINUS ILLUMINATIO MEA
Taylor Institution.
1889



LE BARBIER DE LOUIS XI.

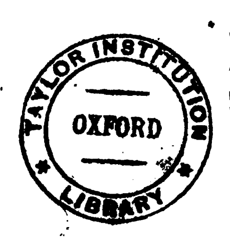
1439-1483.

PAR CORDELLIER DELANOUE.



PARIS.

1832.


TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

LE BARBIER

DE

LOUIS XI.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER,
Rue des Marais S.-G., n. 17.


T. JOHANNOT
CHERRIER

LE BARBIER

DE

LOUIS XI.

1439-1483.

[illegible]

LE BARBIER

DE

LOUIS XI.

1439-1483.

PAR CORDELLIER DELANOUE.

PUBLICATION DE CHARLES LEMESLE.

PARIS.

MADAME CHARLES-BÉCHET,

QUAI DES AUGUSTINS, N. 59;

LECOINTE ET POUGIN, QUAI DES AUGUSTINS;

PIGOREAU, PLACE ST.-GERMAIN-L'AUXERROIS.

—

1832.



DE LA

QUESTION LITTÉRAIRE

DEPUIS HERNANI.

Parmi tant d'autres regrets, plus ou moins sérieux, qui nous assaillent chaque jour un à un, et dont l'amertume, impossible à traduire exacte et satisfaisante au jour de l'expression, se résume, tantôt dans un sourire pour ce qui est, tantôt dans un soupir pour ce qui a été; parmi ces longs ressouvenirs jetés en arrière vers le passé, et dont le présent se moque parfois avec un atticisme si stupide; il en est un assez grave, selon nous, pour que des hommes frivoles se fassent un point d'honneur de le partager; assez frivole en même temps pour arrêter des hommes graves. Nous voulons parler de cette espèce de désuétude où est tombée, depuis quelques mois, la question littéraire, autrefois si agitée, si controversée; de cet abandon qui fait du temple une ruine, et de l'idole un tronc défiguré. Certes, et personne ne nous le contestera, ce fut un beau temps pour l'art, et pour le théâtre, en particulier, que le trajet de 1822 à 1830. Les dernières années de la Restau-

ration furent, sans contredit, pour nous, pauvres modernes, une belle époque littéraire, une époque studieuse pour ainsi dire, et scholastique par-dessus tout. Cela se conçoit : le mécontentement politique allait toujours croissant, mais il ne pouvait atteindre à la hauteur gigantesque où les évènemens l'ont fait arriver depuis, sans se couvrir du nuage officieux qu'Homère jette à larges plis autour du mont Ida pour cacher son Jupiter. La littérature servit de manteau à la politique. L'irritation publique avait besoin de prétexte pour s'exhaler. Il fallait des disputes, n'importe lesquelles, aux esprits exaltés qui s'indignaient à vue d'œil. De ce besoin de disputes naquit un jour la grande querelle des *classiques* et des *romantiques*. On s'agita enfin avec connaissance de cause; on trouva à qui parler. On demandait la guerre à tout prix : on l'eut; — mais une guerre ardente, fougueuse, emportée, comme la guerre politique qu'elle représentait, et dont elle était l'avant-propos. Les bonnes haines qui travaillaient de longue main, la société, s'épanchèrent toutes à la fois par cette étrange fêlure, et notre grand Paris se disputa sur des mots, impatient qu'il était d'en venir aux choses. Il y avait plaisir et vertige à le voir se jeter ainsi, tout armé, dans le gouffre des arguties, des discussions d'écoles, des sophismes du Portique, des théories, des réfutations et des récri-

minations. On eût dit la grande époque aristotélique où tant et de si beaux hurlemens s'élevaient de la vieille cité aux noms ennemis de Ramus et de Charpentier.

Mais ce n'était pas assez pour les hommes remuans de la Restauration, de s'être fait enfin une bonne querelle. Il leur fallait un champ de bataille. Ils l'eurent bientôt, large et beau, tel qu'il le fallait pour une semblable mêlée : tout à la fois brumeux comme Eylau, et rayonnant comme Austerlitz. Le poète de *Cromwell* donna HERNANI. L'action s'engagea.

Hernani, c'était le défi formulé en drame, le défi féodal, le gantelet d'acier dont chaque doigt était un acte, et qui, jeté dans la lice, y retentit comme une armure. *Hernani*, c'était le choc décisif d'Yorck avec Lancastre, de la rose pâle avec la rose rouge, de la vérité avec le faux goût, et, au besoin, de l'étrange avec le commun. *Henri III* n'avait été qu'une affaire d'avant-garde. *Hernani* fut la bataille, et Dieu sait comme on se battit! avec quelle insultante colère on se mesura d'abord; puis avec quel risible acharnement d'un côté, quelle énergie persévérante de l'autre, quelle exaspération des deux parts, on se saisit, on s'enlaça, on s'étreignit pour s'enlever de terre, pour se jeter l'un l'autre, haletant et brisé, sur l'arène glissante du

Théâtre-Français! Beaux jours, quand j'y pense! On vivait alors, on vivait double. On courait au théâtre comme à l'enlèvement d'une redoute : au pas de charge; et le cœur battait aux plus hardis, car l'issue de chaque rencontre était douteuse, et le triomphe de la veille n'était pas toujours un gage bien certain de la victoire du lendemain.

Paris bouillonna ainsi pendant trois mois. Trois mois durant, la fièvre qui dévorait toutes les discussions, même les plus sérieuses; toutes les conversations, même les plus futiles; tous les manifestes d'académie, et toutes les théories de salon; cette fièvre ardente et continue qui soutenait tant de corps usés, qui faisait vivre tant de morts, qui incendiait tout : livres in-8°, pamphlets et feuilletons, déconcertait la tribune et bouleversait le coin du feu; cette fièvre de tout le monde et de tous les instans courut par la ville en costume de montagnard, et s'appela *Hernani.*

Que si maintenant on veut savoir ce qu'est devenu ce beau feu littéraire, auquel nous nous chauffions en l'an de grâce 1829; ce qu'a produit de bon pour notre littérature ce grand tumulte de deux partis qui guerroyaient hier, et qui se taisent aujourd'hui; nous répondrons que ce silence même dont on s'étonne, est celui du champ de bataille le lendemain de la mêlée; qu'une armée a vaincu l'autre, et qu'il n'y a

plus lieu pour nous à conquérir, puisque tout est conquis.

Sans doute, et il faut en revenir à ce que nous avons dit en commençant : la question littéraire, du temps d'*Hernani*, était un prétexte au mécontentement général qui tourmentait alors notre pauvre société, contrariée et querelleuse. Il fallait qu'une fissure se formât au flanc de l'immense autoclave, par où pût s'échapper le trop-plein de cette ardente vapeur qui depuis l'a fait éclater. Mais que la question littéraire ait joué, dans cet imbroglio, le rôle principal, ou tout simplement un rôle accessoire, une *utilité*; que ce fût pour elle ou non qu'on se battît et qu'on s'injuriât; qu'elle fût de toutes ces agitations l'objet ou le prétexte; il n'en reste pas moins constant, qu'élément nécessaire de la grande émeute, elle en a profité; que ce qui a fort bien pu n'être pas fait par elle seule, en définitive a merveilleusement tourné pour elle seule, et qu'après tout, balance faite entre nos deux conquêtes, politique et littéraire, celle-ci reste encore, sinon la plus importante, du moins la mieux prouvée.

En effet, si l'on considère à quel point les obstinations les plus cassantes se sont assouplies depuis environ deux années; si l'on tient un compte exact des transactions sans nombre tentées par ceux de l'ancien régime littéraire avec ceux du nouveau;

de leurs capitulations successives de conscience, de leurs concessions de terrain, de leurs petites hardiesses, de leurs petites témérités; si l'on se souvient que le genre *ballade* a d'abord alléché ces messieurs; qu'ensuite sont venues les scènes de peuple au théâtre, puis encore et toujours, le genre ballade ou fabliau, judicieusement édulcoré de vers à scrupules, et de périphrases comme il faut; si l'on se remémore tout cela par ordre de dates, on se convaincra du chemin que nous avons tous fait depuis *Hernani*, les uns en avant, les autres à reculons; on découvrira, sans le vouloir, tout le procédé de ces messieurs, qui consiste à faire un an plus tard ce qu'un homme de génie s'est avisé de faire, lui, un an plus tôt: pareils en cela aux élégantes de province qui adoptent les modes de Paris, lorsque Paris les abandonne. Eux aussi, maintenant, ou quelques-uns d'entre eux, s'essaient à faire du *gothique* et du *moyen-âge*. Étrange chose que ces soubresauts d'innovations qui prennent à certaines gens! — Vite, allons! du moyen-âge à ces messieurs, puisqu'aussi bien le moyen-âge est à la mode! Ils en feront, et victorieusement, s'ils veulent une fois s'en donner la peine. Or, ils se baissent dans Anquetil et ramassent; et ils versifient leur trouvaille, et ils croient avoir fouillé en plein quinzième siècle!... Dérision! — Eh! que résulte-t-il de ces volontés sans conviction, de ces originalités gri-

maçantes et de parti pris ? — Des œuvres sans nom, sans date et sans couleur ; de la peinture lithochromique ou de la sculpture en biscuit. Choisissez.

Ce faux goût de bâtarde gothicité, que nous proposerions d'appeler le *genre ogive*, et dont se sont infatués tout-à-coup nombre de gens qui se prononçaient hier ouvertement contre les empiètemens de cette odieuse féodalité si mal menée par le *Constitutionnel* ; cette féodalité de plâtre, si maladroitement substituée à l'autre qui était de pierre ; ces ignorantes copies d'une grande et belle page qu'on aurait bonne envie de lire, si on savait épeler ; tout cela constitue, à notre avis, le plus révoltant des griefs qu'il soit permis d'articuler contre la faction des *quasi-novateurs*. Je n'imagine rien de pis que ce *genre ogive* qu'on retrouve à présent partout, sur les écrans, dans les romans de femmes, chez les confiseurs, chez les versificateurs de tragédies, et chez les marchands de pendules. Il y a conscience à contrefaire ainsi une époque : vos poternes et vos créneaux sont du moyen-âge, comme les devises de Berthellemot sont de la poésie.

Quoi qu'il en soit de ces misérables calques, de ces maladroites copies, de ces déplorables imitations, il leur reste, du moins, à défaut de tout autre avantage, celui de prouver, plus évidemment que ne pourrait le faire notre critique, la vérité de cette

assertion développée plus haut : que les jurés-défenseurs des saines doctrines littéraires, les apôtres fervens du beau antique, les continuateurs patentés des grands écrivains du dix-septième siècle, ne se font pas scrupule de se traîner à la remorque de celui-ci ; que leur dédain gourmé pour toute réputation nouvelle qui s'élève au-dessus d'eux s'humanise souventes fois devant la terrible nécessité de réussir, et qu'à tout hasard, dût-on les taxer de servilisme et de plagiat effronté, ils se jettent au besoin, yeux clos et à tâtons, dans les premiers fossés du chemin que d'autres, bien loin devant eux maintenant, et préoccupés de nouvelles conquêtes, ont battus pour la plus grande gloire de ces commodes conquérans.

Malheureusement pour les gens à la piste, la question littéraire marche devant eux et se transforme tous les jours. Ils courent après une ombre. — Le terrain des *unités* est délaissé depuis long-temps. Eux-mêmes l'ont dépassé. Et aujourd'hui ce sont les demi-trivialités de style qui sont en question ; ce sont les manières d'audace et les façons de monstruosités. Il faut voir avec quelle susceptibilité grotesque ils distinguent en deux catégories bien tranchées les hardiesses permises et les hardiesses défendues ; le *fas* et le *nefas* du bon goût combiné avec le mauvais goût qui, à tort ou à raison, fait fureur en ce siècle

de fer. Il faut voir avec quelle gravité risible ils tirent, de bas en haut, à l'encre rouge, la ligne verticale qui doit séparer, sur le tableau démonstratif de leur poétique aristotelo-shakspearienne, la somme des menus-péchés littéraires, réputés par ces messieurs *licences*, et celle des gros péchés qui encourent la damnation éternelle en Apollon et Despréaux. Ces distinctions varient selon le temps, et tous les ans on est obligé de refaire le tableau, parce que la somme des indulgences s'augmente en raison des progrès qu'on a faits dans l'année. *O curas hominum!* L'école imitatrice a beau s'évertuer en sacrifices d'amour-propre, en concessions de théories, en pourparlers sans suite, en accommodemens sans résultats; elle est toujours débordée, quoi qu'elle fasse, par cette impérieuse nécessité de marcher en avant qui s'est emparée de notre jeune époque, littéraire et politique. C'est ainsi qu'avec la meilleure envie d'en venir aux choses, les traînards du siècle en sont encore à s'occuper des mots. C'est ainsi qu'au moment où tout gravite autour de l'art positif et réel, centre universel, foyer lumineux d'où la vérité sublime rayonnera un jour en tous sens, eux sont encore à s'escrimer dans leur coin sur de ridicules étiquettes, sur de frivoles appellations. Il n'y a plus qu'eux maintenant qui perpétuent au milieu de nous la fatigante et traditionnelle distinction des *classi-*

ques et des *romantiques*. Eux seuls sont encore assez osés pour se servir de ces mots-là. Banalités révoltantes, à notre avis, que ces échantillons de nos misères de la veille, aujourd'hui puériles hochets ou prétentieuses antiquailles, dont la routine s'empare comme d'attributs actuels, et s'affuble aux regards de tous, à peu près comme un vieux singe à qui le hasard ferait trouver dans un coin de sa ménagerie quelque vieille arquebuse à rouet du temps de la Ligue, ou quelque pièce dépareillée de l'armure du roi Jean. Des *romantiques* et des *classiques* en 1832 ! concevez-vous ! mais c'est à faire douter de la révolution de juillet. Quoi donc ! la branche aînée aura été retranchée de l'arbre monarchique; les faubourgs auront pris le Louvre ; une sublime secousse du peuple aura jeté une dynastie tout entière de Saint-Cloud à Cherbourg, et de Cherbourg à Holy-Rood; il n'y aura plus à Paris ni grands-maîtres de la bouche, ni grands-maîtres du gobelet, ni grands-maîtres de la garde-robe, ni grands-chambellans, ni grands-menins, ni gentilshommes ordinaires; ni jeux de la cour, ni bals historiques de Madame, ni bains royaux à Dieppe, ni loge royale au Gymnase, ni processions pour une châsse, ni *Te Deum* pour un Trocadéro; — il n'y aura plus de tout cela, et, chose monstrueuse ! il y aura encore des *classiques* et des *romantiques !* Soldats du pape, nous nous rallierons

encore à ces deux cris baroques, devises de deux partis qui ne sont plus; nous marcherons encore à l'ombre de ces deux ridicules gonfanons de clinquant et de papier! Il n'y aura plus de chevalerie, et il y aura encore des armoiries! nous ferons mentir Corneille, et le combat littéraire continuera, quoiqu'il y ait, à n'en plus douter, faute de combattans! — Mais, par Hercule! quel peuple sommes-nous donc! Si, au plus chaud de l'effervescence littéraire, ces dénominations de partis étaient déjà pour beaucoup d'entre nous de grosses balourdises, ou tout au moins, d'assez pauvres enfantillages, qu'espérez-vous en les jetant de nouveau dans la discussion, maintenant qu'il n'y a plus de discussion, et que le côté sérieux de l'époque, empiétant sur son côté grotesque, a fait disparaître, une à une, de la face sociale les mille petites excroissances et verrues parasites que quinze années de quiétisme monacal et de Restauration y avaient fait pousser? — Ne voyez-vous pas que le temps nous manque, et qu'il ne nous en reste plus même assez pour nous amuser un instant de ce qui occupe toutes vos heures? En êtes-vous donc à vous apercevoir que, même au plus fort de nos disputes scholastiques, Aristote nous servait de contenance, Schlegel de prétexte, et Despréaux de passe-temps? qu'une pensée haute et solennelle brillait pour nous à l'horizon, lorsque nous nous

penchions, studieux écoliers, sur les livres des vieux écrivains, sur les gloses des vieux disputeurs; lorsque, spectateurs turbulens, nous franchissions à grand bruit les barrières de nos théâtres et les gradins de nos académies? Le temps est venu, et les petites clameurs ont cessé pour se fondre dans un grand cri. La question est changée; les hommes ne sont plus les mêmes. Brutus ne contrefait plus le fou. Le siècle positif se montre nu à qui veut voir; les oripeaux qui le couvraient sont jetés là, dans un coin, comme gênans, ou, tout au moins, comme inutiles. Plus personne ne s'occupe de ces haillons à passequilles et à paillettes, excepté vous qui vous en faites des drapeaux. La lice est déserte, à jamais déserte, et ce serait miracle d'y trouver seulement un morion qui ne fût pas hors de service...—Je me trompe, on y trouverait encore le canon bouché de M. Baour, et la lourde coulevrine de M. Jay.

Nous avons dit, et peut-être avons-nous aussi quelque peu essayé de prouver qu'il y avait eu déplacement successif de la question littéraire, et dégénérescence presque totale dans la signification des mots. Nous avons ajouté que les hommes n'avaient pu se soustraire à cette progression d'idées qui renouvelait autour d'eux la face de toutes choses. En effet, si l'on se reporte au temps où le public lisait des préfaces (temps malheureusement bien éloigné du nô-

tre, où tout le monde en fait, témoin celle-ci), on se convaincra qu'alors les plus grands obstacles dont fussent empêchés, dès le premier pas, les écrivains consciencieux qui voulaient fonder une ère nouvelle en littérature, résultaient, pour la plupart, des *admirations reçues*, lesquelles voulaient opiniâtrément que rien ne se renouvelât. Les admirations d'aujourd'hui ne sont plus si revêches; on a meilleur marché qu'autrefois des enthousiasmes de collége. Nous sommes heureusement en garde contre ce qu'on était hier convenu d'appeler *réputations consacrées* et *positions acquises*. Grands dépopulariseurs de renommées politiques, nous ne sommes plus gens à nous laisser imposer par une renommée littéraire, si haute qu'on nous l'ait faite, procédât-elle d'Alfane ou de Bayart, s'affublât-elle du frac vert de l'Institut, ou de la livrée rouge du Palais, en attendant le manteau bleu de la pairie. Nous pesons maintenant les hommes, au lieu de les adopter tout d'abord comme dieux; nous les jugeons sur leurs actes, et de tels noms qu'on les appelle, si hauts que soient les patins dont la bonhomie du siècle a grandi leur taille, nous les secouons par leurs barbes, et nous leur crions : Hors de là! qu'as-tu fait, sénateur, pour être assis sur la chaise d'ivoire? où est ton œuvre? — Et lorsque l'homme d'État nous a déroulé complaisamment ses quinze années d'opposition à la

tribune nationale; lorsque l'académicien nous a exhibé son bagage de tragédies, de dithyrambes, de ballades et de chants nationaux, jusqu'au dernier hémistiche; nous, gaulois mal-appris et discourtois, nous les dépouillons de leurs toges de pourpre; car HIER nous parle moins haut qu'AUJOURD'HUI; car, pour nous, il vaut mieux être qu'avoir été; car d'un homme qui invoque trop souvent le passé, deux choses sont à craindre : impuissance ou trahison.

Impuissance n'est pas le fait de l'homme d'État : *trahison* n'est pas le fait de l'académicien.

Ce serait peut-être ici le lieu de discuter la valeur intrinsèque de quelques-uns de ces hommes à réputations acquises, dont quelques bonnes gens, on ne sait trop pourquoi, s'étaient habitués dès l'enfance à prononcer les noms avec une sorte de foi religieuse et de fétichisme dévôt. Mais, outre que la plupart de ces hautes positions littéraires tendent maintenant à s'affaisser de plus en plus, pour, un beau matin, s'écrouler toutes seules, et qu'il y aurait vraiment conscience à peser ainsi de tout notre poids sur les épaules de tant de gens si légitimement pendus; nous devons reconnaître que, pour ne pas ressembler au public d'autrefois, dont le tort dominant était une ridicule susceptibilité pour la défense des admirations reçues, le public actuel a le tort contraire, et peut-être aussi grave, de se laisser aller trop complaisam-

ment à de nouvelles admirations fondées la plupart sur du sable, quelques-unes sur rien; admirations improvisées, enthousiasmes impromptus, qui poussent en une nuit, et se soutiennent une journée pour tomber à la brune, et s'en aller d'où elles sont venues : on ne sait où. Trop de morgue hier, aujourd'hui trop de complaisance. Le public a changé de marotte; voilà tout : l'inconvénient subsiste. Il y aurait, nous le répétons, fausse bravoure, ou, ce qu'il y a de pis, don-quichottisme ridicule, à s'attacher inexorable à la poursuite d'anciens abus, quand toute la colère de la critique est réclamée par les nouveaux. Certes, les misérables bicoques dont fut si long-temps obstruée la Sainte-Chapelle, les honteuses maçonneries qui font croûte après les flancs de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, et sur la face noire de Saint-Germain-l'Auxerrois; tout cela, boue et plâtre, ne constitue pas un art nouveau à côté de l'art ancien, lequel reste immuable parce qu'il est éternel. Non, sans doute; en dépit du voisinage, il ne saurait y avoir rien de commun entre l'artiste et le manœuvre, entre l'homme qui taille du marbre et le goujat qui gâche du mortier. Mais, ceci convenu, ne nous restera-t-il pas toujours à le déplorer, ce fâcheux voisinage auquel est condamné aujourd'hui, parmi nous, tout poète, artiste ou écrivain, qui veut marcher loyalement sa route, être lui, pre-

duire selon l'art, et rêver quelque peu, en dormant, d'avenir et de postérité? N'y a-t-il pas fatigue, à la longue, et découragement dans ce coudoiement perpétuel de médiocrités en crédit, qui se frottent à tout ce qui brille, et s'aimantent au contact de deux ou trois supériorités, pour s'en aller de là briller à leur tour, et passer tête levée au milieu de la foule, avec leur taille de commande et leur originalité d'emprunt? La foule, qui ne sait pas, prend ces reflets pour des clartés, ces jets d'eau pour des sources : elle accepte l'effet sans rechercher la cause, et attribue à l'habileté qui copie, autant et souvent plus d'honneur qu'au génie qui invente. Ce défaut de sagacité de la part du public, résulte de sa paresse, bien qu'il fasse toujours l'affairé; et là-dessus précisément se fondent tous les aigrefins qui veulent le duper. Car eux surtout connaissent merveilleusement leur public! ils savent son côté faible, et comment de ce roc, au besoin, on peut faire de l'argile. Ils le font ingrat, car ils le savent superficiel, et ils s'appliquent à contrefaire, à singer, à calquer, persuadés qu'ils sont qu'un pastiche adroit, un *trompe-l'œil* patient, un calque ingénieux, séduiront plus volontiers la masse des esprits vulgaires que ne pourrait le faire un tableau de grandmaître : une *Ronde nocturne* de Rembrandt, par exemple, ou une *Bataille* de Salvator Rosa.

Nous le disons avec amertume : mieux valait peut-être la vertu diablesse du vénérable public de l'Empire ou de la Restauration; vertu sauvage qui s'armait de griffes et de dents contre l'empiètement, si timide qu'il fût, des réputations de fraîche date; mieux valait peut-être cet esprit d'examen processif et chicanier dont si peu de gens avaient bon marché, dont on se plaignait, dont on s'indignait; mieux valait, certes, tout cela que l'incroyable bonhomie des liseurs ou lecteurs de nos jours, à accueillir, sans y regarder, chaque nom récent qu'on leur jette, chaque nouvelle admiration que la critique intrigante des journaux trouve à sa convenance de leur imposer. Que résulte-t-il de cette rondeur en affaires? un effectif énorme d'illustrations à bon marché dont le public, si accommodant qu'il soit, ne pourra bientôt suffire à défrayer tout l'amour-propre; un bagage de petite prose étincelante, comme on dit, bariolée et bigarrée; de petite prose à circuits, à cliquetis, dont l'oreille est d'abord amusée, mais qui fatigue; prose criarde et qui fait la roue, prose à discrétion dont tout le monde se sert, comme d'une chose à tous, et qui grise son homme plus qu'elle ne l'enivre; style à paillettes et à aigrettes, à serpenteaux et à fusées; boutique de joaillier qui resplendit et qui chatoie; poudre de diamant qui se croit diamant; fumée du punch, vapeur du tabac, ou du charbon....

que sais-je ! Il n'est pas, à l'heure où nous écrivons, si petit journal de province, si petit feuilleton de petite ville, qui n'ait son rédacteur à style éblouissant, son Diderot en miniature, bien sceptique et bien cassant; son Aristarque en titre, amusant et redouté, grand faiseur de méchancetés et de paradoxes. Il y a une mode aujourd'hui : c'est celle-là. Qu'on ait tort ou raison d'encourager l'abus, l'abus existe. Il faut s'y soumettre et attendre.

Il faut surtout ne pas désespérer de l'art; car au milieu de ce chaos, sous ce fouillis inextricable d'originalité grimaçante et de commun prétentieux, sous ce monceau de verroteries et d'oripeaux se cache une perle du plus haut prix, une perle dont rien n'altère la pureté, et qui garde sa blancheur, même sous le fumier dont on la couvre. Cette merveilleuse perle, c'est l'Art, qu'il faut chercher, qu'il faut deviner, qu'il faut recueillir précieusement; c'est l'art isolé sur qui la foule marche, et qu'elle écrasera, la sotte, si les artistes n'y prennent garde. Heureusement, de loin en loin, sur ce grand chemin de perdition littéraire où nous nous sommes engagés, quelques sentinelles sont debout, l'arme haute, veillant et s'avertissant; quelques lampes studieuses restent allumées durant cette longue éclipse où je ne sais quelle lueur blafarde a remplacé le jour. Il n'y a pas à craindre que les sentinelles s'endorment et que les lampes s'éteignent.

La persévérance de l'artiste est longue, parce que son but est grand, et ce serait ici le lieu de rappeler, en le retournant au côté littéraire, ce mot politique d'un homme déjà célèbre, auquel nous sommes fiers de l'emprunter : — « LES PARTIS QUI ONT DE L'AVENIR ONT DE LA PATIENCE. »

A notre avis, trois hommes-types ont droit de maîtrise et de préséance au milieu de cette littérature contemporaine, si turbulente à la fois et si imitatrice : trois hommes, sans plus, que le vulgaire de nos écrivains exploite effrontément chaque jour, et qu'il suffirait de nommer pour spécifier nettement trois genres bien tranchés, autour desquels tournent, depuis tantôt cinq ans, ces mille petits satellites dont les journaux nous font des soleils. L'un, fort et hardi, brûlant et coloré, sublime lutteur ramassé en lui-même, et vous frappant toujours de coups inattendus; admirablement varié dans ses poses athlétiques; noble et belle figure, dont on ne pourrait dire si elle flamboie, tant elle est sereine, si elle rayonne, tant son regard est sombre quelquefois. Poète abondant et fécond, au vol immense, aux ailes étendues, au cri retentissant; franchissant la terre en trois pas, comme un dieu d'Homère, et revenant s'asseoir au seuil d'une tente, ou à son foyer domestique, selon que son cœur s'est ému au souvenir de la famille, selon qu'il a tressailli à celui de Napoléon.

Imagination multiple, infinie, capricieuse, intarissable, que l'enthousiasme échauffe et que solennise la religion. Génie de grand artiste qui cisèle son œuvre avec amour, et n'y laisse rien d'inachevé, parce qu'admirable d'ensemble, il veut l'être aussi par les détails, parce qu'il veut que l'on dise de lui ce que lui-même a dit un jour de l'édifice saxo-roman : « Beau à deux lieues, beau à deux pas. »

Le poète que nous venons de dire a fait *Cromwell* et *les Orientales*, *les Odes et Ballades* et *Notre-Dame-de-Paris*, *les Feuilles d'Automne* et *le Dernier jour d'un Condamné*. C'est à la fois Dante et Shakspeare : — c'est Victor Hugo.

Le second de ces hommes choisis auxquels l'époque littéraire est redevable de ses conquêtes les plus précieuses est Sainte-Beuve, qui nous a donné la poésie intime et sédentaire, cette poésie du cloître et de la cellule, qui ne cherche pas à voir au-delà de l'enclos où elle est née, parce qu'il lui suffit de voir le ciel; pour qui l'horizon physique finit à une haie vive, à un mur de clôture, à un arbre mort; dont tout l'exercice est un tour de jardin, et toute la joie un rayon de soleil. Cette poésie surtout a alléché nombre d'imitateurs, la plupart maladroits, quelques-uns plus habiles, et qui tous en définitive ont essayé de déguiser leurs emprunts en les superposant l'un à l'autre : Sainte-Beuve à Victor Hugo, Mérimée à Sainte-Beuve.

Mérimée : — c'est le troisième nom que nous avions à inscrire sur la coquille d'Aristide; c'est le troisième de ceux que la gent imitatrice exploite depuis cinq ans avec une si triomphante impunité. Dramatiste serré, nerveux; hardi trouveur de caractères et d'individualités; ennemi juré de tout développement; ne faisant qu'indiquer, n'insistant jamais; posant une scène et dédaignant de l'écrire, certain que son lecteur l'écrira pour lui. Insouciant, du reste, insouciant comme Byron. Affectant, comme Malebranche, un grand mépris pour tout ce qui est poésie, sans doute parce qu'il est poète à l'égal de Malebranche, et que sa manière, sèche à dessein, défleurie par système, est souvent, à cause de cela même, empreinte de cette poésie à part, poésie positive et à contours arrêtés dont le secret se retrouve tout entier dans l'œuvre merveilleux du vieil Albert Durer.

Victor Hugo, Mérimée, Sainte-Beuve : — tels sont les trois grands artistes qui aujourd'hui résument l'art. Telles sont les trois originalités réelles autour desquelles gravitent toutes nos originalités d'emprunt. Tels sont les trois styles avec lesquels tant de gens, qui n'en avaient pas, se sont fait un style. Et les preuves à l'appui de cette assertion ne seraient pas difficiles à donner, ne seraient pas longues surtout à rechercher. Elles nous entourent,

elles nous enveloppent, elles nous obsèdent. C'est à qui, de nos auteurs contemporains, faiseurs de feuilletons ou romanciers in-8°, fera de l'exagération de force et de l'inattendu, pour refléter Victor Hugo; de la poésie d'intérieur, bourgeoise et chagrine, pour supplanter Joseph Delorme; du fougueux et de l'insouciant pour ressembler à Mérimée. L'un veut nous faire voir ses muscles. Malheureusement il n'a pas de muscles. Il se crispe alors, il se tortionne à grand renfort de mots brayans et de périodes hachées. Poëte, il affectionne la vérité risquée, le vers tout maculé de boue noire et de lie violette; il détourne violemment de son chemin l'expression naturelle qu'il allait accoster, pour mettre à sa place une expression sordide à plaisir et honteuse à bon escient; une de ces bonnes grosses trivialités qui, entassées l'une sur l'autre, finissent par jouer l'énergie, et qui, en définitive, vues de près, ne sont que des grossièretés gratuites et de mauvais propos hors de propos.

Romancier, l'imitateur est pire encore; il écrit sans désemparer, sans penser, sans savoir où il va, ni ce qu'il veut; il écrit tantôt en furieux, tantôt en ivrogne; il souffle sa prose, la distend, la tiraille, la fait craquer, la déchire. Il trempe sa plume, comme il dit, dans le punch et dans le vitriol; il fait des tomes et puis des tomes; il les enduit d'horreur,

les saupoudre de débauche, les éclabousse de fantastique. Il y jette à pleines mains, et pêle-mêle, scènes d'hôpital, scènes de tripots, scènes de Morgue, scènes d'orgie surtout, car c'est l'orgie qu'il affectionne : l'orgie effrénée, échevelée, débraillée, lubrique et braillarde, où l'on parle au hasard, sans s'inquiéter de ce qu'on dit, où l'on cause, où l'on jase tout haut, un volume durant, de lièvres cornus et d'oisons bridés, de Castor et de Pollux, de romantisme et de physiologie, de numismatique et de cigares de la Havane. L'imitation ainsi gouvernée constitue une littérature à part, littérature amusante pour plusieurs, fatigante pour beaucoup, insupportable, à la longue, pour tous. Au demeurant, littérature de troisième main, déjà transvasée, déjà mâchée par un premier oseur, par un premier copiste ; seconde réfraction, reflet d'un reflet, menue monnaie de l'argent qui lui-même était la monnaie de l'or. — Et vous avez le front, mesdames et messieurs, de trouver cela beau ! Vous ne voyez pas d'où cela vient ! Vous vous laissez étourdir au fracas périodiquement ramené de ces myriades d'épithètes qui font de chaque phrase un chapelet à mille grains, de chaque page une robe à queue, toujours processionnellement traînée au travers de la page précédente ; et vous ne réfléchissez pas que le premier qui s'avisa de paraphraser à l'infini ces deux lignes de Beaumar-

chais : — « Petit, gros, court vieillard, rusé, rasé, » blasé, qui guette et furète, qui gronde et geint tour à » tour; » — que celui-là, dis-je, a détrôné sans espoir de restauration ce charlatanisme de mots, cette pile voltaïque d'épithètes qui vous galvanise encore de souvenir! Vous vous laissez prendre aux beaux-semblans de cette fougue arrangée, de ce *fait-exprès* que vous prenez pour de la spontanéïté fiévreuse!... Vienne après cela quelque œuvre incontestable de génie, quelque réel enfantement d'artiste, vous délibérerez long-temps, bien long-temps avant de l'accueillir, si tant est même que vous l'accueilliez, et vous serez les premiers à crier d'abord au bizarre et au monstrueux.... — Pitié!

Prose et vers, tout est donc envahi par ce malheureux esprit d'imitation astucieuse qui s'est emparé de l'époque actuelle; et, comme à une première déloyauté se rattachent ordinairement toutes les autres, les emprunteurs, selon l'usage, ne gardent aucune reconnaissance aux empruntés. Au besoin même ils se brouillent avec eux : espérant ainsi faire scandale, et se sauver de toute explication. La tactique est bonne, et nous savons qu'elle a réussi à plusieurs.

Oh! Dieu protége l'art! — Quand serons-nous dé-

livrés de toutes ces prétentieuses misères! Quand et par quelle main sera-t-elle arrachée l'ivraie parasite qui étouffe notre belle moisson! Je ne sais où nous allons : mais l'avenir est inquiétant. Par ce temps de poésie ogive et de littérature maritime, il nous est bien permis, je pense, de secouer tristement la tête en répétant cette dolente question : *Où allons-nous?* Si triste qu'elle soit pourtant, ne désespérons de rien : une consolante certitude nous reste, par qui sera un jour notre deuil changé en joie, notre inquiétude en sécurité. C'est à savoir que l'Art, sérieusement dit, pour avoir, comme l'homme, ses vicissitudes et ses contrariétés, n'en est pas moins éternel comme Dieu, le grand Artiste, et que l'heure toujours finit par sonner où tout s'écroule autour de nous, — excepté lui.

Comme nous achevions ceci, un scrupule assez singulier nous est venu : scrupule de conscience et de probité que l'honnête lecteur comprendra, s'il peut. Nous nous sommes dit qu'après tout, ce livre ou ce drame d'*Olivier-le-Daim*, comme on voudra l'appeler, ou, tout au moins, quelques parties isolées de ce livre ou de ce drame pourraient bien n'être lui-même ou elles-mêmes qu'un reflet assez mal déguisé... tranchons le mot : qu'une imitation passablement effrontée de choses déjà connues ou déjà

imprimées, signées de noms défunts ou contemporains. Cette pensée nous chagrina d'abord, tant nous nous sentions chaud encore de notre indignation de tout à l'heure contre la race des pillards littéraires; tant il nous répugnait de passer nous-même pour un de ces maudits. A la longue pourtant, et en y regardant bien, nous reconnûmes que l'emprunt fait par nous se réduisait à peu de chose; qu'en conséquence il y aurait conscience à nous de ne pas l'avouer : — c'est pourquoi nous l'avouons.

Aussi bien nous avons pris naïvement, toutes les fois que nous avons pris. Nous n'avons pas versifié nos larcins pour les déguiser; nous nous en sommes tenus à la lettre autant que nous l'avons jugée admissible. Vienne à présent, loupe en main, quelque grave scrutateur, quelque annotateur-juré de feuilleton : un de ceux-là qui font métier de se souvenir pour reconnaître plus tard au besoin; qu'il vienne et nous lui donnons la main pour le conduire nous-même au plus épais fourré de notre imitation; et nous nous constituons son *cicerone*, et nous lui épargnons jusqu'à la peine de regarder devant lui. Nous lui nommerons d'abord, à haute voix, Mercier, le dramaturge, puis M. Barginet, le romancier dauphinois; Mercier qui a fait le *Tableau de Paris* et la *Mort de Louis XI*; M. Barginet qui a fait la *Cotte rouge* et les *Montagnardes*. C'est dans les *Monta-*

gnardes que nous avons rencontré le drame de Ponce Aynard, et l'idée de la prise d'armes, au second acte. C'est dans le *Document historique* de la *Mort de Louis XI* que nous avons trouvé, quelquefois mot pour mot, la *scène de confession* du cinquième acte, et la *scène des reliques*. Cela dit, il ne nous reste plus d'aveux à faire; tout le reste nous appartient.

Nous aurions pu, comme tant d'autres, garder le silence sur ces petits emprunts, et feindre d'ignorer pour mieux réussir. Mais à quoi bon? N'y a-t-il pas une conscience en nous qui nous défend cette vilaine action, dussions-nous en recueillir tout le fruit? Et puis l'esprit d'imitation dont nous nous sommes plaint si amèrement, comme d'une bassesse à la mode, gît moins, selon nous, dans l'emprunt bien évident d'une scène ou d'une situation que dans le calque ambiant et cafard d'une manière. — Il y aurait déloyauté à nier une dette. Il n'y a que franchise d'honnête homme à l'avouer.

Nous avons puisé d'ailleurs à bien d'autres sources que certes on ne nous reprochera pas d'avoir visitées. Elles sont pourtant, à notre avis, bien autrement importantes que l'épisode des *Montagnardes*, que le *Document historique* de Mercier. C'est à savoir d'abord Du Puy, le biographe des favoris; puis Duclos, puis encore et surtout le candide *chambrier* Comines, bon et honnête serviteur qui aime et ad-

mire son Roi presque à l'égal de son duc, et qui nous fait sourire parfois, tant est grave sa bonhomie, tant est sérieux son laisser-aller; Jehan de Troyes, le scrupuleux greffier de l'hôtel-de-ville, qui commence sa chronique par une dédicace *à la benoîte vierge et pucelle Marie*, et la termine par *amen*; Mathieu enfin, ou *de Mathieu*, comme il s'appelait : Mathieu, le poète-historien, le Bossuet de Henri IV, le Chateaubriand de cet âge qui vit naître et resplendir presque à la fois Ronsard et Régnier, et s'éteignit à Malherbe pour ne se rallumer qu'à Corneille. Nous avons fureté et pris dans tout cela. — Qu'on aille maintenant, qu'on passe outre. Nous croyons notre conscience assez nette et notre avant-propos assez long.

AVANT-SCÈNE.

PERSONNAGES

DE L'AVANT-SCÈNE.

CHARLES VII.

LOUIS, Dauphin de France.

AGNÈS SOREL.

ANTOINE DE CHABANNES, COMTE DE DAMMARTIN.

LE DUC D'ALENÇON.

LE DUC DE BOURBON.

LE COMTE DE VENDOME.

JEAN, bâtard d'Orléans.

CHAUMONT.

LA TRÉMOUILLE.

PRYÉ.

JEAN LE SANGLIER.

PERSONNAGES MUETS.

1439-1446.

SCÈNE PREMIÈRE.

La salle des États, à Bourges.

LE DUC D'ALENÇON, LE DUC DE BOURBON, LE COMTE DE VENDOME, JEAN, BATARD D'ORLÉANS, CHAUMONT, LA TRÉMOUILLE, PRYÉ, JEAN LE SANGLIER ET BOUCICAUT, *formant un groupe au milieu de la salle des États, et causant avec chaleur.*

CHAUMONT.

Depuis six mois, messieurs, depuis six mois !

PRYÉ.

Les États convoqués !

LA TRÉMOUILLE.

Notre sire le roi ne viendra pas, messieurs; c'est un parti pris.

LE DUC DE BOURBON.

Croyez-vous ?

LA TRÉMOUILLE.

J'en jurerais.

LE DUC D'ALENÇON.

En ce cas, c'est grande imprudence à lui, car nos provinces sont impatientes, et messieurs des États, en retournant chez eux, n'y rapporteront pas des dispositions pacifiques, je vous en avertis.

LE DUC DE BOURBON.

Où est-on le plus mécontent? savez-vous?

LE DUC D'ALENÇON.

Mais on l'est un peu partout, monsieur le duc. Le Poitou gronde sourdement, la Saintonge

maugrée en se mangeant les poings, l'Angoumois rugit comme un tigre de Barbarie..... c'est un concert de plaintes et de menaces qui fait peine à entendre.

LE DUC DE BOURBON.

Et le roi ne sait rien de tout cela!

LE DUC D'ALENÇON.

Il sait du moins que depuis six mois en çà, les États du royaume, convoqués par lui en sa bonne ville de Bourges, attendent ici sa bien venue; et ne pas se trouver au rendez-vous qu'il a donné lui-même à ses loyaux sujets, c'est un tort, un tort inexcusable, et dont il pourra bien se repentir un jour, lui et son conseil de ministres damnés!

DUNOIS.

N'accusons que le conseil, messieurs. Le roi, certes, n'a jamais eu l'intention....

LA TRÉMOUILLE.

J'aime à le penser; mais la plainte du peuple crie assez haut, pourtant!

JEAN LE SANGLIER, *bas à Chaumont.*

La plainte du peuple! Il a bonne grâce, M. de La Trémouille, à venir nous parler du peuple!

CHAUMONT, *à demi-voix.*

Il y a loin de Bourges au manoir des La Trémouille, et les malédictions des vassaux n'arrivent pas jusqu'ici.

JEAN LE SANGLIER.

Messieurs de Pons, d'Amboise, Jean et Gui de Larochefoucauld et Jean de Siguinville, les oppresseurs du Poitou, de la Saintonge et de l'Angoumois, prennent sans doute aussi, eux, la défense du peuple?...

CHAUMONT.

Oui; — tous se déclarent maintenant les champions des communes; — mais chut! il importe que nous les conservions dans notre parti, de peur de les avoir contre nous. Ils sont forts et dangereux. — Silence, on parle du

dauphin. (*Haut.*) Que dites-vous du dauphin, messieurs?

LA TRÉMOUILLE.

Qu'il ne peut tarder à se rendre ici.

CHAUMONT.

Qu'espérez-vous de lui?

LA TRÉMOUILLE.

Tout. — Ce prince de quatorze ans est maintenant plus roi que notre honoré seigneur Charles septième. Il s'indigne des fautes de son père, et chaque pas qui l'éloigne de la cour le rapproche de nous. Tout enfant il a vu des siéges et des batailles; et je vous le dis, messieurs, s'il y a des coups à affronter, le dauphin ne nous fera pas faute. Dieu veuille qu'il se décide promptement, et que ce beau royaume de France ne soit pas plus long-temps infesté des retondeurs et écorcheurs de tous rangs et de toutes conditions qui le pillent et ravagent depuis la mort du grand roi Charles-le-Sage, cinquième du nom!

CHAUMONT.

Le dauphin est une forte tête; il s'est bravement montré dans le Poitou.

PRYÉ.

Messieurs des États de Languedoc se souviendront de lui.

JEAN LE SANGLIER.

Languedoc et Poitou, qu'est cela, je vous prie? C'est plus haut qu'il faut viser! Le dauphin a vu le siége de Montereau. Reste à livrer un assaut plus terrible et bien autrement décisif: celui du Louvre! Il faut que le conseil du roi s'écroule, ou que la noblesse de France y meure!

CHAUMONT.

Bien dit, mon sanglier, et voilà M. de Chabannes, qui, j'en suis sûr, sera de ton avis.... (*Entre le comte de Dammartin.*) N'est-ce pas, monsieur de Dammartin, que la France est mal gouvernée?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Assez mal, — oui, messieurs; grâce au comte du Maine, qui gouverne le roi, et que la haute protection de madame Agnès maintiendra long-temps en faveur si la Providence de Dieu n'y met ordre.

JEAN LE SANGLIER.

Il ne serait pas mal quelquefois d'aider un peu la Providence: que vous en semble, monsieur de Dammartin?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Écoutez, messieurs. Je quitte le dauphin; — il est à Bourges.

CHAUMONT.

Ici même?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Ici.

CHAUMONT.

Depuis quand est-il arrivé?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Depuis une heure au plus ; et son premier soin, en entrant dans cette ville, où il est né, n'a pas été, comme vous pourriez le croire, de remercier Dieu pour toutes les grâces signalées qu'il a reçues d'en haut, et qui l'ont aidé à mettre à fin tant de périlleuses entreprises. Non ; il s'est d'abord informé de l'heure à laquelle messieurs des États doivent s'assembler demain pour aviser à rédiger la grande remontrance qu'ils doivent présenter bientôt au roi, notre sire. On lui a appris que la plupart des députés, en se rendant au lieu de leur convocation, avaient été traîtreusement attaqués par des larrons et pillards de grande route; quelques-uns mêmes dépouillés par ceux qui leur servaient d'escorte. Le dauphin, là-dessus, s'est mis dans une grande colère, et a dit que, puisque son père n'était roi que de nom, lui le serait d'effet....

CHAUMONT.

Il a dit cela?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

A haute voix et d'un air fort irrité.

PRYÉ.

Nous pouvons donc compter sur lui, — comme sur vous, n'est-ce pas, comte de Dammartin?

LE COMTE DE DAMMARTIN *hésitant.*

Mais....

CHAUMONT.

Le bâtard de Bourbon est bien des nôtres... Pardieu! vous en serez aussi.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Comme il vous plaira, messieurs; allez devant, je suivrai.

JEAN LE SANGLIER, *bas à Chaumont.*

Je me défie du Chabannes.

CHAUMONT, *à demi-voix.*

Bah! son intérêt nous répond de lui. Qu'au-

rait-il à gagner en tenant pour le roi? Notre parti le tente ; il s'y jette ; il fait bien.

VOIX AU DEHORS.

Vive monseigneur ! vive M. le dauphin !

(*Entre le dauphin. — Tous les nobles se rangent et saluent.*)

LOUIS.

Bonjour, Dunois; bonjour, monsieur de la Trémouille; bonjour, messieurs.

CHAUMONT.

Nous commencions à désespérer de votre arrivée, monseigneur.

LOUIS.

Pourquoi cela, M. de Chaumont? Il y a loin de la salle des États où nous sommes à la petite ville de Guéret où est le roi. Nous avons été retenus plus long-temps que nous le pensions auprès de notre honoré père et souverain. Dieu merci ! nous voilà de retour en notre

ville natale, plus indigné que jamais de la marche que prennent les affaires, irréconciliablement brouillé avec la cour, et prêt à tirer l'épée contre elle au premier cri de guerre où nous reconnaîtrons la voix de la Trémouille et de Dunois.

LA TRÉMOUILLE ET DUNOIS.

Guerre, alors, guerre, monseigneur!

LOUIS.

Bien! — maintenant, messieurs, l'épée à la main

LE DUC D'ALENÇON.

Il faut vous fortifier, monseigneur, contre les attaques et les surprises de vos ennemis. Si le roi, se trompant sur nos véritables desseins, envoyait des troupes contre vous....

LOUIS.

Quelle apparence! est-ce au roi que nous faisons la guerre?

LE DUC D'ALENÇON.

Non; mais nous la faisons à ses ministres, à ses favoris, — à madame Agnès....

LOUIS.

Oh! cette femme! c'est elle qui perd le royaume!..... Oui, messieurs, oui, vous avez raison.... il faut se fortifier, — se retrancher.... Quelle ville prendrons-nous?

CHAUMONT.

Mais Poitiers, Niort, Saint-Maixant....

LOUIS.

Je choisis Niort.

LE DUC D'ALENÇON.

Dieu protége vos armes, monseigneur! c'est sur vous que reposent aujourd'hui toutes les destinées de la France!

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE II.

Juillet 1440, à Cussey, en Auvergne. — La chambre de Charles VII.

CHARLES VII, AGNÈS SOREL, LE COMTE DE DAMMARTIN.

CHALES VII, *à Dammartin.*

J'ai usé de rigueur, il est vrai, monsieur de Chabannes; mais le dauphin m'y a forcé. C'était une rébellion ouverte que la sienne! et si je n'avais poussé contre lui, jusqu'à Poitiers, une compagnie de huit cents lances; si je n'avais équipé deux mille hommes de trait; si je n'avais successivement emporté le château de Saint-Maixant, où vous introduisit ce traître de Jacquez; pris d'assaut Crevan et Chambon, Escurolle et Aigueperse; intimidé les États d'Auvergne; soumis, en passant, Varenne et Vichy, Roanne et Charlieu; si je n'avais donné ordre à ceux de Dauphiné de ne pas recevoir le dauphin, et à ceux de Bourgogne de ne pas accueillir les ennemis du roi de

France ; si je n'avais fait tout cela, répondez, monsieur le comte, où en serions-nous maintenant, moi, mon fils et le royaume?... Heureusement nous avons été prompts et forts. La rébellion de la *Praguerie* est morte ; car les rebelles nous ont crié merci ! — Dunois, mon brave Dunois, est le premier rentré en grâce, d'Alençon aussi, Bourbon aussi. Quant aux trois chefs de la révolte, je ne leur pardonnerai de ma vie.... — Dites-le leur bien de ma part, comte de Chabannes, et qu'ils se gardent de jamais oser paraître devant moi !

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Leurs noms, sire?...

CHARLES VII.

Pryé, Chaumont et La Trémouille. (*Dammartin s'incline sans parler.*) Quant à vous, monsieur de Dammartin, j'aurais peut-être quelque raison de vous en vouloir pour l'incroyable obstination que vous avez montrée en tout ceci ; mais je ne veux me souvenir que de vos anciens services et du repentir qui vous

a saisi à l'approche de votre roi. Votre fuite en Bourbonnais n'avait d'autre but, je le suppose, que la défense et sauve-garde du dauphin qui fuyait avec vous. Pour ces causes, je vous pardonne. Allez, monsieur de Dammartin; allez dire à monsieur mon fils que je l'attends.

(*Dammartin s'incline et sort.*)

AGNÈS.

Oh! Charles, vous êtes grand et bon, et je suis fière d'être aimée de vous!

CHARLES VII, *tombant accablé dans un fauteuil.*

Maudit soit le trône, car c'est lui, je le sens bien, qui me sépare de mon fils!

AGNÈS.

Mais votre fils se soumet, il implore sa grâce; il va venir...

CHARLES VII, *tristement.*

Oui, je sais : il va venir; — il se soumet; — il craint mon ressentiment. (*Une pause.*) C'est par cette porte qu'il entrera, sombre,

contraint, humilié; il s'approchera lentement et mettra le genou en terre, — et je le laisserai long-temps agenouillé, — car il est bien coupable! — et je lui dirai que la crainte de voir se renouveler au cœur de mon royaume les massacres de Prague m'a seule déterminé à étouffer dans mon pardon toute cette infernale rébellion de la *Praguerie*.... Je lui dirai que, tandis que lui, dauphin de France, essayait de troubler le royaume et d'ébranler notre couronne, les Anglais assiégeaient Harfleur en Normandie et Tartas en Gascogne..... — Alors il comprendra que le salut de mon peuple exigeait que je pardonnasse à mon fils, et il verra moins en nous son père que son roi...

(*Bruit de trompettes au dehors.*)

CHARLES VII, *tressaillant.*

Quel est ce bruit?

AGNÈS, *courant à une fenêtre.*

Le dauphin Louis qui arrive avec grande assemblée de gentilshommes, pages et varlets... (*Revenant.*) Sire, n'est-ce pas que vous le recevrez bien?

CHARLES VII, *troublé.*

Le dauphin, dites-vous! le dauphin!.... mon fils!.... Eh bien.... — qu'il vienne.... qu'il vienne.... — Oh! je sens que mon cœur s'élance au-devant de lui! — Soutenez-moi, conduisez-moi; faites-moi voir mon fils..... — Je veux le voir, l'embrasser, lui dire que j'ai tout oublié, — tout!

AGNÈS, *le conduisant à la fenêtre.*

Regardez, sire; le voilà qui s'avance avec son escorte. Reconnaissez-vous son pennon delphinal?...—Il s'élève au-dessus des armoiries les plus illustres, comme le vôtre au-dessus du sien. Le duc de Bourbon l'accompagne... Oh! sire! le retour d'un fils! quelle joie pour le père! quel triomphe pour le roi!

ACCLAMATIONS *au dehors.*

Vive monsieur le dauphin! vive monsieur Louis! — Vive le Roi! — Noël! Noël!

CHARLES VII.

Ces acclamations du peuple me font du

bien!... — Comme ils ont l'air d'aimer mon fils!

LES MÊMES VOIX.

Noël! Noël!... Vive monsieur Louis! vive M. de Bourbon! vive M. de la Trémouille! vivent tous ceux de la *Praguerie!*

CHARLES VII *retombant douloureusement dans un fauteuil et se couvrant le visage de ses mains.*

Ah! je me trompais! les malheureux! ce n'est pas mon fils qu'ils aiment!... c'est la rébellion!

SCÈNE III.

Les abords de la chambre du Roi.

LOUIS, LE DUC DE BOURBON, LE COMTE DE DAMMARTIN, PRYÉ, CHAUMONT ET LA TRÉMOUILLE.

LOUIS.

Vous dites donc, comte de Chabannes, que le Roi refuse de recevoir ces trois gentilshommes (*désignant Pryé, Chaumont et la Tré-*

mouille), et qu'il est bien décidé à n'admettre en sa présence que M. de Bourbon et nous?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Oui, monseigneur.

LOUIS, *au duc de Bourbon.*

Cela étant, beau compère, allons-nous-en. Vous ne m'aviez pas dit qu'il en serait ainsi, monsieur le duc, et que la clémence royale nous compterait les morceaux. Je ne saurais me tenir pour pardonné, puisque le Roi ne pardonne pas à ceux de mon hôtel. C'est une grâce rechignée qu'on m'accorde. Il ne me siérait point de l'accepter; et tel suis-je venu, tel je m'en retourne. — En selle, messieurs! La *Praguerie* est à recommencer!

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Y pensez-vous, monseigneur? Partir ainsi sans prendre congé du Roi! ce serait une injure dont toute la France retentirait!...

LE DUC DE BOURBON.

M. de Dammartin a raison: demeurez, et voyez le Roi.

LA TRÉMOUILLE.

Puisque je suis un obstacle à la réconciliation, je me retire.

PRYÉ.

Moi aussi.

CHAUMONT.

Moi aussi.

(*Ils s'en vont tous trois.*)

LOUIS, *hésitant.*

Y a-t-il loin encore, monsieur de Chabannes?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Vous avez passé les dernières gardes, monseigneur; nous sommes ici à trois cloisons du Roi, tout au plus.

LOUIS, *après avoir réfléchi quelques secondes, et se décidant tout à coup.*

Bah! au fait, il est trop tard pour reculer...— Passons outre.

(*Il fait signe à Dammartin. — Une porte s'ouvre. — On introduit le dauphin et le duc de Bourbon.*)

SCÈNE IV.

La chambre du Roi.

(*Le Dauphin a mis trois fois le genou en terre. —Le duc de Bourbon l'a imité. — Tous deux se tiennent agenouillés à quelque distance du trône. — Charles VII se fait long-temps violence pour ne pas relever son fils, puis enfin, lui tendant la main :*)

CHARLES VII.

Louis, soyez le bien venu ! — Vous avez tardé long-temps, ce me semble ; et je vous en veux de tout l'attachement que je vous porte. — Ça, levez-vous, mon fils. — Je vous aime et vous fais grâce. A l'avenir ne vous révoltez plus ; car la révolte, de vous à moi surtout, c'est à la fois une méchante action et un méchant calcul. Relevez-vous, Louis, et venez m'embrasser..... (*Voyant qu'il hésite.*) Eh bien ?

LOUIS.

Non, sire ; je ne me relèverai pas que vous

n'ayez fait grâce entière. Il faut que vous pardonniez à tous ceux qui, comme moi, se sont déclarés contre les ennemis de votre personne: j'entends les gens de votre cour et de votre conseil. Il y en a beaucoup, sire, qui réclament merci, beaucoup qui ont droit de l'obtenir, si je l'obtiens. Vous ne me pouvez faire grâce, à moi, sans la faire à tous. Ma cause est la leur, et comme ils ont trempé dans la faute, ils ne sauraient, sans injustice, être exclus du pardon. Je requiers donc pour eux toute votre indulgence, sire, ou pour moi toute votre sévérité.

CHARLES VII, *froidement.*

Nommez ceux que vous désirez que j'amnistie.

LOUIS.

La Trémouille, Chaumont, Pryé, Jean le Sanglier, Boucicaut...

CHARLES VII.

Tous vos complices!...

LOUIS.

Tous mes amis.

CHARLES VII.

Mon fils, ami des factieux!...

LOUIS.

Leur grâce, sire?...

CHARLES VII.

Je la refuse.

LOUIS, *se relevant.*

Il faudra donc, monseigneur, que je m'en retourne; car cette grâce que vous me refusez pour eux, — je la leur ai promise.

CHARLES VII, *avec sévérité.*

Allez-vous-en, Louis, si vous voulez. Les portes vous sont ouvertes; et, si elles ne sont assez larges, je ferai abattre vingt toises de muraille pour vous laisser passer. Je trouve fort étrange que vous ayez engagé votre parole sans avoir la mienne;... mais il n'importe: la Maison de France n'est pas si dépourvue de princes qu'elle n'en trouve aisément de plus empressés que vous à maintenir intacts sa gloire et son honneur.

AGNÈS.

Oh! sire! n'oubliez pas que ce jour est celui de la réconciliation.... — Voyez, sire, il se repent, il s'agenouille.... — Il sollicite un nouveau pardon....

LOUIS.

Oui, monseigneur; et je m'en remets à votre bon plaisir pour ce qui est du châtiment à infliger aux rebelles, ou, si vous le jugez mieux, de l'amnistie à leur accorder.

CHARLES VII, *après un moment de silence.*

Écoutez, Louis... (*Au duc de Bourbon.*) — Écoutez aussi, monsieur le duc! — Vous m'avez trahi cruellement tous deux!.. — Je devrais vous punir... — Mais la clémence d'un roi de France est grande, et peut, au besoin, envelopper tous les coupables, depuis le sujet rebelle jusqu'au fils ingrat. Vous, monsieur de Bourbon, vous, traître envers nous à cinq reprises différentes, et qu'en bonne justice nous devrions faire juger par notre haute Cour de parlement, nous vous disons de vous relever, car vous êtes absous. Seulement n'y revenez plus; car, à l'avenir, le fait

de trahison, commis par ceux de votre rang, sera puni par la tête tranchée. (*Le duc se relève.*) —Vous, Louis, vous êtes, je le sais, plus accessible aux avis de vos perfides conseillers, la plupart mes ennemis, qu'à ceux dont pourraient vous aider M. le comte d'Eu, par exemple, monseigneur l'évêque d'Agde, messieurs de la Varenne, de Montsoreau et d'Esternay, mes bons et loyaux serviteurs. Il m'importe que, dès ce moment, les principaux officiers de votre maison soient changés et remplacés par d'autres de mon choix. De cette façon, quand vous mettrez quelque grand devoir en oubli, je saurai à qui m'en prendre; et pour témoigner aux yeux de tous que les précautions dont je vais user maintenant procèdent de ma tendresse seule et non de ma sévérité: (*se levant*) — Savoir faisons que Nous, Charles, Roi de France, avons cejourd'hui cédé, transporté et délaissé à notre bien-aimé fils Louis, par lettres signées de notre seing et scellées de notre sceau, notre pays, terres et seigneuries du Dauphiné de Viennois, avec toutes les villes, cités, châteaux et châtellenies, cens, rentes, revenus ordinaires et autres domaines quelconques d'icelui Dau-

phiné, pour en jouir et user comme seul possesseur et légitime souverain;—à la charge par notre bien-aimé fils de conserver dans leurs gages et offices, tant qu'ils vivront, les anciens officiers dudit pays de Dauphiné, sauf en cas de forfaiture; et de plus, à la charge de sceller ses lettres de justice et autres lettres-patentes du sceau delphinal, qu'à cet effet gardera notre chancelier au nom de notre fils le dauphin. Si mandons à tous ceux que besoin sera, car ainsi nous plaît-il...—Êtes-vous content, Louis?

LOUIS.

Oh! monseigneur, la soumission la plus absolue...

CHARLES VII.

Bien! — Souvenez-vous que j'y compte, et que les mêmes crieurs qui publieront aujourd'hui, à son de trompe, la grâce que je vous fais à tous, me serviraient demain à crier votre sentence, si demain vous osiez tenter une seconde rébellion!

LOUIS.

Je m'en souviendrai, sire; — mais pourquoi cet avertissement?... doutez-vous de votre fils?

CHARLES VII.

Non, car je lui tends la main...— et je l'embrasse.

LOUIS, *se dégageant avec exaltation des bras de son père.*

Oh! maintenant, dites-moi, mon père, où sont vos ennemis, où sont les Anglais!

CHARLES VII.

Ils occupent Tartas et Harfleur, Creil et Pontoise et St.-Sever; Acqs, Marmande et la Réole; ils sont en Guyenne, en Normandie, en Gascogne, en Languedoc...—Ils sont partout!..

LOUIS.

Donnez-moi du temps, mon père, et quelques compagnies de vos gendarmes cranequiniers. En échange, je vous rendrai toutes vos provinces.

CHARLES VII.

Nous irons ensemble au-devant des Anglais; je veux vous voir monter à l'assaut.

LOUIS.

Partons.

SCÈNE V.

Avril 1446. — Au château de Chinon.

LOUIS *à une fenêtre*, LOUIS DE LAVAL, SIRE DE CHATILLON, JEAN DE DAILLON, LOUIS DE BEUIL, AMAURY D'ESTISSAC, BERNARD D'ARMAGNAC, JOACHIM ROUAULT, LE CHANOINE JEAN MAJORIS, LE CHANCELIER YVES DE SCÉPEAUX, LE COMTE DE DAMMARTIN.

LOUIS.

La fraîche matinée d'avril! — Voyez donc, monsieur de Dammartin.—La fenêtre de ce retrait regarde en plein sur la campagne, et d'ici vous embrassez un horizon de quinze lieues.

LE COMTE DE DAMMARTIN, *s'approchant de la fenêtre.*

C'est vrai, monseigneur. — Oh! que ne

prend-il encore fantaisie aux Anglais de se heurter au dauphin de France!... cette fois nous les verrions venir!

LOUIS.

Bah! les Anglais ont bien souci de notre château de Chinon! — Regardez donc, messieurs, comme la campagne est belle autour de nous! —Il n'y a pas de plus beau spectacle au monde que celui-ci, en vérité!

LE SIRE DE CHATILLON.

Rien de plus beau, en effet. — Mais voilà bien un quart d'heure que nous faisons du paysage avec vous, monseigneur. — Si vous le permettez, nous ne regarderons plus.

LOUIS.

Eh! mon Dieu, mes pauvres amis! de quoi m'occuper maintenant, si ce n'est du bruit des feuilles et de la vitesse des nuages?—Je suis chagrin, vous le savez, parce que mon père est défiant. Il ne m'a pardonné qu'à demi. Sa rigueur s'est appesantie sur tous ceux de ma maison. Il m'a privé de mes bons serviteurs... — Et c'est

miracle que je vous aie conservés auprès de moi, vous qui m'aimez encore, et qui préférez le séjour de Chinon à celui de Razilly. Mon confesseur et mon cuisinier me sont restés tous deux; c'est quelque chose. Enfin, je pouvais les perdre, et c'eût été dommage, car j'y tenais. (*Le chanoine Majoris s'incline profondément.*) J'ai encore, là-dehors, mes deux varlets de chambre, Houarte et Montespedon. Ma maison n'est pas nombreuse; ce n'est pas une cour. Mon royal père n'a pas voulu. — N'importe! on se fait à tout. —Je m'habituerai à cette solitude...— Messieurs, — vous n'aimez pas le paysage, et vous avez grand tort à mon avis...—Mais je ne contrains personne.... — Laissez-moi seul, je vous prie.—Je voudrais être seul — avec M. de Dammartin.

(*Tout le monde sort, excepté le comte de Dammartin.*)

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Vous avez à me parler, monseigneur?

LOUIS.

Non, pas précisément, monsieur le comte;

mais je serais bien aise d'avoir votre avis sur un point assez important de discipline militaire.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Lequel?

LOUIS, *le conduisant à la fenêtre.*

Regardez.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je ne vois rien.

LOUIS.

De ce côté.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je ne vois rien, monseigneur.

LOUIS.

Cet homme là-bas...

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Un Écossais de la garde du Roi?

LOUIS.

Oui, — de ceux-là qui tiennent notre beau

pays de France en sujétion... — Le voyez-vous avec sa huque de livrée et sa longue épée au flanc?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je le vois.

LOUIS.

Que vous en semble?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Mais, monseigneur, c'est chose souveraine, en temps de guerre, qu'une belle compagnie d'archers! — Vous l'avez dit souvent; ils sont d'un grand secours à l'assaut, et valent souvent mieux, dans la bataille, que les gendarmes accoutrés de lances, de pages, de coutilliers et de varlets. Ceux de la garde écossaise surtout sont renommés pour le zèle qu'ils mettent journellement à suivre le Roi dans toutes ses chevauchées. Ce sont nobles hommes et gens de bien; j'en fais grand cas.

LOUIS, *après un silence.*

C'est là votre avis?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

C'est le vôtre aussi, monseigneur; j'en jurerais.

LOUIS.

Ne jurez pas si vite, monsieur le comte. Pour le moment, je ne veux voir dans ces jaquettes rayées que des sentinelles jalouses, des espions armoriés, venus tout exprès de Razilly pour savoir ce qui se fait à Chinon.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Vous croiriez...

LOUIS.

C'est cela, vous dis-je! — Or, maintenant, écoutez : — Si je faisais prendre et châtier ce drôle, et que je le renvoyasse au Roi dont il est ici l'émissaire officieux...—ou, mieux encore : si je ne le renvoyais pas et qu'une volée de serpentine me fît raison, à la fois, de la défiance injurieuse du maître et de la hardiesse du valet!... — Je suis tenté...

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Ne faites pas cela, monseigneur!

LOUIS.

Pourquoi donc?—Après tout, ne suis-je pas le maître ici?—De quel droit cet homme a-t-il mis le pied sur mes terres?—Il est archer de la garde du corps, dites-vous?—Alors pourquoi n'est-il pas à Razilly, près du Roi qu'il doit garder?...—La discipline se relâche : c'est un mal que laisseront empirer messieurs les courtisans.—Je devrais me mêler un peu des affaires de la cour. Tout en irait mieux...—n'est-ce pas, monsieur de Dammartin?

LE COMTE DE DAMMARTIN, *s'inclinant.*

Le Roi, en effet, ne saurait être plus sûrement gardé que par vous, monseigneur.

LOUIS, *se mordant les lèvres.*

Oui, vous dites bien! — Et beaucoup de choses se feront que les malveillans n'eussent jamais osé entreprendre sans cette fatale défiance qui sépare le Roi du Dauphin. — Fasse le ciel que mes pressentimens ne se réalisent pas, car j'entrevois un avenir bien sombre! (*Après une longue pause.*)—Y a-t-il long-temps que vous n'avez vu M. de Villars?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je lui ai parlé hier.

LOUIS.

Est-il des nôtres?

LE COMTE DE DAMMARTIN, *embarrassé*.

Mais....

LOUIS.

Répondez.—Est-il des miens?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Oui, monseigneur, — comme nous tous.

LOUIS.

Ce n'est pas cela.... — A qui se dit-il le plus dévoué? est-ce au Roi?—est-ce...au Dauphin?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

A tous deux, monseigneur.

LOUIS, *avec un sourire amer*.

Voilà deux dévouemens qui ne s'accordent guère ensemble.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je réponds de M. de Villars comme de moi.

LOUIS.

Vous êtes liés?...

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Depuis long-temps. Quand la cour était à Sarry, M. de Villars ne négligeait rien pour me gagner la confiance du Roi.

LOUIS.

Vous fut-elle accordée?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Je n'en sais rien encore, monseigneur. Mais il n'est sorte de soumissions qui puissent me coûter lorsqu'il s'agira de mériter les bonnes grâces de mon souverain.

LOUIS.

Vous auriez cet espoir?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

M. de Villars me disait hier que le Roi lui

avait laissé voir déjà quelque désir de m'appeler auprès de lui.

LOUIS.

Ah! ah!—Mais cela étant, et si près que nous sommes de perdre un si bon serviteur, il me prend envie, monsieur le comte, de vous confier une dernière mission.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Laquelle, monseigneur?

LOUIS.

Un voyage en Savoie, auprès du duc, notre ami.... — Vous partirez aujourd'hui même, et mille livres de rente vous sont assurées sur notre nouveau comté de Valentinois, si vous apportez hâte en ce départ.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Que dirai-je à monsieur Louis de Savoie?

LOUIS.

Que la Dauphine est morte.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Il le sait.

LOUIS.

Que nous avons des vues sur la Maison de Savoie.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

C'est tout?

LOUIS.

Oui... — Ah! vous recevrez en mon nom les quarante mille écus du traité : c'est le prix de l'hommage de Foucigny, que je cède au duc de Savoie en échange de cette somme et de deux comtés : Diois et Valentinois. Notre féal Raoul de Gaucourt est allé prendre possession des terres. Vous recevrez l'argent...—Allez.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Rien de plus, monseigneur?

LOUIS.

Rien.— Partez, monsieur le comte, et Dieu vous aide!...

(*Dammartin s'incline et sort.*)

LOUIS, *le regardant aller.*

Un ennemi de moins.

SCÈNE VI.

Décembre 1446. — A Cande.

CHARLES VII, AGNÈS SOREL, LE COMTE DE DAMMARTIN, LE CHANCELIER GUILLAUME JUVENEL DES URSINS; ADAM ROLAND, *secrétaire.*

CHARLES VII, *à Juvenel des Ursins.*

Asseyez-vous là, monsieur notre Chancelier, et recevez la déclaration de M. de Dammartin. La circonstance est grave : il y a complot contre notre personne...—Oh! madame Agnès! encore une trahison!

AGNÈS.

Voilà deux tristes années, sire; et le nom du Dauphin rayonne d'un bien sinistre éclat sur toutes deux!

CHARLES VII, *d'une voix sombre.*

Oui, oui. Ce fut un terrible mystère que la

mort de Marguerite d'Écosse! Il n'est pas encore éclairci... — Voyons si celui-ci le sera mieux. Chancelier, nous vous avions commis, le 20 juillet dernier, à l'interrogatoire de votre souveraine dame la Reine. Vous étiez alors assisté de Guillaume Cousinot, conseiller et maître des requêtes de notre hôtel. Maintenant, je vous requiers pour autre chose; il y avait honte, il y a crime aujourd'hui. Faites, monsieur le Chancelier. — Adam Roland vous assistera. — Nous écoutons.

LE CHANCELIER, *dictant au secrétaire.*

« Noble homme, Antoine de Chabannes, écuyer, comte de Dammartin, âgé de... »

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Trente-quatre ans.

LE CHANCELIER.

«.... Examiné par Nous Guillaume de Juvenel, chevalier, seigneur de Treignel, Chancelier de France, et Adam Roland, secrétaire du Roi, notre sire, en la ville de Cande, cejourd'hui; — après le serment par lui fait de dire vérité, déclare :

LE COMTE DE DAMMARTIN, *continuant et dictant.*

« .... Outre ce que j'ai déjà dit ès-présence de mon très-redouté seigneur le Roi ; — Que M. Louis, Dauphin de France, m'ayant ordonné de faire diligence en ce voyage de Savoie, je revins promptement, après m'être acquitté de la mission dont mondit sieur m'avait chargé. Trois semaines environ après mon retour de Savoie, la cour étant à Razilly, M. le Dauphin chevauchait par les champs en bonne compagnie de gentilshommes et autres gens de bien. Il me manda par devers lui, et quand j'y fus, me prit à l'écart en me disant : « Venez çà ; j'ai besoin de vous. Je quitte, à l'instant, messieurs du conseil et toute cette infernale cour de complaisans damnés ; ce sont gens à pendre. Écoutez. Je veux les mettre hors. » — « Comment ferez-vous ? » demandai-je à mondit sieur. — « Rien de plus aisé, » me répondit-il : « J'ai avec moi quinze ou vingt arbalétriers et trente archers, ou peu s'en faut. Avec ceux que vous me donnerez... » — « Moi ? » répliquai-je. — « Vous ! » repartit M. le Dauphin en haussant la voix. — Il la baissa en-

suite, et continua : «—Je n'en veux que six, et, dans ce nombre, vous comprendrez Richard, le cranequinier, qui appartient à M. de Bourbon. C'est un vaillant, m'a-t-on dit; il nous le faut. Faites-le chercher. » — Je représentai à mondit sieur qu'une entreprise comme celle qu'il méditait contre la cour serait chanceuse et des plus âpres à charrier à fin; que monseigneur le Roi tenait à commandement la ville et ses alentours; que tous les gens d'armes étaient à lui... » — M. le Dauphin m'opposa qu'il avait assez de monde, et sur ce que je lui demandai touchant les chances probables d'un coup de main aussi hardi :— « Vous savez, me dit-il, qu'on entre à Razilly comme et quand on veut. Nos gens entreront un à un, de façon à n'être pas remarqués. Nous serons nombreux. J'aurai mes trente archers, mes vingt arbalétriers et tous les gentilshommes de mon hôtel. Mon oncle m'a gagné M. de Montgascon, et Nicole Chambre, capitaine de la garde du Roi, sera à moi quand je voudrai. Ceux de Laval me sont acquis. Nous en aurons bien d'autres avec eux, et ainsi appuyés, nous serons les plus forts : toutefois nous nous retrancherons. J'ai

deux tourelles en vue dont il faudra nous emparer d'abord... » — J'interrompis M. le dauphin pour lui expliquer la témérité de ce projet, et que, parvînt-il même à chasser la cour de Razilly, les gens d'armes des villes voisines arriveraient incontinent, qui le chasseraient à son tour. A quoi mondit sieur répondit en me frappant l'épaule : — « Ne vous mettez point en souci de si peu. Quand je voudrai, je ferai tant que le Couldrin cherra sous mon commandement ; alors je vous ferai riche et puissant plus que vous ne fûtes jamais. Ayez confiance. Tout ira bien. L'action sera vive peut-être. J'y serai en personne, afin de balancer par ma présence l'autorité même du Roi. La royauté, cela impose quelquefois ; et si mon père se montrait, nos gens,—je les connais,—seraient hommes à nous trahir de la meilleure foi du monde. En ma présence aucun d'eux ne bougera. Nous mettrons bonne garde autour de la personne du Roi, pour qu'il ne puisse s'enfuir et ameuter contre nous ce qui lui restera d'amis. Ces précautions prises, nous ferons et déferons par tout le royaume ce que bon nous semblera, car c'est nous alors qui serons le Roi de France !... »

CHARLES VII, *pâle et tremblant, faisant signe de la main.*

Assez, — assez... monsieur le comte;... je vous en supplie... pas un mot de plus. — Vous continuerez cette déclaration devant le coupable lui-même... — Qu'on l'aille chercher!... — Je veux qu'il vienne... — Oh! le malheureux!... — Messieurs, faites chercher le Dauphin.... — J'ai long-temps pardonné; — je vais punir! — Oh! le traître! l'ingrat!...

(*Il reste quelque temps immobile, le visage dans ses mains, abîmé dans sa douleur; — puis, se relevant et regardant autour de lui.*)

Eh bien!... pas encore arrivé?... — Viendra-t-il enfin? — me l'amènera-t-on?... m'obéit-on encore ici, ou mes ordres sont-ils déjà méconnus?...

LE CHANCELIER.

Sire, voici monsieur le dauphin.

(*Entre le dauphin.*)

CHARLES VII, *l'arrêtant du geste à quelques pas du trône.*

A genoux.

LOUIS, *interdit.*

Sire...

CHARLES VII.

A genoux !

(*Louis met un genou en terre. — Charles, se tournant vers le comte de Dammartin, lui fait signe de poursuivre.*)

Continuez maintenant, monsieur le comte. (*Voyant que Dammartin hésite.*) — Je vous ordonne de continuer.

LE COMTE DE DAMMARTIN, *dictant au secrétaire.*

« ... Et sur ces paroles, M. de Treignac arriva. M. le Dauphin se tut, et, depuis lors, il ne me parla plus qu'une fois pour me demander si mes archers étaient prêts. Cependant je m'aperçus, à certaine froideur qu'il me montra, que d'autres avaient pris en sa confiance la place que j'y avais eue d'abord. Jehan de

Daillon et Louis de Beuil devinrent en effet les confidens intimes de M. le Dauphin. Jehan de Daillon me parut spécialement chargé de s'enquérir du train dont allait la cour. On le voyait souvent auprès du Roi, puis il revenait à Chinon, où se tenaient de grands conseils entre lui, M. le Dauphin, Louis de Beuil, et, de surcroît, M. de Châtillon. Je pris souci de ce mystère, et m'en informai près de Jupilles, qui est de la Maison de mondit sieur Louis de France. Jupilles me répondit que son maître avait conçu des doutes sur moi, pour ce que j'étais allé deux fois devers l'Altesse de monsieur Charles, notre sire, en sa cour séante à Razilly; que j'y avais même parlé bas à messire Regnault, un soir que nous nous promenions ensemble au jeu de paume. Jupilles ajouta que M. le Dauphin payait grassement Jehan de Daillon, et qu'une fois, entre autres, Jacquet Éveille-chien, varlet d'écuries, l'avait ouï promettre audit Daillon une somme de quatre mille écus... »

LOUIS.

Vous qui paraissez si bien connaître tous mes gens, monsieur de Dammartin, savez-vous

que j'ai fait fouetter hier Jupilles et pilorier Éveille-chien ?— Je vous dis cela pour que vous sachiez, monsieur le comte, le cas que je fais de vos amis, et le châtiment que j'inflige à vos espions.

LE COMTE DE DAMMARTIN, *froidement.*

«.... Pour le fait de cet entretien où me furent révélées par lui toutes ces choses, Jupilles fut, le soir du même jour, aigrement tancé par monsieur le dauphin, qui lui dit entre autres paroles : « Il ne sied pas que vous qui êtes de ma chambre, vous ayez de si fréquentes conversations avec le comte de Dammartin. A l'avenir, sevrez-vous en. » — Ce que fit Jupilles; et si, depuis lors, monsieur le dauphin l'a fait prendre et châtier, cette rigueur prouve tout, loin de rien démentir, et les confidences que m'a faites Jupilles doivent maintenant plus que jamais être tenues pour vérité. »

LOUIS, *se levant.*

Vous avez soif d'un démenti, monsieur de Dammartin!... — Ramassez-le donc; je vous le jette!... Antoine de Chabannes, comte de Dam-

martin, — moi Louis aîné, fils du Roi de France, dauphin de Viennois, je te dis qu'en tout ceci, tu as menti par la gorge, et que tu es indigne de porter plus long-temps le nom de ton père et l'écusson de tes aïeux!

LE COMTE DE DAMMARTIN *furieux, et portant la main à son épée.*

Monsieur le dauphin!.. nous sommes devant le Roi. Mais je soutiendrai la vérité de mon dire contre tel de votre maison qu'il vous plaira m'envoyer.

LOUIS.

Par la pasque-dieu! monsieur le grand-panetier... vous nous défiez, je crois!

CHARLES VII, *impérieusement au dauphin.*

Silence! — Assez d'insultes! — Vous êtes audacieux, Louis, d'oublier ainsi ce que vous nous devez de respect, à nous, votre père et votre roi!... — Je crois à la sincérité de M. de Dammartin. Je crois à votre trahison, — à votre ingratitude!

LOUIS.

C'est madame Agnès qui vous fait croire à tout cela...—Oh! si j'étais sûr que ce fût elle!...
(*Il fait un pas vers le trône.*)

CHARLES VII, *d'une voix tonnante.*

Malédiction sur ta tête si tu fais un pas de plus!...—Malheureux! tu ne sais donc pas que je puis te maudire!...—Écoute...—On trouvera tes complices... — Ils mourront... — Toi... je te laisse à tes remords.—Va-t-en...— Je te chasse.

LOUIS, *après quelques secondes d'un silence convulsif.*

Où me retirerai-je, mon père?...

CHARLES VII.

Hors de France : — à Grenoble, dans nos Etats de Dauphiné.

(*Louis s'incline et sort en regardant fièrement le comte de Dammartin.*)

FIN DE L'AVANT-SCÈNE.

ACTE PREMIER.

PERSONNAGES.

LOUIS XI, Dauphin pendant les deux premiers actes, Roi de France pendant les trois derniers.

OLIVIER-LE-DAIM.

BLANCHE DE MONTEYNARD.

PONCE AYNARD, baron des Adrets, gentilhomme dauphinois, père de Blanche.

EUDES ALEMAN, baron d'Uriage, gentilhomme dauphinois.

AMAURY, son fils.

YMBERT DE BASTARNAY, conseiller intime du Dauphin Louis, créé depuis baron du Bouchage.

PHILIPPE DE COMINES, seigneur d'Argenton.

TRISTAN L'HERMITE, grand-prévôt de l'hôtel.

JACQUES COICTIER, premier médecin du Roi et premier président de la Cour des Comptes.

FRANÇOIS DE PAULE, religieux calabrois.

JEAN BRUYÈRE, astrologue et médecin.

ANTOINE DE NAXA, légat du pape.

L'OFFICIAL DE TOURS.

ANTOINE DE CHABANNES, comte de DAMMARTIN.

MAITRE CLAUDE,
MAITRE ADAM FUMÉE,
ANGELO CATTHO, } médecins.

PERSONNAGES.

CHARLES VIII, fils de Louis XI.
LE DUC D'ORLÉANS.
ANNE DE BEAUJEU, fille du Roi.
PIERRE DE BOURBON, SIRE DE BEAUJEU.
UN CAPITAINE D'ARCHERS.

JEAN BATARD D'ARMAGNAC.
MONTESPEDON, valet de chambre de Louis Dauphin.
HECTOR DE CROUY CHANEL, JOFFREY DE MORARD, nobles dauphinois — Personnages muets.

CORDELIERS de Cologne; MOINES; ARCHERS; GENTILSHOMMES; PEUPLE; GARDE ÉCOSSAISE, etc.

La scène — à Grenoble, — à Monteynard, près de Grenoble, et à Montils-lèz-Tours, ou Plessis-du-Parc-lèz-Tours, plus ordinairement appelé *Plessis-lèz-Tours*.

SCÈNE PREMIÈRE.

A Grenoble. — Septembre 1456. — Juillet 1461.

DEUX GROUPES D'ARCHERS, *les uns aux armes de Monteynard, avec une branche de chêne au cimier, les autres aux armes d'Eudes Aleman avec une plume rouge. Une bannière distingue chaque groupe. Les archers se versent à boire.*

CEUX DE MONTEYNARD.

A votre santé, messieurs de la plume rouge!

CEUX D'ALEMAN.

A la vôtre, messieurs du chêne-vert!

UN ARCHER.

On dit que nos seigneurs Ponce Eynard et Eudes Aleman se sont donné la main?

UN AUTRE.

Ou à peu près.

UN ARCHER D'ALEMAN.

Ma foi! si les nobles se réconcilient, les vassaux auraient tort de se garder rancune.

UN AUTRE ARCHER.

Sans doute.

CEUX DE MONTEYNARD.

Vive Aleman!

CEUX D'ALEMAN.

Vive Monteynard!

(*Les deux groupes se mêlent et échangent leurs bannières et leurs cimiers. En ce moment paraît Bastarnay, à la porte du fond.*)

BASTARNAY, *avec humeur.*

Silence tous et hors d'ici, messieurs; vous faites trop de bruit. Que signifie ce tumulte? où est votre capitaine?

LE CAPITAINE DES ARCHERS, *s'avançant.*

Le voici pour Aleman.

UN AUTRE, *s'avançant aussi.*

Le voici pour Monteynard.

BASTARNAY.

Eh bien, messieurs, je ne suis pas capitaine, moi; mais notre gentil Dauphin, Louis deuxième, m'honore de quelque confiance. J'ai donc à vous avertir, comme le sachant de bon lieu, que ce très-redouté seigneur tient à ce qu'aucun de sa maison, soit noble comme moi, — soit vilain comme vous et vos gens, — ne le trouble et contrarie dans son sommeil delphinal. (*Mystérieusement.*) Surtout lorsqu'il a jugé à propos d'y associer la belle Marguerite de Sassenage, fille des anciens comtes de Lyon et de Forez, et maîtresse en titre, depuis que Philise Renard ne l'est plus... — Voilà de ces choses que vous devriez comprendre, messieurs les capitaines; mais ce sont de si dures têtes que vos têtes dauphinoises!... — Allons; congédiez vos gens, et qu'ils gardent le Dauphin d'un peu plus loin... — C'est aisé, n'est-ce pas?...

LE CAPITAINE DES ARCHERS DE MONTEYNARD.

Un peu moins aisé à faire qu'à dire, monsei-

gueur. Nous sommes ici par ordre de très-hauts et très-redoutés seigneurs Ponce Aynard et Eudes Aleman qui nous ont commis à la garde de notre cher sire le Dauphin...

BASTARNAY.

Hé bien?

LE CAPITAINE DES ARCHERS D'ALEMAN.

Nous n'en sortirons que sur leur ordre exprès; car nous relevons de leurs châtellenies et non du bon plaisir d'Imbert de Bastarnay.

(*Entrent Ponce Aynard et Eudes Aleman.*)

BASTARNAY.

Imbert de Bastarnay s'appellera un jour le baron du Bouchage! — En attendant, messieurs, obéissez-moi; car je vous parle au nom de notre maître à tous, Louis de France, Dauphin de Viennois, qui vous ordonne de sortir.

PONCE AYNARD ET EUDES ALEMAN, *faisant signe de la main aux archers.*

Retirez-vous.

(*Tous sortent en s'inclinant.*)

SCÈNE II.

PONCE AYNARD, EUDES ALEMAN, BASTARNAY.

BASTARNAY, *sur le devant de la scène.*

Ces drôles !...

PONCE AYNARD.

Monsieur de Bastarnay, j'ai congédié mes archers — par prudence, entendez-vous, — pour ne pas susciter de querelles entre gens qui, demain, peut-être, auront à se colleter avec le duc de Savoie. Mais gardez-vous de croire que votre volonté doive être comptée pour quelque chose dans leur obéissance. Je les connais. Je les sais tous hommes à défendre leurs franchises, fût-ce contre le Dauphin lui-même, — à plus forte raison contre vous qu'ils ne connaissent pas — ou qu'ils connaissent trop. Ils seraient restés, sans moi qui leur ai commandé de sortir. Ne vous y jouez pas dorénavant ; je n'arriverais peut-être pas une autre fois si à point. Quant à eux, je crois pouvoir vous affirmer qu'ils ne seraient plus si dociles.

EUDES ALEMAN, *à Bastarnay.*

Et les Aleman ne le cèderaient pas en opiniâtreté aux Aynards, je vous en avertis.

BASTARNAY, *après un moment de silence.*

Ainsi donc vos deux Maisons sont réconciliées ?

PONCE AYNARD ET EUDES ALEMAN *se donnant la main.*

Vous voyez.

BASTARNAY.

C'est à merveille! (*A Eudes Aleman.*) — Et votre fils....

EUDES, *montrant Ponce Aynard.*

Epouse sa fille.

BASTARNAY.

Quand?

PONCE AYNARD.

Demain ; — Aussitôt qu'Amaury aura chaussé l'éperon d'or.

BASTARNAY.

C'est superbe!.. Un mariage rapproche ce que

tant de siècles avaient séparé. Le bel Amaury Aleman épouse Blanche de Monteynard! voilà deux noms qui ne s'habitueront de long-temps à n'en former qu'un. Votre haine, messeigneurs, était proverbiale en Dauphiné... Je dis votre haine...—Celle de vos aïeux; mais c'est toujours la vôtre...—Seulement, dites-moi : de quel œil notre gracieux Dauphin Louis verra-t-il ce mariage?

PONCE AYNARD.

Nous ne savons, et c'est justement sur ce point que nous venions le consulter.

BASTARNAY.

Vous arrivez mal, messeigneurs. Le gentil Dauphin Louis est avec madame Marguerite de Sassenage et ne peut voir personne.

PONCE AYNARD.

Dites-lui donc, à votre Dauphin, que Ponce Aynard et Eudes Aleman baron d'Uriage, gentilshommes dauphinois, sont venus de leurs seigneuries en sa bonne ville de Grenoble pour lui rendre hommage comme à leur légitime suzerain, et lui remontrer, très-humblement,

qu'il a promis de donner demain l'accolade de chevalerie au jeune Amaury, fiancé de Blanche. Or, cette nuit sera pour Amaury la veille des armes, et nul doute qu'il n'accomplisse saintement une aussi sainte cérémonie; car il est expert en prud'hommie et belles manières, pour avoir poursuivi ses armes en ma maison pendant trois ans en çà que Blanche et lui sont fiancés. Or, écoutez bien, monsieur de Bastarnay! il y a ici quelqu'un dont je me défie pour la facilité que montre le Dauphin à suivre tous ses conseils, à épouser toutes ses haines... — Vous savez qui je veux dire?...

BASTARNAY.

Je vous jure que non, monsieur de Monteynard.

PONCE AYNARD.

Cherchez bien.

BASTARNAY.

Je ne trouve pas.

PONCE AYNARD.

Eh bien, c'est vous.

BASTARNAY.

Monseigneur...

PONCE AYNARD.

Vous, indigne dauphinois, traître à votre pays, flatteur et déloyal, qui vous êtes fait courtisan de prince, de bon et pauvre gentilhomme que vous étiez; vous qui vous associez à toutes les exactions de Louis, qui lui suggérez ces ruineuses levées d'hommes et d'argent, qui appauvrissent le Viennois et font du Dauphiné la risée de la Savoie... — Hé bien, retenez ces mots pour les redire fidèlement à votre sire le Dauphin... — Si demain, au soleil levant, monseigneur Louis de France n'est pas au château de Monteynard pour assister à la prise d'armes d'Amaury, je verrai dans cette absence injurieuse un nouveau refus de consentir à l'union des deux familles; et c'est sur vous, Bastarnay, que retombera le poids de ma colère et le plat de mon épée. — Vous entendez... (*A Eudes.*) — Venez, monsieur d'Uriage. — Au revoir, monsieur de Bastarnay.

(*Il sort avec Eudes.*)

SCÈNE III.

BASTARNAY *seul, les regardant aller.*

Dieu me pardonne! il était temps que la harangue s'achevât! — Le sang me montait au visage... un mot de plus, je m'emportais!... J'aurais eu tort... grand tort!... (*Une pause.*) Ah! monsieur de Monteynard! vous le prenez ainsi! c'est parler un peu haut pour un vassal, si grand qu'il soit, et les murailles ici ne sont pas sourdes.... — Elles ne seront pas muettes, je vous le jure, et le Dauphin saura votre insolence!... — Vous souhaitez, — vous exigez que Louis de Valois aille à cette prise d'armes.... Il ira! — Je l'y engagerai.... — Mais la cérémonie n'aura pas l'issue que vous croyez, monsieur de Monteynard!... — J'y mettrai ordre..... (*Une pause.*) Un doute me retient pourtant... un doute à arrêter le plus intrépide courtisan!... — Si notre gentil Dauphin allait ne pas me savoir gré de mes peines.... Si, se prononçant ouvertement pour cet orgueilleux Monteynard, il venait à me punir, moi, du zèle que j'aurais montré à le servir dans cette grave circonstance; grave,

sans doute, — car il s'agit du rapprochement de deux puissantes familles, divisées depuis deux siècles, et dont l'union redoutable augmentera la force.... — *Diviser pour régner*, comme dit souvent mon maître!... — C'est ce que je veux faire... — mais ferai-je bien?... — Oh! oui, sans doute; et mes efforts seront récompensés, je le crois... — Louis ne souffre qu'impatiemment l'agrandissement de tous ces petits suzerains... Ces Aleman, ces Monteynard, surtout, le gênent, l'irritent; et bien souvent je l'ai vu frémir involontairement aux noms de Blanche ou d'Amaury prononcés devant lui par mégarde... C'est une bonne haine, cela! — ou je me trompe fort... (*Paraît Olivier au fond du théâtre.*) — Que me veut ce manant?

SCÈNE IV.

BASTARNAY, OLIVIER.

OLIVIER, *de la porte.*

Monseigneur....

BASTARNAY.

Qui es-tu ?

OLIVIER.

Je suis Flamand, monseigneur; du bourg de Thielt, près de Courtray; je suis pauvre et...

BASTARNAY.

Tu demandes l'aumône, n'est-ce pas ?... — C'est à faire à l'aumônier. — Va-t-en.

OLIVIER.

Notre glorieux sire le Dauphin est un grand prince, brave, clément et justicier! Il ne favorise pas les seigneurs, lui, et, malgré mon sayon de paysan, je suis bien sûr qu'il me recevrait avec bonté; — car enfin je suis de ses sujets, moi; j'ai quitté ma Flandre pour son Dauphiné; — et je suis des vôtres, quoi que vous en disiez... — des siens surtout; des siens comme pas un de vous ne peut se vanter de l'être! — Il n'a qu'à dire un mot, et j'irai me faire tuer ce soir à son service, dans quelque gorge des Alpes, par les habits verts du duc de Savoie.

BASTARNAY.

Les habits verts, dis-tu?....

OLIVIER.

Ou les marmottes, — si vous aimez-mieux.

BASTARNAY, *à part.*

Ces gens-là ont un langage... — (*Haut.*) Allons, je te le répète; — va-t-en. Je te trouve assez hardi d'avoir osé toucher le seuil de ce palais delphinal, sans congé exprès du sire Jehan d'Armagnac, le grand-sénéchal, de Courcillon, le grand-fauconnier, ou bien encore de Gaston du Lyon, l'écuyer tranchant.... — Déloge vite, audacieux mendiant, si tu ne préfères que je te fasse prendre et châtier.

OLIVIER, *d'une voix doucereuse.*

Vous avez tort de parler ainsi, mon gracieux seigneur. — D'abord je ne suis pas un mendiant, puisque j'ai une saye propre qui sent son gros paysan d'une demi-lieue; je n'ai que faire du bâtard d'Armagnac avec sa sénéchaussée, non plus que de M. de Courcillon avec sa fauconnerie, puisque je chasse le chamois dans les mon-

tagnes, et qu'on ne prend pas le chamois avec des faucons. Tout au plus, si, le cas échéant, je m'enquerrais du grand couteau de M. du Lyon pour découper ce que je tue... — Vous voyez bien, monseigneur, que je ne suis pas un mendiant, et que votre charité et moi nous aurons peu de choses à démêler ensemble.

BASTARNAY.

Ouais! le vilain répond... — Tu te défends mal; approche ici, et regarde-moi en face... — (*Une pause.*) Donc, monsieur le drôle, — vous êtes chasseur de chamois?

OLIVIER.

Oui, monseigneur, et quoique moins ancien dans le pays que bien d'autres, je gravis le Grand-Glezin comme un écureuil, et je cours sur le col des Sept-Laux, les yeux fermés. Nommez-moi, à quinze lieues dans les environs, une roche que je n'aie pas marquée de mon bâton ferré, un gave que je n'aie pas franchi, un hallier où je ne me sois pas blotti mille fois, pour mieux voir, sans être vu, pour frapper plus juste et plus loin; — nommez-le moi,

monseigneur, et je vous donnerai à choisir entre mon bâton et mon arquebuse... — voulez-vous ?

BASTARNAY.

Il faut que tu sois un bien déterminé compère pour me venir déclarer ici-même, à moi, sire Imbert de Bastarnay, que tu vis en rebellion ouverte contre l'autorité de notre glorieux sire Louis de France, Dauphin de Viennois, comte de Valentinois, Diois et autres lieux !... — Ne crains-tu donc rien, vassal ? Il y a pourtant ici un capitaine et cent archers, tous hommes résolus, par qui je puis te faire saisir et jeter en prison pour cet aveu d'énorme et audacieuse félonie que tu viens de me faire.... — Si j'appelais, maître !... heim ? que t'en semble ?

OLIVIER.

Mais... il me semble que cent archers, — c'est beaucoup. Pour ce qui est de la félonie, monseigneur, — je ne comprends pas.

BASTARNAY.

Hé bien, écoute ceci : — Notre redouté sei-

gneur Dauphin Louis aime la chasse, et, pour que le gibier ne vienne jamais à lui manquer dans ce bel État de Viennois, il a prononcé des peines assez graves, c'est à savoir l'amende pour les seigneurs, la mort pour les vilains qui s'aviseraient de chasser ou de couper des arbres dans toute l'étendue de ses forêts delphinales... — La mort pour les vilains!... — Tel est son bon plaisir.... — Tu entends?

OLIVIER.

Oui, monseigneur.

BASTARNAY.

Un seul homme a été excepté, par le Dauphin, de cette défense générale.

OLIVIER.

Lequel, s'il vous plaît, monseigneur?

BASTARNAY.

Mais... son nom m'échappe... — Un effronté bandit que son adresse a rendu célèbre de ce côté des Alpes; un redoutable coquin, dont le gibet a grande envie, mais qui se moque

du gibet, protégé qu'il est par ses Alpes et par monseigneur Louis de France... — Il fera une méchante fin. — En attendant, il jouit du privilége que lui a valu son adresse infernale, et il tue impunément le chamois de Son Altesse.

OLIVIER.

Impunément!

BASTARNAY.

Oui; mais, je te le répète : lui seul a ce droit dans toute l'étendue de ce pays... — Nul autre que lui ne se hasarderait à transgresser ainsi la Volonté suzeraine, signifiée par Edits et lois dûment enregistrés par messieurs du parlement.

OLIVIER.

Monseigneur...

BASTARNAY.

Le chamois, — c'est gibier de Dauphin; tu devais le savoir.

OLIVIER.

Je le savais.

BASTARNAY.

Oui! — et savais-tu aussi qu'il y a dans la

grande cour seigneuriale de cet hôtel, une justice en pierre de quinze coudées, à laquelle on accroche tous ceux qui, comme toi, s'avisent de porter préjudice aux plaisirs du Dauphin Louis?

OLIVIER.

Je savais aussi cela, monseigneur.

BASTARNAY.

Je ne sais, moi, qui me tient de te l'apprendre mieux encore.... — quoiqu'en vérité, ce serait grand dommage, — car tu m'as l'air d'un hardi compagnon! — (*Une pause.*) Écoute! — Il me prend fantaisie d'être clément. — Louis ne te ferait pas grâce : je te la fais, moi, car tu me plais. — Remercie vite, dis ton nom, et sauve-toi.

OLIVIER.

Je ne vous remercierai pas, car je voudrais voir le Dauphin, et vous m'en empêchez. Je ne me sauverai pas, car les gens de la prévôté ne me courent pas sus encore — que je sache! — Quant à mon nom, je puis vous le dire..... — *Olivier.*

BASTARNAY.

Ce n'est pas un nom, cela.

OLIVIER.

C'est le mien.

BASTARNAY, *cherchant.*

Il y en a beaucoup par ici, du nom d'Olivier... On cite entre mille un certain Olivier... *le Mauvais...* — Eh! tiens, justement celui dont je cherchais le nom tout-à-l'heure... — Mon brigand, mon larron, mon bandit des Alpes...

OLIVIER, *froidement.*

C'est moi, monseigneur.

BASTARNAY.

Comment! tu serais...

OLIVIER.

Olivier-le-Mauvais, pour vous servir.

BASTARNAY.

L'adroit chasseur du Graisivaudan, — qui couche bas un daim à deux cents pas de dis-

tance, et dont les paysans parlent avec effroi comme d'un esprit malfaisant?...

OLIVIER.

Oui.

BASTARNAY.

Celui qui, l'autre jour, ajusta un enfant pour rire, et l'étendit mort, d'un coup d'arquebuse, à côté de sa mère?...

OLIVIER.

Oui, monseigneur...

BASTARNAY.

L'ennemi mortel de la famille Aleman d'Uriage?...

OLIVIER *tressaillant.*

Ah! vous savez... — Eh bien! oui; — C'est moi. — Je hais, comme vous dites, cette orgueilleuse maison d'Aleman, depuis que je connais Blanche de Monteynard; et j'ai si bien fait, depuis ce temps, qu'en moins d'un an, j'ai eu trois querelles avec Amaury. Trois querelles avec un seigneur!... — c'est beaucoup, — moi qui ne suis rien que le pauvre chasseur Olivier.

BASTARNAY.

Et d'où te vient cette haine contre un jeune seigneur aussi vanté pour ses courtoises manières, et dont tout le monde ici fait l'éloge?

OLIVIER.

Je vous l'ai dit. Amaury m'est odieux, parce que je l'ai surpris un jour, le noble damoiseau, souriant d'amour à Blanche de Monteynard; alors j'ai demandé, — et l'on m'a appris qu'ils étaient fiancés.

BASTARNAY.

Demain ils ne le seront plus.

OLIVIER.

Je le sais.

BASTARNAY.

Ils seront époux.

OLIVIER, *d'une voix tonnante.*

Je le sais, vous dis-je!... — Oh! ma bonne arquebuse! tu ne me quitteras pas ce soir!

BASTARNAY.

Quel est ton projet?

OLIVIER.

Je ne sais pas.

BASTARNAY.

Moi, je veux le savoir.

OLIVIER.

N'avez-vous pas dit que la chasse m'était permise à moi, par licence expresse de monseigneur le Dauphin? Eh bien, j'use de mon privilège : j'irai chasser ce soir, — à l'affût.

BASTARNAY.

De quel côté pousseras-tu ta chasse?

OLIVIER.

Mais, — vers le grand Glezin... vers le Pinsot; que sais-je!... — Peut-être bien du côté de Monteynard...

BASTARNAY.

Oui, oui, je soupçonne, M. Olivier, que votre intention est de rôder aux environs de

Monteynard.... — mais de ce côté les chamois portent la dague et l'épée, et ont une branche de chêne vert sur l'oreille..... et puis, monseigneur le Dauphin y va chasser demain. — Respectez les plaisirs de votre maître — et rendez-moi votre arquebuse.

OLIVIER.

Je ne la rendrais pas au roi de France — s'il me la demandait.

BASTARNAY.

Mais tu me la rendras, à moi.

OLIVIER.

Non.

BASTARNAY.

Tu ne sais pas qui tu refuses, l'ami! — Je suis, — pour le moins, — aussi mauvais chrétien que toi, et si je m'obstinais...

OLIVIER.

Si nous nous ressemblons, comme vous le dites, traitez-moi en frère; rendez-moi un bon office : faites-moi voir le Dauphin. A ce prix, je vous laisse mon arquebuse.

BASTARNAY.

Et que lui veux-tu, à notre Dauphin?

OLIVIER.

Hélas! peu de chose : qu'il m'accorde une grâce; — voilà tout.

BASTARNAY.

Laquelle?

OLIVIER.

Demain il donne l'accolade de chevalerie au fiancé de Blanche. Nuls, que les gens de sa royale suite et ceux des deux familles, invités par Aleman et Monteynard, ne pourront assister à cette prise d'armes.

BASTARNAY.

Eh bien?

OLIVIER.

Moi, je voudrais en être!... — Je tiens à tout voir... — Il serait facile à monseigneur le Dauphin, de me faire jeter la casaque d'un de ses hommes d'armes, et alors, perdu dans la foule des archers, je pourrais...

BASTARNAY.

La faveur est grande! — Je doute qu'elle te puisse être accordée. — Je tâcherai pourtant... car pour te faire voir le Dauphin, — je ne le puis.

OLIVIER.

Oh! essayez, suppliez, monseigneur! — je donnerais tout au monde, ma vie, mon âme, s'il le fallait, — pour être là quand l'héritier des Aleman passera au doigt de Blanche l'anneau de sa famille...

BASTARNAY.

Tu donnerais ton âme, dis-tu?...

OLIVIER.

Oui! — En attendant, — voilà mon arquebuse; prenez.

BASTARNAY.

Eh! mon brave chasseur, — garde-la; je ne veux pas te désarmer....— Que ferais-tu *demain* si je te prenais au mot?

OLIVIER, *le regardant en face, comme pour épier sa pensée.*

Demain?...

BASTARNAY, *de même.*

Oui.

OLIVIER.

Mais... je verrais... je tenterais... si par quelque autre moyen...

BASTARNAY, *montrant l'arquebuse.*

Voici le meilleur.....—une balle, — et tout est dit.

OLIVIER, *transporté de joie.*

Tu m'as donc compris, Bastarnay?

BASTARNAY.

Oui, *Mauvais!*

OLIVIER.

C'est mon plus beau nom que tu prononces là!

BASTARNAY.

Le Dauphin Louis m'en donne quelquefois

un plus beau encore : — il m'appelle Satan.

OLIVIER.

Eh bien ! Satan, protége-moi !

BASTARNAY.

Je le veux bien... — mais réussirai-je?

OLIVIER.

Oui, oui ; le démon peut tout.

BASTARNAY.

Modère cette confiance, drôle ! Je ne te réponds de rien.

UNE VOIX *dans la coulisse.*

Bastarnay !

BASTARNAY.

On m'appelle. — C'est la voix de Louis. — Éloigne-toi.

OLIVIER, *saluant jusqu'à terre.*

Je compte sur vous, monseigneur.

BASTARNAY.

C'est bien, c'est bien ; nous verrons...

OLIVIER, *s'inclinant toujours.*

Saurai-je bientôt...

BASTARNAY.

On t'appellera, on te cherchera.

OLIVIER, *se redressant insolemment.*

Je ne serai pas loin. Fais de ton mieux, Bastarnay, et songe que je suis pressé.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

BASTARNAY *seul.*

Il est bizarre ce rustre !...—Un peu familier... — un peu grossier, — comme ils sont tous ; — mais rusé, mais audacieux !..—Nous en pourrions faire quelque chose...—Ne perdons pas de vue cet homme.—Il est bon de savoir où trouver ces gens-là — quand on en a besoin.

SCÈNE VI.

LOUIS, BASTARNAY.

LOUIS, *entrant avec vivacité.*

Bastarnay! — Hé! par la pasque-dieu, où se cache-t-il donc, le maudit?

BASTARNAY.

Monseigneur...

LOUIS, *l'apercevant et allant à lui.*

Ah! te voilà!..—Bonjour, Satan.

BASTARNAY.

Votre Altesse me cherchait?

LOUIS.

Oui... oui...—Vois-tu bien, Bastarnay, j'ai un secret à te confier...

BASTARNAY.

Un secret!... Et serais-je assez heureux pour servir encore cette fois d'auxiliaire aux nobles desseins de Votre Altesse?

LOUIS.

D'auxiliaire, non; — d'instrument, si tu veux.

BASTARNAY.

J'attends vos ordres, monseigneur.

LOUIS.

Bastarnay, — mon ami, — je suis bien malheureux... bien à plaindre. — Ce Dauphiné m'ennuie; — et madame Marguerite de Sassenage...

BASTARNAY.

Eh bien?

LOUIS, *soupirant.*

M'ennuie aussi.

BASTARNAY.

Que Votre Altesse me pardonne!... mais il me semble qu'elle est bien prompte à se dégoûter.

LOUIS.

Songe donc qu'il a bientôt dix ans, Bastarnay!

BASTARNAY.

Votre Altesse ne compte pas Philise Renard.....

LOUIS, *s'asseyant.*

Je suis fatigué; j'ai passé une mauvaise nuit... Oh! ne riez pas, monsieur. J'ai fort mal dormi; —et la journée s'annonce triste et brumeuse... —Toutefois, ces nuages gris me plaisent mieux que le soleil obstiné qui dardera peut-être demain sur nous à cette fête.

BASTARNAY.

Vous irez?

LOUIS.

Sans doute,—il le faut bien!.. Mais, puissé-je perdre là-haut ma part de paradis, si je ne me sens plus disposé à invoquer demain le grand Saint-Georges que monseigneur Saint-Étienne! Un cri de guerre, voilà ce qu'il me faudrait!... — Un défi jeté à tous ces nobles vaudrait mieux pour moi que mille accolades données ou promises...—Promises! oh! j'aurais tort de me tenir pour engagé... — Je n'ai rien promis, monsieur de Monteynard!

BASTARNAY.

Vous n'irez donc pas?

LOUIS, *se levant avec violence.*

Eh bien! non! mille fois non!...—Et cette odieuse cérémonie n'aura pas lieu!...—Je briserai l'orgueil de ces deux familles!... Je m'assurerai d'eux tous!... d'Amaury surtout, d'Amaury le fiancé, qui veut chausser l'éperon d'or!.. — C'est du fer que je lui donnerai... — Quant à Blanche... eh bien! nous la garderons aussi... — Elle remplacera Marguerite de Sassenage.

BASTARNAY, *étonné.*

Blanche!...

LOUIS.

Elle-même : — Blanche de Monteynard. — Maintenant, tu sais mon secret.

BASTARNAY, *à part.*

Lui aussi!... (*Haut.*) — Vous auriez daigné songer à cette jeune fille, monseigneur?

LOUIS.

J'ai fait plus qu'y songer, Bastarnay! Lorsque je vins en ce pays de Dauphiné, — c'était en 1447, — vers le mois de février, je crois; — toute cette noblesse à pennons armoriés s'empressa sur mon passage... — C'est à Vienne — où je m'arrêtai, que je vis, pour la première fois, Blanche de Monteynard... — C'était un enfant... — Maintenant, Bastarnay, l'enfant est une noble et belle jeune fille!.. — Je l'avais vue à Vienne; je la revis en notre cour de Grenoble, où son père un jour me l'amena... — Pasque-dieu! Bastarnay, dès ce moment je n'eus plus qu'une pensée... celle d'élever jusqu'à moi cette beauté de nos montagnes!.. J'honorai souvent de ma présence le manoir féodal de Ponce Aynard. Le vieux baron me racontait les chroniques de sa famille et la cession qu'Humbert deuxième fit de cette belle province à notre aïeul, Charles-le-Sage, à condition que les fils aînés des rois de France prendraient dorénavant le titre de *Dauphins*... Il me rappelait les moindres détails de cette fameuse cérémonie, le bon père: et l'épée delphinale, que Humbert ceignit lui-

même à Charles de Valois, et le sceptre et la bannière de Saint-Georges qu'il lui remit solennellement, devant le maître-autel de Lyon, en 1349—il y a plus d'un siècle!—Eh bien! ces longues histoires me plaisaient. J'étais déjà venu dans ce Dauphiné, tout enfant; je m'en souvins comme d'un beau rêve, et je demandai à revoir tout ce qui m'y avait frappé:—ces merveilleuses Alpes d'où l'on découvre l'Italie;—cette roche inaccessible et cette double cuve où Mélusine, la fée, se baignait;..—la Chartreuse surtout, cette sainte Chartreuse où vint le grand saint Bruno précédé de sept étoiles!... —Tout cela, vois-tu, m'occupait beaucoup; — mais Blanche de Monteynard m'occupait davantage... et vint un jour—où je parlai.

BASTARNAY.

Sans doute, un si grand honneur...

LOUIS.

Un grand honneur, oui,— tu dis bien, Bastarnay!—Mais c'est là précisément ce qu'on ne voulut pas comprendre.—On devint froide et respectueuse de confiante qu'on était.—Quel-

ques jours après, Blanche et Amaury furent fiancés.—Demain ils seront unis en mariage,—et c'est moi qui présiderai la cérémonie.—Voilà où nous en sommes.—A ma place, que ferais-tu, Satan?

BASTARNAY, *après un silence*

Très-noble prince et redouté seigneur, du temps du gentil Dauphin Humbert deuxième il y eut une grande guerre entre les nobles maisons d'Aleman et de Monteynard.

LOUIS.

Je le sais.

BASTARNAY.

Ces fiers dauphinois ne s'aiment pas davantage aujourd'hui, bien qu'ils se fêtent courtoisement et se réconcilient par alliance.

LOUIS.

Je le crois; mais que nous importe à nous cette vieille haine! — Quand tous ces nobles hargneux et insolens s'entretueraient, il n'y aurait pas grand mal pour notre couronne delphinale...

BASTARNAY.

Aussi le sais-je, mon cher sire, et voulais-je vous dire que Ponce Aynard peut devenir un séditieux et rebelle — dont votre parlement ferait prompte et sévère justice sitôt que vous lui donneriez à connaître que c'est votre bon plaisir... — car ces gens de robe sont aimés des communes et boivent assez volontiers du sang de gentilshommes.

LOUIS.

Oui, oui; mon parlement est complaisant, sa hache et son billot sont à notre service. — Tant mieux, car nous aurons ainsi de quoi contenir en leur devoir plus d'un de ces seigneurs remuans. — Ponce Aynard lui-même, s'il se révoltait... — Oh! mais cela est impossible.

BASTARNAY.

Ainsi vous l'épargnez d'avance, et cette jeune Blanche, aimée de vous, passera aux bras d'un page....

LOUIS.

Oh! non, par Saint-Denis! — Tout plutôt

que cela!... — Crois-tu que Blanche ait réellement méprisé notre amour suzerain?.. — Si cela était!... — Oh! pardieu, la guerre à tous ces nobles, la chasse à tous ces bannerets!.. — (*Baissant la voix*) quoique pourtant les Aynard puissent lever mille bonnes lances et que les gentilshommes de ce pays ne demandent pas mieux, m'a-t-on dit, que de tirer, n'importe contre qui, — contre moi, s'il le faut, leurs *viennoises*, comme ils appellent leurs longues épées! — Sais-tu, Bastarnay, que ces deux familles se partagent, sous leurs bannières, presque toute la noblesse du pays? — Quelle belle et vaillante armée ce serait à opposer à notre royal père, — si, comme tout me l'annonce, il arrivait que la guerre s'allumât entre nous deux!... — La guerre! Il me faudrait cela pour occuper un peu ces chiens de montagnards!

BASTARNAY.

Il n'est aucun besoin de vous brouiller avec votre noblesse, monseigneur. — Ces deux familles vont se réconcilier. Cette alliance vous gêne; — empêchez-la.

LOUIS.

Je le voudrais, mais comment?

BASTARNAY.

Jetez dans cette fête—un homme—à vous, — un de vos bons et dévoués serviteurs... que vous blasonnerez et armerez de toutes pièces comme un archer de la maison d'Aleman.... un drôle hardi qui ne craigne pas les coups et sache planter une flèche dans la poitrine de l'un des gens de Monteynard à cent pas de distance, quand vous lui ferez signe d'accomplir ainsi votre royale volonté.... — Opposez Aleman à Monteynard, — la plume rouge à la branche de chêne... et vous verrez comme se réveillera aussitôt la bonne vieille haine héréditaire!.. Un coup de flèche, un coup de lance est bientôt donné, mon cher sire, et si Ponce Aynard,—que Dieu protége!—venait à le recevoir dans la mêlée... ce serait peut-être votre bon plaisir que la jeune Blanche fût mise alors sous votre sauve-garde et royale protection....

LOUIS.

Sous ma tutelle, n'est-ce pas? — Ce serait

un coup hardi! Vous êtes un rusé serpent, monsieur de Bastarnay! et ce que vous venez de me dire mériterait la corde... — N'importe! — j'y penserai. Mais, comme tu l'as dit,..— il faudrait un déterminé compère... un garçon adroit et résolu... qui ne craignît pas de se faire tuer... et qui tuât à coup sûr.... — Où le trouver?

BASTARNAY.

Je le trouverai, moi, monseigneur.

LOUIS.

Tu le connais?

BASTARNAY.

Depuis peu. C'est un manant qui ne se plaît qu'à nuire, et que, pour cette raison, on a surnommé partout — *le Mauvais*.

LOUIS.

Son autre nom?

BASTARNAY.

Olivier.

LOUIS.

Olivier-le-Mauvais! Je connais ce nom-là... — *Olivier-le-Chasseur*, n'est-ce pas? — (*Bastarnay fait signe qu'oui.*) D'où est-il, ce manant? sais-tu?

BASTARNAY.

De Thielt, en Flandre. Je vous le donne pour plus méchant que moi.

LOUIS.

Cela étant, pasque-dieu! je le prendrai... Je le prendrai peut-être, Bastarnay!... mais, auparavant, il faut que je voie Monteynard... — Son orgueil féodal ne tiendra peut-être pas contre la proposition que je veux lui faire....

BASTARNAY.

Quelle proposition, monseigneur?

LOUIS.

Tu le sauras. — J'ai ordonné qu'il vînt ici me parler...

BASTARNAY.

Il est venu, monseigneur; — il est venu avec

le sire Aleman d'Uriage. — Ils se tenaient la main. — Ils sont partis tous deux.

LOUIS.

Partis!.. — Mais ils ne peuvent être déjà hors de notre bonne ville de Grenoble...—Holà! (*A Montespedon qui entre, suivi de quelques grands officiers.*) Messieurs de notre hôtel, qu'on cherche vitement M. de Monteynard, et qu'on me l'amène! (*Montespedon sort avec son monde. Louis se promenant avec agitation :*)

...Si cette preuve signalée de notre bonne foi ne le décide pas à rompre l'alliance convenue pour demain avec l'autre famille; s'il persiste, le vieillard; — alors malheur sur lui, — sur eux tous! — J'agirai en maître, en souverain offensé! — Ton homme alors pourra nous être utile, Bastarnay! — Du sang alors!... du sang à flots, car ils l'auront voulu, et dix ans passés sur les champs de bataille nous ont appris comme on le verse!....— Oh! suis-je assez à plaindre! mon père me hait... Mes vassaux me trahissent, me bravent en face!.. On m'accuse là-bas d'ingratitude, — ici de tyrannie!.. Là-

bas, c'est la mort d'Agnès Sorel qu'on me reproche; c'est la *Praguerie*, c'est ma querelle avec Dammartin... — Que sais-je! Ici c'est la levée des impôts! levée ruineuse et tyrannique s'il faut les en croire.... — C'est l'oppression des gens d'église et des gens de finance, des argentiers et des prélats!...—Oh! ce gouvernement de Dauphiné! C'est un exil, je le vois bien, et Dieu sait à quelles cruelles épreuves me réserve encore la colère de mon royal père et souverain!.

BASTARNAY.

Toujours pas de nouvelles de la cour, monseigneur?

LOUIS, *d'une voix sombre.*

Si... si.... — De bonnes! — Le Roi est mal, dit-on, — fort mal...—Voici qui me l'annonce.

BASTARNAY.

Une lettre?

LOUIS.

Signée de messieurs du conseil, auxquels se sont joints monsieur Charles d'Anjou et monsieur Gaston de Foix.

BASTARNAY, *regardant les signatures.*

Les voilà tous, en vérité!.. tous vos ennemis, monseigneur! la merveilleuse collection de noms gentilshommes et de noms bourgeois! — Depuis ce vieux fou de chancelier Guillaume de Juvenel, jusqu'à cet insolent Chabannes, et depuis celui-ci jusqu'à maître Pierre Doriole, en passant par messires Delaval, Jehan Coustant, Amenyon d'Albret, d'Estouteville, Machelin Brachet, Tanneguy du Châtel, Jehan Bureau, Guillaume Cousinot et Chaligant!... — Puah! les fâcheux!

LOUIS.

Pas si fâcheux.

BASTARNAY.

Ils vous mandent...

LOUIS.

La maladie du Roi.

BASTARNAY.

Dangereuse?...

LOUIS.

Mortelle. — Ce qui n'empêche pas mon royal père d'envoyer contre moi des compagnies d'arbalétriers, et quelques gens de sa maison, — avec Dammartin qui les commande.... et cela pour m'arrêter, moi! — Comprends-tu, Bastarnay, pour m'arrêter! Notre honoré sire Charles septième a grandement à cœur de venger sur nous cette petite rebellion de la *Praguerie*, où entrèrent tous ses nobles — et le bâtard d'Orléans lui-même — le fidèle Dunois!... — A merveille, mon père! courage! — persécutez votre fils bien aimé!.. — Retranchez-lui ses pensions! ôtez-lui ses provinces! ôtez-lui Beaucaire, Rouergue, Château-Thierry! — Il est écrit que je serai en guerre avec tous! Vienne maintenant une bonne querelle avec le duc de Savoie, et il n'y aura plus que Philippe-le-Bon et son fils, le comte de Charolais...—Encore est-il bien certain que cette amitié durera!.. — A notre dernier voyage en Bourgogne, nous eûmes une terrible querelle avec notre beau cousin Charles!... — (*Après un silence.*) Oh! malheureux fils... malheureux Roi!.. (*Il tombe*

accablé dans un fauteuil, et la tête dans ses mains.)

BASTARNAY.

Monseigneur... voici Ponce Aynard.

(*Louis se relève précipitamment et court à Ponce Aynard, le visage riant.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, PONCE AYNARD, BASTARNAY, QUELQUES OFFICIERS *de l'hôtel.* (*Ils sortent après avoir introduit le vieux baron.*)

LOUIS.

Eh! bonjour donc, monsieur de Monteynard!... que nous sommes ravis de vous voir!.. — Vous étiez déjà venu, m'a-t-on dit.... — Mais j'ai sagement pensé que vous seriez peut-être encore en cette bonne ville de Grenoble... — Approchez, monsieur le baron; approchez, car nous sommes moins votre suzerain que votre ami...

(*Ponce Aynard s'incline profondément, sans répondre.*)

Nous vous avons sollicité de revenir en notre hôtel, M. le baron, pour vous parler du mariage de votre fille... (*à Bastarnay qui se retire.*) Ne t'éloigne pas, Bastarnay : — j'aurai peut-être besoin de toi.

(*Bastarnay sort en faisant à Louis un signe d'intelligence. — Louis, continuant :*)

... De votre chère fille Blanche de Monteynard... — Franchement, M. le baron, il nous a semblé que le jeune Amaury n'était pas de lignée assez haute encore pour épouser l'héritière de votre nom... — et nous nous sommes mis, nous-même, en quête d'un gendre qui fût plus digne d'elle—et de vous.

PONCE AYNARD.

Ce gendre, monseigneur....

LOUIS.

Je l'ai trouvé.

PONCE AYNARD.

C'est....

LOUIS.

Moi, monsieur le baron.

PONCE AYNARD.

Votre Altesse!!..

LOUIS.

Moi-même, vous dis-je! — C'est le Dauphin Louis qui vous demande la main de Blanche de Monteynard... — (*Une pause.*) Hé bien, notre amé cousin! vous ne répondez pas?—Le fils aîné du Roi de France, est-ce pas quelqu'un d'assez bonne famille? Les trois fleurs-de-lys dépareraient-elles votre écusson? Craindriez-vous de vous mésallier, monsieur le baron? — Par la pasque-dieu! nous sommes bon gentilhomme, je pense, et le sang royal qui coule dans nos veines....

PONCE AYNARD, *froidement.*

Ne saurait anoblir le mien ;— car je compte l'ancienneté de ma maison par siècles, monseigneur, et j'y recule aussi haut que le peut faire Votre Altesse.

LOUIS.

L'orgueil est fort!... — Ainsi donc.... vous nous refusez!

(*Ponce Aynard s'incline de nouveau. Louis fait un mouvement de colère.*)

PONCE AYNARD.

Que Votre Altesse daigne me pardonner! — Mais ceux du nom de Monteynard ont à cœur de tenir leur parole; — Or, le fils d'Eudes Aleman a la mienne, — ... et que ma témérité trouve grâce devant vous, monseigneur et suzerain, si je me hasarde à vous rappeler — que j'ai la vôtre....

LOUIS.

Notre mémoire est en défaut sur ce point... Aidez-la donc un peu : — Qu'avons-nous promis, monsieur le baron?

PONCE AYNARD.

De visiter demain la châtellenie du plus soumis de vos vassaux; d'armer Amaury chevalier; — de le reconnaître pour mon gendre.

LOUIS.

Est-ce tout?.. — Mais oui! en effet, il me semble que j'ai promis tout cela... — Pourtant, vous n'ignorez pas que notre alliance est tenue à grand honneur par les maisons souveraines d'Écosse, d'Angleterre et de Savoie....

PONCE AYNARD.

Aussi, monseigneur, madame Charlotte de Savoie est-elle maintenant Dauphine.

LOUIS, *étonné*.

D'où savez-vous?...

PONCE AYNARD.

Ce n'est plus un secret..., la chose a été confiée à trop de monde.—Yves de Scépeaux, Capdorat, d'Armagnac, Antoine Colomier... Ne sont-ce pas les noms de ceux que Votre Altesse envoya devers monsieur Louis de Savoie pour conclure en son nom un mariage désapprouvé par le Roi de France?.... — Vous êtes marié, monseigneur...

LOUIS, *tremblant de fureur*.

Assez! — Pas un mot de plus, monsieur le

baron! — vous recevrez demain notre visite.... — Allez nous attendre, — et faites parer votre château. — Dieu vous garde, monsieur le baron!

(*Ponce Aynard s'incline et sort.*)

SCÈNE VIII.

LOUIS, *puis* BASTARNAY, *puis* OLIVIER.

LOUIS, *appelant aussitôt que Ponce Aynard est sorti.*

Bastarnay! — Ah! bien, mon ami; tu écoutais...—Où est ton homme? Il me le faut.

BASTARNAY *fait un signe.—Entre Olivier.*

Le voilà.

LOUIS, *d'une voix entrecoupée par la fureur.*

Approche, vilain.... — Bastarnay m'a fait ton éloge. — Il m'a dit que tu étais plus méchant que lui; — cela promet. — Pasque-dieu! tu nous agrées, — et nous te choisissons pour frapper un coup de hardiesse que Bas-

tarnay t'expliquera. Il s'agit, vois-tu bien, de tuer demain un homme, à ton choix, dans toute cette odieuse maison de Monteynard—ou d'Aleman, — comme tu voudras!.. excepté toutefois les deux vieux seigneurs. — Bastarnay t'expliquera où, quand et comment. — Une plume rouge à ton bonnet, — une branche de chêne si tu aimes mieux...—mais tue, mon ami, tue!—et l'on te paiera bien.— Ah! mon orgueilleuse noblesse de Dauphiné! tu te mesures avec nous!.. — Faites, mes petits seigneurs,— faites! Nous agirons de notre côté... — Guerre éternelle entre nous, je vous en avertis! —(*riant.*) et, à tous jamais, concorde avec les communes! J'aime le peuple, moi! je suis du peuple... — A demain, mons Olivier-le-Mauvais!—à demain, Satan!

(*Il sort en se frottant les mains.*)

SCÈNE IX.

BASTARNAY, OLIVIER.

BASTARNAY.

Maintenant que je t'explique...

OLIVIER.

Merci de vos instructions. — Je sais où je frapperai — et qui je frapperai. — J'ai le choix d'ailleurs : le Dauphin l'a dit... Le Dauphin me permet la chasse ! — Par Saint-Georges ! venez. — Ce sera la chasse aux nobles, la chasse aux Aleman ! et un noble, voyez-vous, un Aleman, — cela doit faire bien autrement plaisir à tuer qu'un chamois de nos Alpes !... — Venez, venez...

(*Tous deux sortent.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

A MONTEYNARD. — *La cour du château. — Une estrade à gauche, avec un fauteuil aux armes du dauphin.—(Un trophée d'armes sur un autel de pierre, au milieu du théâtre.)*

AMAURY, *seul, appuyé sur son épée.—Costume d'écuyer. Plume rouge à la toque, poignard sur la hanche. Il veille les armes. Une heure sonne.*

Une heure au beffroi du château!..—Que cette nuit est sombre! — O redoutable veille des armes, t'achèveras-tu!..—Monsieur Hector de Crouy-Chanel, et vous, mon noble cousin Joffrey de Morard; mes deux parrains en chevalerie, pourquoi m'avoir quitté sitôt! pour-

quoi m'avoir laissé, pauvre écuyer, loyal et chrétien que je suis, seul, à cette heure, avec la nuit et mon épée, devant les hautes murailles de ce domaine, où se dessinent par momens, aux regards effrayés, mille formes sinistres, mille apparitions infernales!... — Oh! le grand Saint-Georges me soit en aide! Il me vient de tristes pressentimens!...—Pourtant, cet autel consacré par les prières de nos vénérables clercs et chapelains..; cet autel où resplendit la croix sainte à côté de l'écusson de ma famille;... ce trône où, bientôt, viendra s'asseoir monseigneur Louis de France pour m'armer chevalier et proclamer aux yeux de tous l'union de Blanche et d'Amaury; tout ici me dit: *rassure-toi;* — tout me parle de fête et de bonheur!.. — De bonheur!.. — Oh! oui, sans doute, et Blanche qui va venir... (*tressaillant*) Mon Dieu! n'est-ce pas elle que j'entends?.. — Il m'a semblé que des pas s'approchaient!.. — (*écoutant.*) Non... personne... — personne. — O Blanche! aurais-tu donc oublié ta promesse!.. — et faudra-t-il que cette longue veille n'apporte au pauvre écuyer que pensées de deuil et visions d'enfer! — Étrange destinée! depuis ma der-

nière rencontre avec ce mauvais génie de nos montagnes, avec cet Olivier-le-Chasseur,—que Dieu confonde! — il n'est sorte de malheurs que je ne craigne, — sorte de spectres que je n'entrevoie! — Olivier s'est jeté, comme un esprit malfaisant, au travers de mon bonheur—et tout, devant moi, s'est obscurci.. — Que me veut cet homme? — Pourquoi se trouve-t-il toujours sur mon passage?...—A-t-il donc sur mon sort une influence telle qu'un seul de ses regards puisse, comme on le dit, briser tous mes projets, déjouer toutes mes espérances! — Un soufflet de cette lame!... — C'est un trop noble châtiment pour un pareil drôle! Il l'a reçu pourtant, reçu tandis qu'il blasphémait en appelant sur moi, sur Monteynard et sa fille, l'aveugle ressentiment de ses dieux, à lui, de ses dieux maudits!.. anges du mal qui nous apparaissent noirs le jour, blancs la nuit, couverts de crêpes ou rayonnans d'étoiles, parés pour le deuil ou pour la fête, selon qu'ils nous apportent joie ou malheur.... — (*Sortant tout-à-coup de sa rêverie.*) Allons donc, sire écuyer! de l'effroi! rejetez loin de vous ces pensées lugubres... — à vous le bonheur, l'amour, les jeux, l'ivresse

des tournois, l'hommage des vassaux..., la main de Blanche!.. —A demain tout cela, sire écuyer! — Cette nuit, la veille des armes! invoquez Saint-Georges, et ne craignez pas! —

(*Entre un homme couvert d'une armure sombre, la visière baissée, l'épée nue sous le bras, — la branche de chêne au cimier. Il s'approche de l'autel où sont déposées les armes. — Amaury l'aperçoit.*)

SCÈNE II.

AMAURY, OLIVIER.

AMAURY.

Quelqu'un...—Hors de là!—Qui êtes-vous?

OLIVIER.

Écuyer de Monteynard.

AMAURY.

Qui que vous soyez, n'approchez pas de ces armes.

OLIVIER.

Enfant, qui es-tu pour nous parler ainsi?

AMAURY.

Je suis Amaury Aleman, fils d'Eudes Aleman, baron d'Uriage; je fais ici la veille des armes.—Sur ce, va-t-en, si tu ne veux que nos épées se croisent!

OLIVIER.

Ah! de grand cœur, mon jeune vaillant! et tiens, voilà pour essayer la mienne!

(*Il fouette de son épée sur l'écusson de famille des Aleman.*)

AMAURY, *poussant un cri de rage.*

Trahison! (*Ils croisent le fer.*)

OLIVIER, *tout en féraillant.*

C'est ton blason,—vois-tu,—ton blason de famille,—à qui j'ai rendu l'injure—faite hier—au chasseur Olivier!

AMAURY.

Olivier.... c'est donc toi?..

OLIVIER.

Non.... mais je le venge.... Attends, — je le vengerai mieux....

AMAURY.

Tiens, misérable!... — Ah! je suis blessé... (*Il continue néanmoins à pousser Olivier, qui rompt toujours devant lui.*)

OLIVIER.

Du monde!.. — On vient au bruit.... au revoir, Amaury!... à bientôt!..

(*Il s'enfuit.*)

SCÈNE III.

AMAURY, BLANCHE, *accourant.*

BLANCHE.

Amaury!

AMAURY, *haletant et s'appuyant sur son épée.*

Blanche... est-ce vous?...

BLANCHE.

C'est vous, Amaury?..

AMAURY.

Le traître a fui de ce côté.... malédiction!

BLANCHE.

Mon Dieu! qu'avez-vous?... pourquoi cette épée à la main... pourquoi ce sang?.. Vous êtes blessé, Amaury...

AMAURY.

Rien... Blanche... ce n'est rien...

BLANCHE.

Qui donc....

AMAURY.

Je ne sais... — Il a fui.... Mais malheur à nous! c'est quelqu'un de Monteynard.

BLANCHE.

Que dites-vous, Amaury! pouvez vous penser....

AMAURY.

Me confonde le ciel si je n'ai pas reconnu sur son cimier la branche de chêne de votre famille...

BLANCHE.

Oh! ce serait une trahison!

AMAURY.

C'en est une.

BLANCHE.

Mon dieu, Amaury... cette blessure...

AMAURY.

Ce n'est rien, vous dis-je... rien. — L'épée a fait jaillir le sang, voilà tout.

BLANCHE.

Ce serait quelqu'un de Monteynard!... — Oh! non!.. vous ne le croyez pas!..

AMAURY.

Qu'importe que je le croie! — Un être mystérieux, fatal, n'en est pas moins là, debout,

derrière moi, suivant mon bonheur pas à pas, l'enveloppant de ses ruses jalouses, l'empoisonnant de son souffle glacé!... — O Blanche! nous serons malheureux!

BLANCHE.

Pourquoi ces craintes?... un simple archer peut-être....

AMAURY.

Je frémis. — Si demain....

BLANCHE.

Eh bien?

AMAURY.

Si demain... notre hymen....

BLANCHE.

Oh! les sombres pensées! chassez cela, sire écuyer; qu'avez-vous à redouter? mon père vous aime et vous appelle son fils; — les vassaux des deux seigneuries se rapprochent à votre nom, mêlent leurs cris et leurs bannières et se donnent la main... — Une grande alliance se prépare, et c'est nous, Amaury, nous que-

le ciel a choisis pour réconcilier dans notre amour les noms, si long-temps ennemis, d'Aleman et de Monteynard!.. — Pourquoi frémir? quel danger nous menace?.. — Oh! répondez... expliquez-vous, Amaury?... — Que voyez-vous dans l'avenir qui vous effraie? est-ce un chagrin? nous le partagerons; — est-ce un danger? nous le courrons ensemble... — Espérer, nous résigner, s'il le faut, Amaury; mais nous aimer toujours!.. — Entendez-vous? — Quant à cet homme....

AMAURY.

Oui, oui! rassurons-nous. Je le vois maintenant: c'est moi qui m'abusais tout à l'heure, et vous seule aviez raison. — Oui, de l'espoir, Blanche, de l'espoir! — Hélas! si vous saviez!.. — Je m'alarmais à tort, sans doute; mais tout semble s'être réuni pour inquiéter ma joie!... Hier, en vous quittant, — je côtoyais la lisière du grand bois qui borne les domaines de Ponce Aynard, du côté de l'Isère... Un homme m'apparut, et passa devant moi comme une ombre... Je m'élançai à sa poursuite, mais il m'échappa dans l'obscurité... Que cherchait-il? que

voulait cet homme? Il paraissait se diriger vers le château... — Je pensai comme vous : c'est quelque archer peut-être, quelque arbalétrier perdu qui cherche sa route... Je continuai la mienne... — Mais, cette nuit, — tout-à-l'heure, il est revenu, l'étrange archer, revenu pour mon malheur... et pour le vôtre! C'est lui, n'en doutez pas, lui que j'ai combattu, — lui que votre arrivée a fait fuir.... — N'importe! espérons!.. vous l'avez dit, Blanche, et je vous crois...

BLANCHE.

Appelez-moi votre amie, votre sœur!... — Vous savez, Amaury, que mon père a toujours entendu, sans colère, que vous m'appeliez ainsi....

AMAURY.

Ma sœur... mon amie!... — Et c'est vous qui êtes-là! vous qui me parlez!... — Vous êtes sortie du château, sortie, à la dérobée, au milieu de la nuit, furtive, inquiète, craignant d'être aperçue, — sortie pour moi qui veille en pensant à demain!... — Et je craignais, ingrat que je suis! je m'effrayais de

rêves, de chimères, de fantômes imposteurs!... Oh! pardon, ange! auprès de vous, je ne crains plus!... Arrière, esprit de ténèbres! ici le bonheur, ici l'amour, ici mon épée et mon bon droit!... — Ensemble, mon amie, toujours ensemble! et je défie leur courroux et je brave leur jalousie! — Ils ne sauraient effrayer mon cœur, puisqu'il est à vous! — Mon âme, ils ne sauraient la perdre, car elle est à Dieu!... — Demain votre époux, demain chevalier!... oh! que de bonheurs à la fois! que de bonheurs!...

BLANCHE.

Silence!... on peut venir...— Et tenez... déjà le jour!... — Amaury, je vous quitte...

AMAURY.

Un instant, de grâce... encore un instant...

BLANCHE.

Non...

AMAURY.

Ce jour! saluons-le, Blanche! il sera beau pour tous deux! il sera solennel!...

BLANCHE.

Adieu!... laissez-moi rentrer, mon ami... (*Un son de cor, dans l'éloignement.*) — Entendez-vous? c'est le château qui s'éveille!... — Un moment de plus — et nous serions surpris...—Mon Dieu!.. des pas s'approchent... oui... l'on vient de ce côté... Je rentre... — Adieu, Amaury!

AMAURY.

Adieu!

(*Il lui baise la main — Blanche s'enfuit.*)

SCÈNE IV.

AMAURY, PONCE AYNARD.

AMAURY.

Grâces te soient rendues, ange de promesse, qui m'es apparu au milieu de ma nuit!... — Merci, mille fois, toi qui es venue abréger la veille du poursuivant d'armes!... (*Apercevant Ponce Aynard.*) — Ah! c'est vous, mon père?

PONCE AYNARD.

Amaury.... ce nom n'est pas encore le mien. — Mais tiens, regarde ; voici venir à nous les couleurs de ta famille...— C'est notre ami, le bon seigneur Eudes Aleman, qui vient nous visiter. Il est ton père, lui ; mais, dans une heure, nos deux bannières n'en feront qu'une, et je serai ton père aussi... — Le jour est levé! le château se remplit de monde, et l'étendart fleurdelysé de monseigneur le Dauphin flotte déjà sur les créneaux de Monteynard! — Amaury, mon fils, préparez-vous, car voici que la veille des armes est terminée. (*A deux seigneurs qui s'avancent.*) — Sire Hector de Crouy-Chanel, et vous, monsieur de Morard, votre office commence. Otez de cet autel l'armure et l'écusson; — avertissez monsieur le chapelain; — faites que les ménestries et jongleurs accourus pour la cérémonie se tiennent à l'écart pendant la prise d'armes, et ne nous troublent point de leurs impures momeries et de leurs chants irréligieux. — Allez, messieurs les parrains, et qu'Amaury soit à l'instant revêtu du heaume

et de la cuirasse. Il y a ici grand concours de nobles gentilhommes... grand concours de pages et de varlets. C'est le Dauphin qui arrive. — Allons recevoir monseigneur le Dauphin!

(*Il fait signe aux parrains qui sortent par la gauche avec Amaury. — Ponce Aynard sort par la droite.*)

SCÈNE V.

OLIVIER, BASTARNAY.

BASTARNAY.

Es-tu prêt?

OLIVIER.

Depuis hier.

BASTARNAY.

A la bonne heure.

OLIVIER.

Il y a déjà long-temps que je rôde par ici.

BASTARNAY.

Oui?..

OLIVIER.

L'heure est bien lente... — Il me tarde de brouiller leur fête.

BASTARNAY.

Mauvais!

OLIVIER.

Est-il arrivé?

BASTARNAY.

Qui?

OLIVIER.

Le Dauphin.

BASTARNAY.

Il est aux portes du château: Ponce Aynard l'y complimente.

OLIVIER.

Enfin!.. — Mais aura-t-il bientôt fini, ce Ponce Aynard?..

BASTARNAY.

Modère cette impatience... — Louis ne peut

tarder... — D'ailleurs, Ponce Aynard n'est pas le seul qui retienne là-bas monseigneur.

OLIVIER.

Et qui donc?...

BASTARNAY.

Un héraut,—tout en noir,—tout en deuil...

OLIVIER.

Ah! oui, je l'ai vu... Que veut-il au Dauphin?

BASTARNAY.

Je ne sais.. mais il arrive de Meun-sur-Yèvre, où est la cour... — Il apporte, sans doute, une nouvelle importante...

OLIVIER.

Et quelle? soupçonnez-vous?

BASTARNAY.

Oh! ce sera encore quelque réprimande paternelle, bien sévère, bien impérieuse, ou, peut-être, bien touchante, — comme en envoie tous les mois le bon seigneur Charles septième à Louis, dauphin de Viennois, qui les lit

à peine et les oublie ensuite, et quelquefois s'en moque avec son fidèle Bastarnay...

OLIVIER.

Une réprimande!... non : — c'est mieux que cela.

BASTARNAY.

Tu crois?...

OLIVIER.

J'ai vu entrer le héraut d'armes. Je lui ai parlé... Il me prenait pour un homme du Dauphin; — il m'a demandé où était mon maître...

BASTARNAY.

Eh bien?...

OLIVIER.

J'ai regardé son message :—il était scellé en noir.

BASTARNAY.

En noir? — Tu l'as vu?

OLIVIER.

Je l'ai vu.

BASTARNAY.

Le message et celui qui l'apporte, tous deux en deuil ! tous deux ! et le héraut nous vient de la cour...

OLIVIER.

De Meun-sur-Yèvre, où est le Roi.

BASTARNAY.

Qu'en penses-tu ?

OLIVIER.

Moi, que m'importe? Il y a une fête ici; j'en serai.—Que me fait tout le reste ? que me fait la cour, et le héraut qui en vient, et son message ? — Parlez-moi d'autre chose, Bastarnay, ou ne me parlez pas.

BASTARNAY.

Silence ! — Voici Monteynard, voici la fête, voici le Dauphin.

OLIVIER.

Regardez donc votre Dauphin ! Son visage est tout rayonnant !...

BASTARNAY.

Oui...

OLIVIER.

C'est qu'il aura reçu quelque bonne nouvelle.

BASTARNAY.

Hein!.. — crois-tu?

OLIVIER.

Je le crois... — Tenez... voyez d'ici le parchemin aux cires noires!... Il le tient encore... il le lit, il le ploie... — Hé! hé! le Dauphin et moi, nous voilà contens.

BASTARNAY.

Pourquoi cela?

OLIVIER.

Vous verrez.

BASTARNAY.

N'oublie pas le signal convenu... Quand le Dauphin dira *Saint-Georges!*...

OLIVIER.

A votre tour, silence! — et fiez-vous à moi... —Je vous quitte.

BASTARNAY.

Où vas-tu?

OLIVIER.

Je ne m'éloigne pas.

(*Il disparaît dans la foule.*)

(*Bruit de trompettes; fanfares.—On voit arriver le Dauphin, précédé de sa bannière; Aleman et Ponce Aynard, précédés de la leur. Blanche est entre son père et le Dauphin; — Amaury entre ses deux parrains. Des pages suivent, portant le reste de l'armure qu'a déjà revêtue Amaury. Suite nombreuse, composée des gens du Dauphin, de ceux de Monteynard et de ceux d'Aleman; hommes d'armes, peuples, etc. Blanche est accompagnée de huit jeunes filles, portant la bannière de Notre-Dame-d'Embrun; huit gentilshommes, portant la bannière de Saint-Georges, accompagnent Amaury.*)

SCÈNE VI.

LOUIS, PONCE AYNARD, EUDES ALEMAN, AMAURY, BLANCHE, OLIVIER, BASTARNAY. SUITE DU DAUPHIN. SUITE D'ALEMAN. SUITE DE MONTEYNARD.

LOUIS, *s'arrêtant au milieu du théâtre, vis-à-vis le dais préparé au-dessus de son siége.*

Ici, Monteynard, — jusqu'ici seulement; — ne nous accompagnez pas plus loin. — Vous faites dignement les honneurs de votre château, monsieur le baron; — mais nous monterons bien seul à notre fauteuil delphinal... (*Du haut de l'estrade.*) — Largesse au peuple, messieurs nos écuyers! largesse; car nous voulons que cette prise d'armes soit un grand événement à citer dans notre règne, et que ceux qui l'auront vue s'en souviennent! — Approchez, Blanche, et prenez place à notre droite... (*Se reprenant.*) Nous voulons dire à la droite du trône... — où vous êtes... — Bien. — Ici, tous

mes gentilshommes ; — et vous, messieurs mes grands vassaux, — au pied du trône ! — Or, nous voici tous, messieurs, assemblés pour une haute solemnité. — C'est à savoir l'alliance de deux nobles familles qui se haïssaient depuis deux siècles. Les pères se sont battus ; — ils ont armé plusieurs générations de vassaux qu'ils ont poussés hurlans sur les champs de bataille !... Le vieux blason de Monteynard est encore tout rouillé du noble sang d'Aleman ; l'épée d'Aleman fume encore du sang de Monteynard. Il n'est aucun des deux maisons qui n'ait encore devant lui pour tout un siècle au moins de vengeance, tant la haine fut vivace entre les deux seigneuries; tant la lutte corps à corps fut longue et sanglante ! — Eh bien !... aujourd'hui, tout s'éteint, tout s'oublie. La haine des pères n'est plus, comme autrefois, un legs sacré dont les enfans soient fiers, et dont ils s'emparent avec ferveur comme du plus beau de leur héritage ! Ils n'ont plus à cœur de continuer leurs ancêtres... ils se rapprochent maintenant et se réconcilient !...

(*Sourde rumeur dans la foule.—Les gens d'Aleman et ceux de Monteynard, con-*

fondus ensemble jusqu'ici, se séparent et forment deux groupes distincts. — Louis continue.)

Nous applaudissons à ce traité d'alliance, et nous sommes d'avis qu'à défaut de gloire, il y a dans ce rapprochement quinze années de repos; — quinze années au bout desquelles vos enfans, grands alors et gens de cœur, reprendront la querelle où vous l'aurez laissée et réhabiliteront, avec un cri de guerre, le vieil honneur de Dauphiné!...

EUDES ALEMAN *et* PONCE AYNARD, *la main sur leur épée.*

Monseigneur...

LOUIS.

Ainsi voyons-nous l'avenir! — Mais il convient de nous occuper du présent... — Ponce Aynard, baron de Monteynard, — et vous, Eudes Aleman, seigneur d'Uriage et autres lieux, donnez-vous la main. (*Voyant qu'ils hésitent.*) Eh bien! ne sommes-nous pas venus pour assister à votre réconciliation? que signifie ce retard? nous ferez-vous attendre? Par la

pasque-dieu! faites vite, — ou nous tiendrons votre invitation à injure et discourtoisie...

BLANCHE, *à demi-voix, d'un ton suppliant.*

Mon père !...

(*Monteynard regarde sa fille. Aleman regarde son fils, — et tous deux se donnent la main.*)

LOUIS, *se mordant les lèvres.*

A la bonne heure, donc !...— Et maintenant où est-il, ce jeune aiglon à qui nous devons donner des ailes ? — Eudes Aleman, où est votre fils ?

EUDES ALEMAN, *amenant Amaury devant l'estrade.*

Le voici, monseigneur... (*Amaury met un genou en terre.*)

LOUIS, *se levant et tirant son épée.*

Or çà, qui êtes-vous, et que voulez-vous de moi, Louis de France, Dauphin de Viennois ? —Ici je suis venu pour vous écouter et faire droit à votre requête.

AMAURY.

Très-cher et très-redouté seigneur, — moi, Amaury Aleman, fils légitime de très-noble et très-puissant seigneur monseigneur Eudes Aleman, baron d'Uriage et autres lieux de Dauphiné, je viens humblement demander à vous, Louis de France, Dauphin de Viennois, le très-noble et très-saint ordre de chevalerie.

LOUIS.

Que Dieu vous aide, Amaury Aleman! Savez-vous à quoi vous engage l'ordre de chevalerie?

AMAURY.

A être preux, loyal en la guerre, fidèle à ma dame, et toujours défenseur du pauvre et du persécuté; et encore à maintenir et défendre la sainte Eglise romaine; à être bon, miséricordieux, loyal et vaillant; ce qui est garder à toujours et sûrement l'honneur de la chevalerie et de cet État!

LOUIS, *avec un sourire moqueur.*

Jurez donc, jurez sur les saints Évangiles

que jamais ne prendrez les armes contre Nous, Louis de France, votre légitime souverain, et que défendrez et garderez, quoi qu'il advienne et puisse advenir, envers et contre tous, les lois de chevalerie que venez d'expliquer.

AMAURY, *étendant la main droite au-dessus du livre d'Évangiles que lui présentent le chapelain, Hector de Crouy-Chanel et Joffrey de Morard.*

Je le jure, — sur ce livre (*prenant son épée des mains de son père*) et sur cette épée !..

LOUIS *descend les marches de l'estrade. A la dernière marche il s'arrête, et, frappant trois fois de son épée nue sur l'épaule d'Amaury:*

Au nom du Seigneur Dieu, de Notre Dame d'Embrun, et de monseigneur Saint-Georges...

AMAURY, *poussant un cri.*

Ah!... (*Il tombe sur la dernière marche de l'estrade.*)

BLANCHE, *épouvantée.*

Grand Dieu ! Amaury !...

EUDES ALEMAN.

Mon fils!

PONCE AYNARD.

Baigné dans son sang!.. où est le meurtrier!.. le meurtrier!...

EUDES ALEMAN.

Oh! mon fils!...

AMAURY, *expirant.*

Il m'a tué... Trahison..! à moi, mon père!... C'est... — c'est quelqu'un de Monteynard!...(*Il tombe et meurt.*)

EUDES ALEMAN, *se relevant et tirant son épée.*

De Monteynard!... Vengeance!—A moi, mes vassaux! (*Arrachant sa bannière à un homme d'armes.*) Aux armes, Aleman!... trahison! trahison!

PONCE AYNARD, *avec fierté.*

A tort m'accusez-vous, monsieur d'Aleman! La trahison n'est point le fait de ceux de mon sang!...

EUDES ALEMAN, *portant la main sur son poignard.*

C'est ce que cette journée prouvera!..—Trahison! mort aux Aynard!...

TOUS CEUX D'ALEMAN.

Mort!...

LOUIS.

Silence, tous!... On ne vit jamais emprise plus coupable, et rébellion plus manifeste! Quoi! devant moi! De par Dieu! nous étoufferons ce tumulte... A moi, mes gentilshommes! environnez ce trône et tirez vos épées! — Blanche, ne craignez rien. — Nous vous prenons, dès ce moment, sous notre sauve-garde, et ordonnons à nos chevaliers de vous conduire à Grenoble, en notre palais, sous la garde loyale de notre ami Bastarnay....

PONCE AYNARD.

Ma fille!.. Oh! ne m'ôtez pas ma fille!...

LOUIS, *à Bastarnay.*

Faites ce que j'ordonne... — (*A demi-voix.*)

Éloigne Blanche, éloigne-la... — Sers-toi, s'il le faut, d'Olivier... — A propos, où est-il?

OLIVIER, *qui s'est approché par derrière.*

Me voici, monseigneur...

LOUIS.

Ah! bien! — J'aime cette femme, entends-tu?...

OLIVIER.

Vous!..

LOUIS.

Je l'aime, et je vous la confie à tous deux... — Gardez qu'on ne vous l'enlève...—Éloignez-la... protégez-la... Il y va de votre tête!... Allez.

(*Olivier fait un geste terrible et cherche à se saisir de Blanche.*)

BLANCHE, *entraînée par Olivier et Bastarnay.*

Mon père! mon père!...

PONCE AYNARD.

A moi, Monteynard! on m'arrache ma fille!...

EUDES ALEMAN.

Mort aux Aynard!...

(*Tous se mêlent. — Grand tumulte. — Les gens du Dauphin tirent leurs épées et font cercle autour du trône. — Ponce Aynard recule. — Eudes Aleman fait signe à ses archers d'enlever le corps d'Amaury. Ils obéissent.*)

LOUIS.

Bravement, mes gentilshommes! intimidez ces rebelles!

EUDES ALEMAN, *furieux, sur le devant de la scène.*

Monteynard! la guerre est rallumée entre nos deux familles! Le sang de mon fils assassiné crie *vengeance!* il l'obtiendra!...—Guerre!

TOUS.

Guerre!

(*Les deux partis sortent en se menaçant. — Ponce Aynard sort le dernier, et, dans son désespoir, menace Louis de son épée.*)

LOUIS, *froidement.*

On fera chercher monsieur Ponce Aynard; on l'ajournera devant notre Parlement comme traître et rebelle envers son seigneur suzerain, et l'on proclamera à son de trompe que quiconque essaiera de lui donner asile sera, à l'instant, déclaré coupable de lèze-majesté!... — Dès ce moment, ses biens nous appartiennent; allez... — Ah! enfin je respire! — Ils sont partis!.. — et je suis le maître! et Blanche est en mon pouvoir!... (*A Bastarnay, qui revient haletant.*) — Que veux-tu, Bastarnay? — Eh quoi! déjà de retour!... quelle nouvelle?...

BASTARNAY, *tout effaré.*

Dammartin, monseigneur! Dammartin avec les gens du Roi... Ils sont là-dehors, aux portes du château, demandant à vous voir... — Ils viennent de Grenoble, où ils pensaient vous trouver... Ils ont appris que vous étiez à Monteynard, et les voici!... — Monseigneur! Dammartin! votre ennemi! l'odieux conseiller du Roi...

LOUIS.

Je sais, Bastarnay, je sais. Pauvres gens!.. Ils viennent pour s'assurer de moi... (*Regardant complaisamment le message cacheté de noir.*) — Heureusement je ne les crains plus...

(*Il remonte les marches de l'estrade et s'assied sur le trône.*)

Qu'on fasse entrer M. de Chabannes!

BASTARNAY.

Mais, monseigneur...

LOUIS.

Faites ce que j'ai dit.

(*Bastarnay s'incline et sort. Presque aussitôt entrent le comte de Chabannes et sa suite.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, *sur son trône*; ANTOINE DE CHABANNES, COMTE DE DAMMARTIN, BASTARNAY; *suite du comte; gens du dauphin; gentilshommes, pages, varlets, etc.*

LE COMTE DE DAMMARTIN, *à sa suite.*

Restez en arrière... et n'approchez que quand je vous ferai signe.

(*Arrivé devant l'estrade, il salue profondément.*)

LOUIS.

Ah! vous saluez bien bas, comte de Chabannes!.. Est-ce un salut de chambellan ou de grand panetier que vous nous faites là?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Monseigneur...

LOUIS, *l'interrompant d'une voix brusque et saccadée.*

Monsieur de Dammartin, — sans phrases,

je vous prie! — Nous savons pourquoi vous venez... — On vous a chargé de nous arrêter, n'est-ce pas?

LE COMTE DE DAMMARTIN.

Oui, monseigneur; et j'ai mission pour cela de votre très-redouté père et souverain Charles septième, Roi de France, qui m'a requis de vous amener par devers lui, en sa cour, pour y faire votre soumission, comme il convient à un fils loyal et respectueux.

LOUIS.

Oui-dà! vous veniez dans ce but! Par la pasque-dieu! nous arrêter au milieu de nos États! c'est un coup hardi, comte de Chabannes! et l'entreprise vous fait d'autant plus d'honneur que l'idée vous en est venue, m'a-t-on dit, avant tous!... — Nous reconnaîtrons tant de soins, monsieur de Dammartin! nous les reconnaîtrons bientôt, à l'instant même!...—Hé! hé! vos gens d'épée voulaient s'assurer de notre personne! — Trouvez bon que ce soit les miens qui s'assurent de la vôtre....

LE COMTE DE DAMMARTIN.

M'arrêter ! moi, monseigneur !..

LOUIS, *se levant.*

Vous, comte de Chabannes!—Mais appelez-nous votre sire, — et agenouillez-vous, monsieur, car vous parlez au Roi de France.

LE COMTE DE DAMMARTIN.

J'ai laissé mon cher sire le Roi Charles septième en son château de Meun-sur-Yèvre...

LOUIS.

Il y est mort — (*déployant le message*) et voici la lettre qui me l'annonce. — Notre très-redouté père et suzerain le roi Charles septième est mort, messieurs, et dès ce moment nous ne sommes plus Dauphin... nous sommes le Roi de France ;—et ainsi pouvons-nous mander et ordonner par tout le royaume ce qui nous plaît. —Et d'abord nous voulons que le sieur Antoine de Chabannes, comte de Dammartin, baron de Toucy et du Tour, conseiller et chambellan du feu roi, soit jeté en l'une de

nos bastilles pour y être étroitement gardé jusqu'au jour de notre sacre où, peut-être, lui ferons-nous grâce, si mieux n'aimons faire instruire son procès par notre Parlement, réclamant la mort du coupable ou son bannissement du royaume, et la confiscation de ses biens, dont est probable qu'investirions alors Montespedon, premier varlet de notre chambre et notre ami Charles de Melun. Pour le moment dépouillons ledit sieur de Chabannes de ses charges et offices à la cour de France, et avec lui disgracions tous les conseillers et officiers qui nous desservirent pendant si longues années auprès du Roi notre père. — C'est à savoir : Pierre de Brézé, grand sénéchal de Normandie, que nous appelons à ban pour ses fautes, males actions et calomnies; André de Laval, sire de Lohéac; Louis de Laval, seigneur de Châtillon, nommé par notre père au gouvernement de ce pays de Dauphiné, et que nous dépossédons de ladite charge pour en investir notre amé et féal conseiller et chambellan Jehan, Bâtard d'Armagnac, seigneur de Tournon et de Gourdon, lequel a quitté pour notre service biens, parens et amis, et nous a toujours vaillamment et

loyalement servi, sans y rien épargner, ni son or, ni son sang; — Guillaume Juvenel des Ursins, chancelier de France, que nous cassons, pour élire à sa place Pierre de Morvilliers. — Adam de Corbie, vous êtes premier président de notre Parlement de Grenoble.... — Je vous laisse ici avec d'Armagnac. — Courcillon, notre grand fauconnier, Capdorat, maître de notre hôtel, et vous, M. d'Estissac, et vous, M. d'Embrun, nous vous chargeons d'aller annoncer la mort du roi Charles septième à notre cher cousin le duc de Bourgogne, que nous n'avons pas vu depuis tout un grand mois. Dites-lui que nous nous rejoindrons à Avesnes, pour de là nous rendre à Reims, et de Reims en notre bonne ville de Paris! — Paris, messieurs!.. c'est là qu'est le Louvre. C'est aussi là qu'est la Bastille; ne l'oubliez pas!... — Des prières par tout le royaume! des prières et des jeûnes... — car voilà un nouveau règne qui commence, et nous ne pouvons rien, nous autres rois, sans l'appui de Dieu, qui peut tout... — Bastarnay, je te fais baron du Bouchage et d'Auton, sieur de Montrésor, — et je t'emmène. (*Bastarnay s'incline.* — *Louis baissant la voix*) Aie soin que Blanche

nous accompagne... et quant aux deux maisons d'Aleman et de Monteynard, laissons-les se battre, pasque-dieu! et s'entre-détruire... Ce sera tout profit pour nous.... « *Diviser pour régner...* » retiens cela, Satan. (*A Olivier, qui est revenu et s'est approché.*) Que veux-tu, toi? Où est Blanche?

OLIVIER.

En sûreté, sire; à Grenoble, dans votre palais.

LOUIS.

Bien; — et que demandes-tu?

OLIVIER, *avec hardiesse.*

Que vous m'emmeniez, sire, avec vous, à Paris.

BASTARNAY, *à demi-voix.*

Emmenez-le. C'est lui qui tantôt.... (*Il fait le geste de tirer de l'arc.*)

LOUIS, *bas.*

Tais-toi. — Je le reconnais bien... (*Riant.*) C'est un démon, cet homme là!...

BASTARNAY.

Il ne désire rien tant que d'être attaché, n'importe sous quel titre, à la maison de Votre Altesse.

LOUIS, *à Olivier.*

T'emmener, — je le veux bien... — Mais que sais-tu faire?

OLIVIER, *cherchant.*

Je sais....

LOUIS, *qui s'est caressé le menton pendant qu'Olivier lui parlait.*

Voyons: sais-tu raser?

OLIVIER.

Oui, sire.

LOUIS.

Tu seras mon barbier. — Mais quitte ce vilain nom d'*Olivier-le-Mauvais*, qui ressemble trop à une grimace.... Cherches-en un autre.

OLIVIER.

Comment m'appellerai-je, sire?

LOUIS, *brusquement.*

OLIVIER-LE-DIABLE! — A Paris, messieurs! à Paris!

TOUS.

A Paris!

SCÈNE VIII.

OLIVIER *seul.*

Ainsi, me voilà barbier de Louis XI!.. merci, roi! merci; car tu m'as appris qui je dois haïr!.. Mon ennemi mortel, à-présent, ce n'est plus Amaury, ce n'est plus le fiancé — que j'ai tué; c'est toi!.. c'est le ravisseur!!.. Ah je m'attache à toi, puisque tu emportes à Paris cette femme dont le regard m'a damné, cette Blanche dont il faut que je sois l'ombre et le spectre partout où elle va! — Tu me l'enlèves! Eh bien! je vous suivrai tous deux... Je vous suivrai pour son malheur et pour le tien!.. Elle et toi! Blanche et Louis!... le ciel et l'enfer! l'amour aussi terrible que la haine!.. Deux victimes pour Olivier-le-Diable!... Oh! je vous

torturerai long-temps l'un et l'autre, et s'il le faut, jusqu'à l'avilissement de la femme, jusqu'à l'agonie du roi! — Ma colère sera longue et patiente, car elle sera froide... muette... impassible. — Des faveurs, des titres, des honneurs, de la puissance! Que je devienne puissant et que ma vengeance atteigne haut et frappe loin! Marche, Olivier! te voilà barbier de Louis XI!.. — Barbier! hein!.. comprends-tu cela? — Tu tiendras le rasoir, et ton ennemi tendra la gorge! — Oh! cette main frémit déjà!... Pourquoi frémir, Olivier!... — N'est-ce pas une colère légitime que la tienne? Tu n'es ni un ravisseur, ni un traître, toi! Tu aimes et tu souffres; tu as quitté ta patrie, mais tu la regrettes, et quand ton vieux père est mort, tu l'as pleuré... — Regarde ce roi, ce nouveau roi : — il ne pense pas même à porter le deuil de son père! (*Il sort.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

1462. — Au Plessis-du-Parc-lèz-Tours.

(*Une chambre tapissée, plafonnée à poutres rehaussées de fleurs-de-lys d'or; une fenêtre ogive sur la gauche. — Au fond, vers la droite, une porte basse cintrée, fermée d'une portière verte. Une grande chaise pliante, à bras, sur le devant de la scène. Une table à côté; plus loin un prie-dieu.*)

OLIVIER, PHILIPPE DE COMINES, GENTILSHOMMES, COURTISANS, etc.

UN COURTISAN.

Je voudrais voir le Roi, maître Olivier.

OLIVIER, *à un autre.*

Et vous?

DEUXIÈME COURTISAN.

Saluer le Roi.

OLIVIER, *à un troisième.*

Vous?

TROISIÈME COURTISAN.

Dire un mot au Roi.

OLIVIER.

C'est-à-dire que voulez tous trois la même chose. — Impossible, messieurs. Sa Majesté dit ses prières et ne voit personne.

PREMIER COURTISAN.

Dites alors au Roi, maître Olivier....

DEUXIÈME COURTISAN.

Maître Olivier, demandez-lui....

TROISIÈME COURTISAN.

Maître Olivier, rappelez-lui....

OLIVIER.

Quoi, messieurs! car, en vérité, voilà bien

des requêtes, et je crains que Sa Majesté très-chrétienne n'ait pas assez de loisir pour écouter tant de monde.

PREMIER COURTISAN.

Un seul mot, maître Olivier. Jehan Dauvet, que vous connaissez, m'a dit que vous feriez tout pour moi.

DEUXIÈME COURTISAN.

C'est de moi que vous a parlé Pierre Poignant...

TROISIÈME COURTISAN.

M. l'évêque d'Angers s'intéresse beaucoup à ma demande....

OLIVIER.

Il a tort, M. de Beauveau, de s'intéresser comme cela au premier venu. Allez-vous-en; vous ne verrez pas le Roi.

DEUXIÈME COURTISAN.

Protégez-moi, maître Olivier. Je suis Pierre-la-Dehors, licencié-ès-loix...

OLIVIER.

Ah! ah! l'ami de Poignant, le conseiller, et de M. d'Estouteville? à la bonne heure; vous, c'est différent... — Nous verrons à vous être utile. On vous dit expert en matière criminelle... Nous vous appellerons, nous vous emploierons... (*S'adressant au premier courtisan:*) Vous, monsieur de Malortie, gardez-vous de paraître devant Sa Majesté. Vous avez des sermens de fidélité pour tous les règnes... — Or celui que vous avez prêté au feu roi Charles n'est pas tellement oublié qu'il ne puisse encore vous nuire auprès du roi Louis. (*Malortie sort.*) Ces espèces de seigneurs! — Parce qu'ils ont ouï dire que le Roi était populaire, qu'il s'habillait de gros drap, et qu'il admettait volontiers à sa table ceux de ses serviteurs, nobles ou bourgeois, qui lui agréaient le plus, ils se persuadent qu'ils n'ont qu'à frapper à la porte de ce château du Plessis, et que la forteresse royale s'ouvrira d'elle-même.... — Insolens!... — Retirez-vous tous, messieurs; Sa Majesté ne verra personne aujourd'hui, — que les ambassadeurs suisses et les envoyés du duc de Savoie. Retirez-vous.

TOUS.

Parlez pour nous ; — protégez-nous ; — nous nous recommandons à vos bons soins, maître Olivier.

OLIVIER.

Allez, allez.

SCÈNE II.

OLIVIER, PHILIPPE DE COMINES.

OLIVIER.

Maître Olivier ! maître Olivier ! quand donc cette meute criarde aboiera-t-elle un autre mot !... — Ne trouvez-vous pas que c'est triste, monsieur de Comines ?

COMINES.

Oui, bien triste.

OLIVIER.

... Et qu'il serait bien temps que notre gracieux souverain se décidât à me faire ambassadeur aussi, moi !

COMINES.

Vous, maître Olivier?..

OLIVIER.

Sans doute. On ne voit ici qu'ambassadeurs. Ambassadeurs suisses, ambassadeurs de Savoie, de Bretagne, (*appuyant*) de Bourgogne... — que sais-je?...

COMINES, *avec sévérité.*

Il est vrai que j'ai l'honneur de représenter ici mon très-honoré duc Philippe de Bourgogne; — mais vous oubliez, maître Olivier, que le sieur de Comines est aussi seigneur de Revescures, et que, pour parler dignement au nom d'un grand prince, — il faut être gentilhomme.

OLIVIER.

Vous m'en faites souvenir..... — Oh! cependant il faudra bien que cet état de gêne ait son terme... J'étouffe dans ma condition...—Quoique placé au-dessus des courtisans, je me trouve encore si bas! Flatté des grands et des petits, —des grands surtout, qui me croient la dupe

de leurs lâches révérences, il me prend un violent dégoût pour cette cour que je méprise, et pour moi qui me suis mêlé à cette cour. Il me semble que la vraie puissance est tellement haute à côté de tout ceci!... Quelquefois—malheureux — je m'élève à des visions sublimes!... Je me vois noble, seigneur de haut lieu, comme vous, comme eux tous. Je me vois justicier, grand voyer et suzerain, chambellan, conseiller, ambassadeur!... Je me vois... tout ce que je ne suis pas, — et c'est au moment où je me repais le plus avidement de ces brillantes chimères qu'une voix brusque, — celle de Louis XI, — me secoue et m'ôte mon beau rêve!... Alors, malédiction! je retombe à mon néant; je retombe barbier, — barbier de Louis XI, à la vérité... mais j'aspire à mieux!

COMINES.

De l'ambition, maître Olivier!

OLIVIER.

Pourquoi pas, monsieur de Comines? Le Roi de France voudrait être duc de Bourgogne;

monsieur de Bourgogne voudrait être Roi de France....

COMINES.

Qui vous fait supposer cela? — Mon maître sait trop ce qu'il doit au vôtre, pour oser concevoir de semblables projets.

OLIVIER.

Le comte de Charolais pourtant....

COMINES.

Le comte de Charolais n'est pas encore le duc de Bourgogne.

OLIVIER.

Il le sera bientôt, et les discours injurieux qu'il tient contre Sa Majesté....

COMINES.

Quels discours? que voulez-vous dire?..

OLIVIER.

Mais c'est, je pense, assez, de la promesse qu'il fit tout bas à monsieur de Narbonne, en congédiant l'ambassade où avait si bien parlé Morvilliers : — « Recommandez-moi, monsieur » l'archevêque, aux bonnes grâces du Roi, et

» dites-lui bien qu'avant qu'il soit un an, nous » le ferons repentir de cette réprimande.... »

COMINES.

C'est pour démentir ces calomnies que je suis envoyé ici par monsieur Philippe de Bourgogne.... — Il tient à conserver la bonne amitié de monsieur Louis de France, et voici la réponse qu'il m'a chargé de transmettre à Sa Majesté : « J'ai bien pu manquer de parole à des » femmes ; à des hommes, jamais. »

OLIVIER.

Eh bien, le duc de Savoie nous fait dire à peu près la même chose. En guerre avec son second fils, qui lui a, de concert avec Sforce de Milan, révolté son duché, condamné à mort son chancelier, poignardé son maître d'hôtel, il en est réduit à implorer la médiation du Roi de France... — Pauvre duc, je le plains! Mais c'est aujourd'hui la querelle des pères pacifiques et des fils turbulens... Louis de France, Philippe de Savoie, Charles de Bourgogne....

COMINES, *sèchement.*

Assez! — Vous parlez peu discrètement, ce

me semble, du fils de mon maître... — Assez. Ne pourriez-vous me dire où est le Roi?

OLIVIER.

Dans son oratoire ou dans les prisons de son château, récitant quelque prière ou s'assurant de la solidité de ses grilles, en compagnie de son premier chapelain ou de son grand-prévôt.

COMINES, *à part.*

L'étrange cour!

OLIVIER.

Si vous voulez le voir, attendez-le; je crois qu'il va venir.

COMINES.

Merci; — j'attendrai.

OLIVIER.

Moi, je vais le joindre.

COMINES.

Avertissez-le, je vous prie, de ma venue.

OLIVIER.

Je vous avertirai de la sienne. Sans adieu, monsieur de Comines.

COMINES.

Au revoir, maître Olivier.

SCÈNE III.

PHILIPPE DE COMINES, *seul; puis un* VIEILLARD, *en deuil.*

COMINES, *regardant sortir Olivier.*

Insolent barbier!... — Où en sommes-nous, s'il nous faut maintenant de telles gens pour conseillers, pour amis, pour *compères*, comme dit le Roi Louis!... — J'avais envie d'offrir mes services à Sa Majesté très-chrétienne, et de passer ainsi, le cas échéant, de la cour de Bourgogne à la cour de France. — Mais Olivier-le-Diable! mais Tristan-l'Hermite! mais Jacques Coictier, le médecin!... Ces bizarres commensaux de Plessis-lèz-Tours, prennent toute la place, et le seigneur de Revescures n'en au-

rait plus pour lui. — Puis quel ton prendrai-je avec des valets que la familiarité du Roi fait presque gentilshommes!.. Ma foi! tenons-nous-en à notre mission. Nous verrons plus tard... (*Apercevant le vieillard.*) Que veut cet homme?

LE VIEILLARD.

Oh! n'appelez pas, monseigneur,.. n'appelez pas!... Ils me chasseraient!..

COMINES.

Ce deuil, cette pâleur....—Approchez-vous, vieillard... Vous paraissez fatigué.

LE VIEILLARD.

Fatigué! oui, monseigneur... Ils m'ont fait revenir tant de fois!...

COMINES.

Asseyez-vous là. Reposez-vous....

LE VIEILLARD, *reculant.*

Là?.. dans ce fauteuil?... Oh! non pas, monseigneur!..

COMINES.

Pourquoi donc?

LE VIEILLARD.

C'est le fauteuil du Roi.

COMINES.

Comment savez-vous....

LE VIEILLARD, *montrant l'écusson fleurdelysé.*

Regardez. — Oh! je suis déjà venu au château du Plessis, moi!

COMINES.

Solliciter quelque grâce?

LE VIEILLARD.

Oui, oui; c'est ma grâce que je suis venu solliciter.

COMINES.

Seriez-vous coupable?

LE VIEILLARD.

Ce sont eux qui le sont.... — lui, surtout!

COMINES.

Qui?

LE VIEILLARD.

Le Roi!

COMINES.

Prenez garde! Vous oubliez où vous êtes. Si le Roi vous entendait....

LE VIEILLARD.

Oh! plût au ciel qu'il m'entendît!

COMINES.

Vous ne lui avez donc point parlé?

LE VIEILLARD.

Je ne l'ai pas vu.

COMINES.

Qui vous en a empêché?

LE VIEILLARD.

Olivier; — Olivier, qu'ils appellent ici *le Diable*, et que nous appellions, nous, *le Mauvais*.

COMINES.

Quoi ! toujours repoussé !...

LE VIEILLARD.

Toujours. — Hier encore, je me suis présenté à cette porte : — Olivier m'a vu, Olivier a fait un signe... et quatre archers de la garde écossaise m'ont jeté rudement dehors.... Oh ! monseigneur ! si vous avez quelque pitié dans l'âme, n'appelez pas !.. on viendrait encore, et je serais chassé d'ici.

COMINES.

Que demandez-vous ?

LE VIEILLARD.

Ce que je demande !.. Vous l'ignorez ?... Ils le savent tous pourtant.... — Je leur demande ma fille !

COMINES.

Expliquez-vous...

LE VIEILLARD.

Ma fille, vous dis-je !.. Blanche de Mon-

teynard,—mon enfant,—qu'ils m'ont enlevée...

COMINES.

Oh! malheureux père!.. Blanche est votre fille!.. Vous seriez....

LE VIEILLARD.

Ponce Aynard, baron de Dauphiné.

COMINES, *se découvrant.*

Appuyez-vous sur mon bras, monseigneur! Je suis Philippe, sieur de Comines... J'attends le Roi; nous l'attendrons ensemble, si vous voulez.

PONCE AYNARD.

Vous m'êtes secourable, vous! et pourtant je n'ai plus de vassaux, plus d'archers à moi, plus de seigneuries... Je suis seul et pauvre. Ce parlement m'a tout pris!.. — Oh! merci, monsieur de Comines! J'avais besoin qu'une main comme la vôtre se tendît vers moi... Vous n'êtes pas d'ici, je le vois bien. — Retournez, monsieur, retournez vite auprès du duc de Bourgogne.... — L'air de cette prison vous est

mauvais.... Fuyez, monsieur de Comines; mais fuyez avec moi, et faites que nous emmenions ma fille!

COMINES.

Il faut vous jeter aux pieds de Sa Majesté...

PONCE AYNARD.

Moi, Ponce Aynard!.. aux genoux du ravisseur!.. jamais!

COMINES.

Pourtant votre fille....

PONCE AYNARD.

Ma fille!.. oh! oui, oui! Tout ce que vous voudrez, tout ce qu'il faudra, je le ferai.... Si je pouvais voir mon enfant!..

COMINES.

Maintenant?

PONCE AYNARD.

Oui.

COMINES.

Ne l'espérez pas, monseigneur. Blanche de Monteynard est ici cachée à tous les yeux;

le plus grand mystère enveloppe sa retraite, et le Roi seul...

PONCE AYNARD.

Le Roi!..

COMINES.

Plus souvent encore, maître Olivier...

PONCE AYNARD.

Que dites-vous?... ce valet!..

COMINES.

C'est lui, dit-on, que le Roi a chargé de veiller à la sûreté de Blanche....

PONCE AYNARD.

Lui!

COMINES.

Il s'acquitte de ce soin avec un scrupule jaloux. — Personne ici que le monarque et le barbier n'a droit de franchir la triple ligne de gardes écossaises qui sépare cette tour du donjon où est enfermée Blanche... — On a fait courir un bruit étrange: celui du prochain ma-

riage de Blanche avec Ymbert de Bastarnay... Mais ce mariage n'aura pas lieu.

PONCE AYNARD, *joignant les mains.*

Grâce au ciel!..

COMINES.

Olivier s'y est opposé.

PONCE AYNARD.

Toujours Olivier! Je ne sais quelle profonde aversion m'inspire cet homme!.. Tout me dit qu'il ne fut pas étranger à ma ruine. Ce n'était pourtant qu'un misérable chasseur de chamois... — Que pouvait-il? Il pouvait tout, puisqu'il est devenu conseiller de Louis XI!..—Oh! malheureuses familles! de vos deux chefs, l'un est proscrit, l'autre est mourant. Mais les vassaux continuent la querelle, et le Dauphiné lutte dans le sang...

COMINES.

Malheureuse province!

PONCE AYNARD.

Je l'ai quittée pour venir ici réclamer ma

fille... et, depuis trois mois, je mendie à cette porte un regard de pitié,.. j'implore un mot du Roi!.. mais le Roi se cache, ou plutôt Olivier me cache le Roi...—Et pourtant je suis père, et ils ont ma fille... —et pourtant je souffre, ô mon Dieu!..

COMINES.

De l'espoir, monseigneur...

PONCE AYNARD.

Je n'en ai plus qu'en vous... Mes forces sont brisées... — Oh! monsieur de Comines! faites qu'Olivier ne nous prévienne pas auprès du Roi!...—Tout serait perdu!... C'est un ennemi dangereux, ce barbier! Je ne sais comment ma famille a mérité sa haine, — mais c'est lui qui, dit-on, excite contre moi la colère de Louis XI... —Je suis l'objet des persécutions de cet homme. — S'il me soupçonnait ici, près de vous... (*La porte du fond s'ouvre. Olivier paraît. —Ponce Aynard l'apercevant :*) Malheur à moi! le voici...

SCÈNE IV.

PONCE AYNARD, PHILIPPE DE COMINES, OLIVIER.

OLIVIER.

Le Roi va se rendre en cette chambre, monsieur de Comines.... — Hé! Dieu me pardonne! encore le vieux fou d'hier? — Par Mahom! qu'est-ce à dire? (*Reconnaissant Ponce Aynard.*) Encore vous, bonhomme? — N'êtes-vous donc pas las enfin de venir ainsi tous les jours pour vous en retourner?... Les brusques façons de nos archers écossais vous rebutent-elles si peu qu'il faille en employer aujourd'hui de plus brusques encore? Vous êtes obstiné, vieillard! mais je le suis autant que vous... (*Durement.*) Sortez!

COMINES.

Vous devriez, ce me semble, maître Olivier...

OLIVIER, *sans écouter Comines.*

Sortez, vous dis-je, ou cette fois je fais venir six archers au lieu de quatre!

COMINES.

Maître Olivier, c'est déloyauté, c'est félonie! Vous insultez des cheveux blancs!...

OLIVIER.

Ah! monsieur de Comines, nous ne sommes pas ici à la cour de Bourgogne, et je ne vous reconnais que comme ambassadeur. Faites, s'il vous plaît, vos remontrances à monsieur de Charolais. Nous n'en avons que faire ici. (*Appelant.*) Holà! messieurs de l'ordonnance!.. approchez. (*Paraît un capitaine d'archers, suivi de quatre hommes.*) Saisissez-vous de cet homme et jetez-le hors du Plessis. (*Les archers hésitent.*) Ordre du Roi, messieurs!.. (*Les archers s'approchent de Ponce Aynard.*)

PONCE AYNARD.

Je me retire. (*Se tournant vers Comines.*) Oh! monsieur de Comines! je vous le disais bien!..

COMINES, *à demi-voix.*

Ne vous éloignez pas.

(*Les archers entraînent Ponce Aynard qui ne fait aucune résistance.*)

SCÈNE V.

OLIVIER, PHILIPPE DE COMINES.

OLIVIER, *à part.*

Maintenant le Roi peut venir.

COMINES.

Maître Olivier, si le Roi savait...

OLIVIER.

Je ne crains rien, monsieur de Comines.

COMINES.

Vous trahissez la confiance de votre maître.

OLIVIER.

J'agis sur les ordres du Roi.

COMINES.

Le Roi n'a pu vouloir qu'on repoussât ce vieillard.

OLIVIER.

Que vous importe, après tout, monsieur l'Envoyé?

COMINES, *lui saisissant le bras.*

Maître, — écoutez bien. Je ne veux pas vous perdre. Un seul mot dit au Roi... Ce serait fait de vous et de votre charge. — Eh bien! ce mot, je ne le dirai pas... Mais Ponce Aynard verra Louis XI.

OLIVIER.

Vous prétendez....

COMINES.

Silence!

SCÈNE VI.

LES MÊMES. LOUIS XI, *accompagné d'un secrétaire.*

LOUIS, *apercevant Comines.*

Hé! bonjour, monsieur de Comines! pardieu! soyez le bien venu!.. nous vous attendions im-

patiemment, et votre visite nous réjouit... Comment se porte notre beau cousin Charles?

COMINES.

Il se recommande très-humblement aux bonnes grâces de Votre Majesté.

LOUIS.

Oui dà! c'est là son compliment d'habitude, et nous le prenons comme il nous l'envoie. — C'est à merveille, monsieur de Comines. Mais vous... (*baissant la voix d'un air d'intelligence*) que vous semble de mon cousin Charles?

COMINES.

C'est un grand et magnifique seigneur.

LOUIS, *après un silence.*

Sans doute, sans doute! et nous avons encore agrandi sa seigneurie, en lui octroyant le duché de Luxembourg. — Vous nous plaisez pour votre franchise et votre fidélité, monsieur de Comines... — Ah! que nous serions heureux d'avoir un serviteur qui vous ressemblât!...

COMINES.

Sire...

LOUIS.

Je vous rencontrai, pour la première fois, à mon dernier passage en Bourgogne... — Vous êtes un grand clerc, monsieur de Comines; un homme de sens et de droiture, et dont le conseil me serait d'un bien grand appui!

COMINES.

Sire, Votre Majesté vaut à elle seule tout un conseil.

LOUIS.

Brézé me l'a dit; je ne le crois pas.—Voyons, monsieur de Comines, faites comme si j'étais le duc de Bourgogne; conseillez-moi. Je tiens à avoir votre avis sur plusieurs choses... Et tenez : voilà Thomas Triboult, mon secrétaire, qui va nous dire où en sont les affaires de notre belle Couronne de France... — Triboult, ouvrez ces dépêches.

OLIVIER.

C'est ordinairement moi, sire...

LOUIS.

Toi, tu vas me raser. (*Olivier fait un geste de colère et sort. Il revient bientôt après, suivi de deux pages qui portent les toilettes du Roi.*) Nous sommes bons amis avec monsieur de Comines, et il se sera déjà aperçu, je gage, que notre royale barbe ressemble à celle de Chilpéric. Or, c'est malséant. C'est pourquoi, rasez-nous, maître Olivier. — Pardon, monsieur de Comines. — Êtes-vous prêt, Triboult?

TRIBOULT, *lisant une première dépêche.*

Pierre de Brézé, votre grand-sénéchal de Normandie, à qui vous avez daigné pardonner ses fautes, en considération du haut mariage qu'a fait son fils en épousant la princesse Charlotte...

LOUIS.

Notre sœur.

TRIBOULT, *continuant.*

... Vous écrit que Henri VI, d'Angleterre, est à la Tour de Londres, et que madame Margue-

rite, fille du roi René d'Anjou, vient chercher asile en votre cour.

LOUIS.

Brézé en parle à son aise, le paillard! — Il a toujours compassion, monsieur de Brézé, des reines malheureuses et belles, comme l'est madame Marguerite,.. et qui demandent asile. (*Une pause.*) Écrire que nous ne pouvons pas; que nous sommes décidé à rester neutre en cette affaire, contre l'avis de madame ma mère, du roi René et du comte du Maine... — et à ne pas nous brouiller avec Édouard d'Angleterre, entendez-vous?... — Qu'elle se réfugie auprès de son père, René d'Anjou... auprès du duc de Bourgogne...— n'est-ce pas, monsieur de Comines?... — où elle voudra enfin, excepté ici. — Nous sommes trop occupés, en ce moment, du côté de l'Espagne pour nous soucier de l'Angleterre. Autre chose, Triboult. — Continue, Olivier.

TRIBOULT, *lisant une seconde dépêche.*

François deuxième, duc de Bretagne, complimente Votre Majesté sur son heureux avènement au trône...

LOUIS, *vivement.*

Oui, notre beau neveu! Et il se ligue avec le comte de Charolais contre nous, son souverain;.. (*Comines s'incline et veut parler; Louis continue:*) et il signe avec tous mes ennemis des traités d'alliance; et il s'intitule : *par la grâce de Dieu*, et il dit: *notre puissance royale et ducale;* et il scelle ses dépêches comme nous, en cire jaune; et, à Rome, on distingue *France* et *Bretagne*, comme s'il s'agissait de deux États!... Pasque-dieu! nous aurons à compter ensemble, monsieur le duc!.. — Après?

TRIBOULT.

Guillaume Fichet et Jean Heylin de la Pierre, docteurs en Sorbonne, vous préviennent de l'arrivée à Paris des illustres savans Martin Crantz, Ulric Gering et Michel Fribulger...

LOUIS.

Trois doctes allemands!... Avec de petits morceaux de plomb mis en ordre et disposés par lignes sur des châssis, ces gens-là mettent la pensée en volume... — On ne saurait trop

les encourager. — Je veux qu'ils s'établissent en Sorbonne, et qu'on ait pour eux les plus grands égards. — Continuez.

TRIBOULT.

Monsieur d'Arras...

LOUIS.

Ah! Joffredy? — Eh bien? que devient-il? a-t-il enfin le chapeau? Et cette *Pragmatique*, où en sommes-nous?

TRIBOULT.

Abolie, sire. L'original en a été remis au Saint-Père, qui, en échange, a fait monsieur d'Arras cardinal d'Alby.

LOUIS.

Ah!.. — Hé bien, il doit être content! Il soupirait si ardemment après cette dignité...

TRIBOULT.

Sire, on dit qu'il n'est pas content.

LOUIS.

Pasque-dieu! que voulait-il donc de plus?

TRIBOULT.

L'archevêché de Besançon.

LOUIS.

Ces prêtres sont insatiables. N'importe! la *Pragmatique* est abolie. C'était un grand sacrifice! le voilà fait. Dieu sait où cela nous mènera, et ce qu'en diront les petits souverains qui règnent sous nous!.. — Notre Très-Saint Père Pie deuxième est maintenant notre allié, j'espère! et il ne fera plus la guerre à quelqu'un de notre sang pour garantir ce qu'il appelle les droits de Ferdinand l'usurpateur... — Balue et Saint-Romain, notre procureur-général au Parlement, disputaient hier là-dessus... Saint-Romain avait des doutes...

TRIBOULT.

Il avait tort, sire. Sa Sainteté vous envoie, en gage d'alliance, une épée bénite, avec une devise latine sur la lame.

LOUIS.

Une épée?... Est-elle à deux tranchans,

comme celle du Saint-Père ?... Il faudra voir cela. — Tu me coupes, maître Olivier.

TRIBOULT.

Sa Sainteté vous exhorte instamment à faire une croisade...

LOUIS.

Il est fou tout de bon, le Saint-Père... Croit-il donc que nous avons du temps et des chrétiens de reste ?... — Une croisade !.. Passez.

TRIBOULT.

Monsieur le maréchal Joachim Rouault, que vous aviez dépêché devers Reims avec Jean Bureau, vient de faire écarteler...

LOUIS.

Bien cela !

TRIBOULT.

... Le chef de la rébellion qui avait éclaté en ladite ville pour raison d'augmentation d'impôts.

LOUIS.

Il a bien fait, monsieur de Rouault ! Le bon

populaire de Reims était bien avisé de nous rappeler qu'à notre sacre nous avions promis de ne jamais augmenter les tailles !... — Pas de discussion avec ces manans. Un exemple ! un exemple terrible ! Cela vaut mieux. — Mais il me semble que monsieur de Rouault est bien indulgent! Un seul mutin!... — A sa place, j'aurais fouillé en pleine sédition, et j'en aurais bien tiré cinq à six têtes...

OLIVIER.

Ainsi a-t-il fait, mon cher sire : six des plus remuans ont eu la tête tranchée.

LOUIS.

Tu sais cela, toi ?

OLIVIER.

Je le sais.

LOUIS, *avec satisfaction.*

On a fauché des têtes !.. A la bonne heure. Prends donc garde : tu me coupes encore... Oh ! maladroit barbier !..

OLIVIER.

C'est que je pense comme vous à ces six têtes...

LOUIS, *un peu effrayé.*

Heim... est-ce fait?

OLIVIER.

Oui, sire; vous êtes rasé. (*Il fait signe aux pages, qui emportent les toilettes du Roi.*)

LOUIS, *se levant.*

C'est heureux.

TRIBOULT, *continuant.*

On vous mande pareille chose d'Angers, pareille chose d'Alençon, pareille chose d'Aurillac.

LOUIS.

Bien agi partout! — Et... de Dauphiné, pas de nouvelles?

TRIBOULT.

Pardon, sire.

LOUIS.

Ah! voyons!.. lisez. Ceci nous intéresse fort.

TRIBOULT.

Les deux familles de Monteynard et d'Ale-

man sont toujours en noise déclarée, et l'épée, tirée de part et d'autre, ne paraît pas devoir rentrer de long-temps au fourreau.

LOUIS.

Bien!

TRIBOULT.

Tous les vavassours et bannerets ont pris parti dans la querelle, et la province viennoise est en ce moment livrée aux déchiremens de la guerre civile.

LOUIS.

Qu'est-ce qui nous écrit cela?

TRIBOULT.

Mauléon de Soule, commis, depuis peu, par vous, sire, au gouvernement de Dauphiné.

LOUIS, *se rappelant.*

Ah! oui... à la place de Jehan d'Armagnac, notre ami, que nous avons fait maréchal!.. — Or çà, Mauléon, je pense, laisse faire à nos grands vassaux?.. Il sait que nous ne sommes pas ennemis de ce genre d'émeutes, et que,

pourvu que messieurs de la bourgeoisie ne s'en mêlent pas...

COMINES, *s'avançant.*

Il sait cela, sire; et le sang de vos sujets coule à flots.

LOUIS *regarde Comines quelque temps sans parler, puis, se tournant brusquement vers Triboult* :

Écrivez, Triboult; — écrivez à Mauléon, qu'outre son gouvernement de Dauphiné, nous jugeons à propos de lui donner aussi celui de Guyenne, avec monsieur du Lau pour sénéchal... Ainsi voulons-nous qu'il soit fait pour l'exemple et l'émulation de nos féaux serviteurs.

COMINES.

Sire...

LOUIS.

Que voulez-vous, monsieur de Comines?

COMINES.

Oh! sire! excusez-moi... mais il m'est trop cruel de voir Votre Majesté payer ainsi d'une grâce nouvelle chaque nouvelle trahison de

ceux qu'elle croit ses bons et zélés serviteurs!.. Considérez, sire, combien est malheureux aujourd'hui l'état de ces deux familles qu'on vous fait si redoutables!... — Aleman, Ponce Aynard, proscrits, privés de tous leurs biens... ayant à pleurer, l'un son fils, l'autre sa fille!... fuyant et combattant; tous deux en deuil, tous deux également à plaindre!... Oh! pitié pour eux! Deux familles, sire! toute une province! — S'ils furent coupables, s'ils furent rebelles, — hé bien! sire, grâce pour eux! — Je vous en supplie à genoux!... grâce pour le Dauphiné!

LOUIS, *après un silence.*

Les peines portées par notre Cour de Parlement, nous les avons remises à Ponce Aynard... Qu'il ne demande rien de plus.

COMINES.

Mais sa fille, sire! sa fille! lui a-t-elle été remise aussi?...

OLIVIER, *s'avançant.*

Je répondrai, si Sa Majesté le permet...

LOUIS, *sévèrement, à Olivier.*

Silence !

OLIVIER.

Je m'étonne que monsieur l'envoyé de Bourgogne...

LOUIS, *se levant.*

Halte-là, maître Olivier ! — Quand il s'agira de concerter quelque mauvais coup, de machiner quelque intrigue audacieuse, nous vous consulterons peut-être... — Pour le moment, nous n'avons besoin que des avis de monsieur de Comines...(*Se rasseyant.*) Parlez, monsieur de Comines.

COMINES.

Au nom de cette famille si long-temps persécutée, ô Roi ! je vous le demande à genoux : quel sort réservez-vous à Blanche de Monteynard ? pourquoi la refusez-vous à son vieux père ?

LOUIS.

Il ne nous l'a pas demandée.

COMINES, *transporté de joie.*

Oh! quel espoir!.. — Ainsi, Ponce Aynard,.. s'il s'était soumis, s'il était venu, et qu'avec larmes, prosterné devant vous, il vous eût dit : Sire.... oh! sire! rendez-moi mon enfant!..

LOUIS.

J'eusse hésité peut-être, résisté d'abord... puis....

COMINES.

Eh bien!..

LOUIS.

Mais il n'est pas venu. Cet obstiné vieillard est toujours révolté contre son Roi. Ce vieux noble aime mieux nourrir là-bas la rébellion de nos vassaux que de venir ici, comme c'est son devoir de père et de sujet, nous rendre hommage et réclamer sa fille... — Il viendrait maintenant que mon pardon royal aurait grand'peine à descendre sur lui...

COMINES.

Non, non, sire!.. Oh! ne vous rétractez pas! Ponce Aynard n'est plus rebelle.

LOUIS.

Qu'en savez-vous?

COMINES.

Il est ici. Je l'ai vu.

LOUIS.

Ici?... le baron de Monteynard!.. Eh! pourquoi donc ne le voyons-nous pas?... Se cache-t-il?

COMINES.

Oui, sire! il craint que sa vue n'irrite Votre Majesté... mais il est là; je sais où le trouver. Dites un mot, sire, et je vous l'amène.

LOUIS, *après un silence.*

Amenez-le.

(*Comines se jette sur la main que lui tend le Roi, la couvre de baisers et sort.*)

OLIVIER.

Quoi, sire! vous allez rendre à Monteynard...

LOUIS.

Sa fille ; et pourquoi pas ? Nous ne sommes plus Dauphin, maître Olivier ! nous sommes Roi de France ! — J'ai d'abord eu la pensée de la marier, en la dotant, à ce coquin de Bastarnay...

OLIVIER.

Vilain choix que vous auriez fait là, sire !..

LOUIS.

Tu as raison. C'est aussi ce qui me détermine à rendre cet enfant... Une jeune fille à garder comme cela, dans une tour, c'est toute une affaire... Or, Angleterre, Espagne, Italie, nous donnent assez d'occupation sans y ajouter encore celle-là. (*A Ponce Aynard, qui entre précédé de Comines.*) C'est vous, bon père ! Hé bien ! on m'a dit que vous vous soumettiez (*Ponce Aynard s'agenouille*), — que vous vous repentiez, que vous réclamiez humblement votre fille... Est-ce vrai ?

PONCE AYNARD, *agenouillé.*

Sire, voyez mon abaissement, ma pâleur

et mes habits de deuil! ils vous répondront pour moi, ils vous crieront grâce...

LOUIS.

Je l'accorde.—Levez-vous, bon père. Olivier, donne tes ordres, et que Blanche soit à l'instant remise au baron de Monteynard. Qu'elle vienne ici. (*Olivier veut parler.*) Je le veux!... Faites ce que j'ai dit. (*Olivier va au fond du théâtre, donne, à voix basse, des ordres au capitaine des archers, qui sort, puis revient.—Louis à Ponce Aynard.*) Je vous rends votre fille; emmenez-la... — puisque aussi bien (*regardant Olivier*) quelqu'un ici ne veut pas que je la marie... J'en ai pourtant marié qui la valaient bien!.. Madame Marguerite Sassenage, par exemple : noble damoiselle de bon lieu; fille du brave gouverneur de Dauphiné qui fut tué à la bataille de Verneuil, en 1424!.. En quittant mes beaux États de Viennois, je lui fis épouser un Beaumont... Ce qui fait qu'on dit là-bas : « *Noblesse de Sassenage, amitié de Beaumont,* » — comme on dit: « *Loyauté de Salvaing, sagesse d'Arces, mine de Theys* et *foi de Comines...* » — Foi de

Comines!.. Hé! monsieur le bourguignon, voilà qui vous regarde...— Hé bien! êtes-vous content ?

COMINES.

Sire, vous êtes grand et miséricordieux.

LOUIS.

Venez, monsieur de Comines; j'ai plusieurs choses à vous dire pour mon cousin de Bourgogne... et puis, je veux vous montrer les fortifications de ce château du Plessis...—Pendant ce temps, vous me direz votre ambassade.

(*Au moment de sortir, Comines se retourne.—Ponce Aynard va à lui tout en larmes, et se saisit de ses deux mains, qu'il presse avec émotion dans les siennes. — Comines l'embrasse et sort avec le Roi.*)

SCÈNE VII.

PONCE AYNARD, OLIVIER.

OLIVIER, *à part.*

Oh! malheur à moi si Blanche est une fois libre de me fuir!... (*haut.*) Monsieur le baron, on est allé chercher votre fille.

PONCE AYNARD.

Où l'aviez-vous enfermée? dites! Que j'y coure, que j'embrasse mon enfant!..

OLIVIER, *le conduisant à la fenêtre.*

De ce côté, monseigneur; c'est là qu'est le donjon.... Les archers vous guideront d'ailleurs. Les voyez-vous... là-bas... Vous pouvez les joindre encore. Le capitaine était ici tout à l'heure; il vous reconnaîtra.

PONCE AYNARD.

Oui, oui!... O mon âme, contiens ta joie!... Merci, maître Olivier! Vous m'avez fait bien

du mal, — mais je vous pardonne : j'ai retrouvé ma fille!... (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

OLIVIER, *puis* TRISTAN. (*Cette scène doit être jouée très-vite.*)

OLIVIER, *courant au fond.*

Ici, Tristan!

TRISTAN *paraît.*

Hein! qu'est-ce? que me veut-on?

OLIVIER.

Moins que rien, monsieur le grand-prévôt.

TRISTAN.

Voyons.

OLIVIER.

Tristan, mon compère Tristan... Je vous ai toujours connu mon ami.

TRISTAN.

Je l'ai toujours été, compère Olivier.

OLIVIER.

Vous m'avez promis encore hier, que, toute chose arrivant, je pourrais compter sur vous...

TRISTAN.

C'est vrai. Vous êtes l'homme du Roi, et je ferai tout ce que vous voudrez... — Faut-il pendre votre homme ou simplement lui donner la question?

OLIVIER.

Moins que tout cela.

TRISTAN.

Tant pis.

OLIVIER, *le conduisant à la fenêtre.*

Voyez-vous bien cet homme en noir, là-bas?

TRISTAN.

Je le vois.

OLIVIER.

Il faut me l'arrêter tout de suite.

TRISTAN.

Bien. — Après?

OLIVIER.

Me l'enfermer — où vous savez, — dans un de ces cachots étroits que le Roi vient de faire construire pour ses prisonniers d'État.....

TRISTAN.

Les *fillettes* du Roi?

OLIVIER.

C'est cela.

TRISTAN.

Je l'y enfermerai. — Après?

OLIVIER.

C'est tout.

TRISTAN.

Ah!...

OLIVIER.

Faites vite et secrètement.

TRISTAN.

J'y vais.

(*Olivier le pousse dehors sur les traces de Ponce Aynard.*)

SCÈNE IX.

OLIVIER, *puis* BLANCHE.

OLIVIER, *regardant aller Tristan.*

Va, Tristan! va!..—Le vieux dogue ne se le fait pas redire...—O Louis! dis-moi qui peut le plus ici? ta volonté ou la mienne? le monarque ou le barbier?... Maintenant Blanche ne partira pas. Je l'enchaîne à moi pour longtemps, pour toujours!..—O merci mille fois, Tristan!.. Je te devrai ma joie, mon bonheur. Je te devrai tout; ma damnation peut-être!... Eh! que m'importe! pourvu que Blanche.... Ah! la voici.

BLANCHE *accourt, suivie de quelques archers qui se retirent aussitôt.*

Mon père! mon père!.. où est-il?... On m'avait dit pourtant... (*Elle aperçoit Olivier et pousse un cri.*) Grand Dieu! vous, Olivier!..

OLIVIER.

Moi.

BLANCHE.

J'accourais près de mon père, et c'est vous que je trouve!... — Que me voulez-vous?

OLIVIER.

Maîtrisez cette épouvante, et regardez-moi.

BLANCHE.

Où est mon père?

OLIVIER.

Je ne sais.

BLANCHE.

Vous ne l'avez pas vu?

OLIVIER.

Non.

BLANCHE.

Pourquoi donc ces hommes.... ces archers....

OLIVIER, *mystérieusement.*

C'est moi, Blanche, qui vous ai fait venir.

BLANCHE.

Vous !

OLIVIER.

Écoutez... Nous sommes seuls, et je puis tout vous avouer... Cet amour profond, désordonné, furieux, — que vous payez de tant de haine, — c'est lui qui m'a conseillé de vous présenter ce fol espoir de fuite et de liberté que rien ne réalisera... Vous cherchiez votre père : vous m'auriez évité, moi ! je le savais, et je vous ai trompée... Maintenant, connaissez la vérité : c'est avec moi que vous sortirez d'ici.

BLANCHE, *se cachant le visage de ses mains.*

Oh ! malheur à moi !...

OLIVIER.

Je vous effraie... soit ! puisque aussi bien il est dans mon destin de me voir partout et toujours craint ou méprisé... Or, les dédains me fatiguent plus que les insultes auxquelles je puis répondre, — les vôtres surtout ! Ce sont

eux qui m'ont empoisonné le cœur !.. C'est vous, femme, qui m'avez jeté votre haine! Eh bien! je l'ai prise... Elle est devenue ici méchanceté !... Subissez-la à votre tour; je vous en accablerai si je puis !... — La lutte est commencée entre nous deux... commencée depuis long-temps : lutte terrible, de vous à moi, d'ange à démon, et qui finira par un cri de désespoir ou un coup de tonnerre !...

BLANCHE, *avec égarement.*

Olivier, de grâce! Si vous n'êtes pas quelque mauvais génie attaché à ma poursuite, répondez... Que vous ai-je fait? Couvert du sang d'Amaury, voulez-vous encore le mien? Est-ce ma vie qu'il vous faut? prenez-la... je vous la livre! mais, au nom du ciel, cessez ce langage horrible... Il me glace d'épouvante!

OLIVIER, *avec un ris forcé.*

Vous oubliez qu'on me nomme ici Olivier-le-Diable !

BLANCHE.

Ce regard m'en fait souvenir!

OLIVIER.

Et que ce nom brise en moi toute pitié?... Que me parlez-vous du ciel, à moi qui veux votre damnation;... à moi qui ai tué Amaury, réveillé la guerre entre vos deux familles, mis l'épée à la main à toute une province?.. — car vos malheurs, ô fille de Monteynard, le deuil de votre père, le deuil de votre patrie, tout cela, c'est mon ouvrage; je domine déjà de tout cela sur votre destinée!..

BLANCHE.

Le regard de cet homme est sinistre!... Au secours!...

OLIVIER.

N'appelez pas. Ceux qui viendraient m'obéissent tous. — O Blanche! vous lutteriez en vain contre la fatalité... Vous êtes à moi.

BLANCHE.

Le Roi...

OLIVIER.

Ne peut vous entendre.

BLANCHE.

Que faire donc, que devenir?...

OLIVIER.

Il faut me suivre. — Écoutez : il y a dans Tours une rue écartée, une maison isolée que nul, excepté moi, ne connaît... — Blanche! c'est là qu'il faut me suivre.

BLANCHE.

Jamais.

OLIVIER.

Je vous y traînerai!.. — Blanche, je vous l'ai dit : vous êtes à moi !... Je puis ici ce que je veux. Souvenez-vous d'Amaury, souvenez-vous d'Olivier le Chasseur...

BLANCHE.

Oh! grâce!..

OLIVIER.

Non! Votre père était là tout à l'heure; il suppliait aussi; il allait vous arracher de cette forteresse.... — Le Roi l'avait permis... Moi, je n'ai pas voulu! Maintenant, criez-moi grâce.

BLANCHE.

Pitié !..

OLIVIER.

Non, suivez-moi.

BLANCHE, *se débattant.*

Je mourrai plutôt !..

OLIVIER, *furieux, la saisissant et l'entraînant.*

Tu me suivras.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Janvier 1480. — Une maison isolée, à Tours.

BLANCHE DE MONTEYNARD, JEAN BRUYÈRE.

BLANCHE, *une lampe à la main, reconduisant Jean Bruyère jusqu'à la porte d'un escalier dérobé.*

Doucement, messire Jehan ; doucement. La montée est rude; prenez garde; une imprudence, et tout serait perdu... — Chut! écoutez...

J. BRUYÈRE.

Je n'entends rien.

BLANCHE, *désignant une cloison.*

Oyan et Daniel couchent-là.

J. BRUYÈRE.

Vos deux gardiens?

BLANCHE.

Oui... S'ils nous entendaient!.. je tremble... Adieu... — Tâchez de voir mon père.

J. BRUYÈRE.

J'essaierai.

BLANCHE.

La commission du duc de Bourgogne...

J. BRUYÈRE.

Il faut me la rendre.

BLANCHE.

Qu'en ferez-vous? il y a quatre ans que le duc est mort.

J. BRUYÈRE.

Mais monsieur de Monteynard ne me reconnaîtra pas si je ne lui rapporte ce morceau de parchemin... — Donnez : ce sera ma lettre de créance.

BLANCHE.

Espérez-vous parvenir jusqu'à lui?

J. BRUYÈRE.

Je ferai mon possible.

BLANCHE.

Et quand vous reverrai-je?

J. BRUYÈRE.

Dans quinze jours, peut-être, ou dans un mois... peut-être plus tard...—peut-être jamais.

BLANCHE.

Mon Dieu! et alors, que deviendrait mon père!..

J. BRUYÈRE.

Il aura un bon et dévoué serviteur tant que je serai vivant.

BLANCHE, *lui tendant la main.*

Allez donc, messire Jehan, et Dieu vous conduise!

J. BRUYÈRE, *lui baisant la main.*

Bon espoir, madamoiselle, et adieu.

DANIEL, *surgissant tout-à-coup derrière eux.*

Quiconque ici ne s'appelle pas maître Olivier-le-Daim, comte de Meulan, je l'arrête et je le tue! — A moi, compère Oyan! à moi!

(*Oyan accourt. Blanche pousse un cri, laisse tomber sa lampe, et s'enfuit. Jean Bruyère culbute Oyan et Daniel dans l'obscurité, et descend rapidement l'escalier dérobé.*)

SCÈNE II.

OYAN, DANIEL.

OYAN.

Heim!... qu'y a-t-il? qu'est-cela? Pourquoi m'avez-vous donc appelé, compère Daniel?

DANIEL.

Je ne sais pas.

OYAN.

Qu'avez-vous vu?

DANIEL.

J'ai vu le diable.

OYAN.

Et... vous a-t-il parlé?

DANIEL.

Vraiment non, mais je l'ai entendu qui lui parlait.

OYAN.

A qui?

DANIEL.

A elle.

OYAN.

A notre prisonnière?

DANIEL.

Oui.

OYAN.

Et puis?...

DANIEL.

Il lui a baisé la main.

OYAN.

Et puis?...

DANIEL.

C'est tout.

OYAN.

Rien de plus?

DANIEL.

Il nous a donné une bourrade et s'est enfui.

OYAN, *après un silence.*

Si je savais que réellement ce fût le diable, et que cette maison fût hantée des malins esprits...

DANIEL.

Eh bien?

OYAN.

Je m'en irais. Mais bah! j'ai dans l'idée, moi, que c'était un homme.

DANIEL.

Alors nous sommes perdus.... Que dira maître Olivier?

OYAN.

Rien, — s'il ignore tout.

DANIEL.

Mais...

OYAN.

Sur l'homme ou le démon, silence! Entendez-vous, compère Daniel?... — A l'avenir, seulement, meilleure garde! Il faut gagner les dix sous parisis que nous baille tous les mois monsieur le comte de Meulan.

DANIEL.

C'est vrai; mais il fait grand froid ici. Cadenassons cette porte, et allons nous recoucher.

OYAN.

Voilà qui est fait.

DANIEL.

Bonne nuit, compère Oyan.

OYAN.

A demain, compère Daniel.

(*Ils se séparent.*)

SCÈNE III.

Trois mois après : — mars 1480. — Aux Forges, près de Chinon.

LOUIS, *à table;* ANGELO CATTHO; MAÎTRE CLAUDE; MAÎTRE ADAM FUMÉE; JACQUES D'ÉPINAY; GILBERT DE GRASSAY; PLUSIEURS NOBLES ET ÉCHEVINS DE LA VILLE DE CHINON; PAGES ET VARLETS; OLIVIER, *debout, derrière la chaise du Roi.*

LOUIS.

Ce nous est un vif plaisir, messieurs les échevins, de dire nos grâces avec vous. — Il y avait long-temps que nous désirions réunir à notre table ceux que Chinon tient à honneur d'avouer pour ses plus considérables habitans. Certes, de toutes nos bonnes villes, Chinon est celle que nous affectionnons le plus, — après Paris ; et telles choses que nous fassions pour elle, nous ne réussirons jamais à nous acquitter de ce qu'elle a fait pour nous, aux jours de notre exil.

UN ÉCHEVIN.

C'était un devoir, sire...

LOUIS.

Un devoir, sans doute; et maintenant surtout que je m'appelle monsieur le Roi; maintenant, plus que jamais, je dois me persuader que votre empressement d'alors aux volontés de Louis Dauphin, n'était ni une bravade coupable envers le Roi de France, ni un fol essai de rébellion, — mais un devoir. C'est parce que nous sommes sûr de ces choses, que nous vous admettons à notre table, messieurs les bourgeois de Chinon. Veuillez donc agir de confiance avec moi, et banqueter en ma maison aussi librement que vous pourriez le faire en la vôtre.

TOUS.

Vive le Roi!

ANGELO CATTHO.

Votre Majesté s'anime en parlant de façon qui me réjouit. Vous vous portez bien, sire!

LOUIS.

Croyez-vous?

ANGELO CATTHO.

Demandez, sire, à maître Claude et à maître Adam Fumée... — Voyons, mes maîtres, comment se porte Sa Majesté?

ADAM FUMÉE.

Le Roi possède une santé merveilleuse.

MAÎTRE CLAUDE.

Une santé de fer.

TOUS.

C'est vrai.

LOUIS.

Eh bien, je l'avoue. Je me sens aujourd'hui plus fort qu'à l'ordinaire.

ANGELO CATTHO.

C'est cette messe que vous êtes allé ouïr tantôt, mon cher seigneur.

LOUIS.

Oui, en effet! ce doit être cela.

ANGELO CATTHO.

Et les bons soins d'Angelo Cattho, votre médecin.

ADAM FUMÉE.

Et les miens, sire.

MAÎTRE CLAUDE.

Et les miens.

LOUIS.

Oui, oui; je sais que vous êtes tous trois d'habiles médecins et de bien zélés serviteurs. Que n'ai-je ici, de surcroît, mon brave compère Coictier, que j'ai laissé en mon château du Plessis! — Il me dirait peut-être aussi, lui, que je me porte bien... et cela me réjouirait d'autant plus que le redoutable compère n'a pas pour habitude de me flatter là-dessus!

ANGELO CATTHO.

Sire, croyez en nous.

LOUIS.

Je crois d'abord en vous, maître Angelo.

Archevêque et médecin, vous êtes revêtu d'un double caractère, et, à ces deux titres, vous méritez toute ma confiance. La sainte messe que vous m'avez fait ouïr ce matin; la tasse de tisane que vous me ferez boire ce soir: ce sont là, en vérité, deux grandes et salutaires choses, desquelles mon âme et mon corps ne sauraient vous tenir trop de compte, et dont ils vous sont également reconnaissans. De plus, il est au su de tout le monde, ici, que vous lisez dans l'avenir...

ANGELO CATTHO.

Oh! Votre Majesté me suppose plus habile que je ne le suis...

LOUIS.

Non pas, monsieur de Vienne! Nous disons ce que nous savons. Vous aviez prédit à notre cher cousin de Bourgogne les désastreuses journées de Granson et de Morat. Vous étiez alors à son service, ainsi que monsieur de Comines, aujourd'hui notre chambellan, que nous avons fait, en la douzième année de notre règne, seigneur d'Argenton par alliance, et, de

notre fait, prince de Talmont, seigneur d'Aulonne, de Curzon, de Château-Gontier, de la Chaume, de Brandois et de Berry. Vous étiez éclairé des vives lumières d'astrologie, lorsqu'en 76, la vigile des Rois, seul avec nous en l'église de monsieur Saint-Martin de Tours, où vous veniez de célébrer la messe, vous me dites ces merveilleuses paroles en me souhaitant paix et repos:—« Vous les avez si vous voulez, » sire; *quia consummatum est.* Votre ennemi » le duc de Bourgogne est mort; il vient d'être » tué tout-à-l'heure, et son armée défaite. » — On marqua l'heure, et je fis vœu, dans le cas où la nouvelle serait vraie, de faire faire un treillis d'argent à la châsse de monsieur Saint-Martin... Dix jours après, j'eus ma nouvelle, et le bienheureux saint eut son treillis... — Non pas que je fusse content de la mort de mon cousin Charles!... Oh! loin de là!... — Mais le miracle était si fort!...

ANGELO CATTHO.

Toute force vient de Dieu, sire.

LOUIS.

Et d'où nous vient l'intelligence, qui tient

lieu de force ? — *Ingenium superat vires...* C'est là, je crois, la devise de votre blason, maître Angelo...

ANGELO CATTHO.

Oui, sire.

LOUIS.

Vous avez bien fait de prendre celle-là; je vous l'aurais donnée... (*Se tournant vers Adam Fumée.*)— Monsieur des Roches-Saint-Quentin, vous savez l'amitié que je vous porte... Aussi partagez-vous la confiance que j'ai vouée aux bons avis de messire Angelo. Je m'applaudis maintenant d'avoir désappointé maître Doriole pour vous mettre en sa place; et, Dieu aidant, vous serez long-temps encore garde de notre scel et premier maître des requêtes de notre hôtel... — Je crois donc en vous trois,— en vous aussi, maître Claude, — et je me console avec vous de l'absence de Coictier. — Qui de mes ennemis, Picards ou Flamands, j'entends des plus félons et des plus résolus, pourrait dire, en me voyant assis, tasse au poing, au milieu de mes fidèles bourgeois de Chinon, devisant avec eux et me divertissant au choc

des hanaps ; qui de mes ennemis pourrait dire en me montrant : « Celui-là n'est plus propre au heurt des gens de guerre ?.. — Ils mentiraient, pasque-dieu ! ceux qui parleraient ainsi !.. Nous sommes assez fort pour lever l'oriflamme, et nous le montrerons au Roi d'Angleterre, s'il rompt la trève ; au duc d'Autriche, s'il ne demande pas la paix.

TOUS.

Montjoie et Saint-Denis ! Vive le Roi ! vive le Roi !

GRASSAY, *bas à Jacques d'Épinay.*

Regardez donc, monsieur de Sègre, comme le visage du Roi est devenu pourpre.

D'ÉPINAY, *bas.*

Oui, d'un rouge ardent qui m'effraie.

GRASSAY.

Le Roi s'échauffe trop.

D'ÉPINAY.

C'est vrai.

LOUIS.

Que marmottez-vous donc là tout bas, monsieur notre chambellan ?

D'ÉPINAY.

Nous causions, monsieur de Champeroux et moi, du bon visage qu'on remarque aujourd'hui à Votre Majesté.

LOUIS.

Oui-dà, vous nous plaisez en parlant ainsi, monsieur de Sègre; mais que parlez-vous d'aujourd'hui? N'étais-je donc pas bien portant hier, à votre avis?...

D'ÉPINAY.

Pardon, sire, mais...

LOUIS.

Mais... voyons, suis-je malade ou non?

D'ÉPINAY.

Peut-être Votre Majesté s'anime-t-elle un peu trop en parlant.

LOUIS.

Vous trouvez, monsieur le chambellan?

D'ÉPINAY.

Oui, sire, et si vous m'en croyez...

LOUIS, *poussant un cri étouffé.*

Ah!...

(*Il tombe à la renverse en se débattant. — Tout le monde se lève.*)

ANGELO CATTHO.

Le Roi! le Roi! secourez le Roi!...

(*Les trois médecins s'empressent autour de Louis.*)

ADAM FUMÉE.

Il s'est évanoui.

MAITRE CLAUDE.

Non... ses yeux sont grands ouverts... — C'est un étouffement subit qui lui a pris.

D'ÉPINAY.

Croyez-vous?

MAÎTRE CLAUDE.

J'en suis sûr.

D'ÉPINAY, *à Grassay.*

Précisément ce que nous disions.

ADAM FUMÉE.

Maître Claude se trompe. Le Roi est évanoui.

MAÎTRE CLAUDE.

Mais voyez donc ces convulsions...

ADAM FUMÉE.

Regardez donc cette pâleur.

ANGELO CATTHO.

C'est vrai... Le visage s'altère.

ADAM FUMÉE.

Le pouls ne bat plus.

MAÎTRE CLAUDE.

Mais le poing se crispe, prenez garde!

ANGELO CATTHO.

Que faire!

ADAM FUMÉE.

Approcher Sa Majesté du feu.

MAÎTRE CLAUDE.

Gardez-vous-en bien!... Le grand air, au contraire! le grand air!

ADAM FUMÉE.

Fermez les fenêtres.

MAÎTRE CLAUDE.

Ouvrez-les!

ADAM FUMÉE.

C'est le froid qui a saisi le Roi.

MAÎTRE CLAUDE.

C'est la chaleur qui l'a suffoqué.

ANGELO CATTHO.

Miséricorde! les yeux lui sortent de la tête!

MAÎTRE CLAUDE.

Quand je vous dis que c'est un étouffement!

ADAM FUMÉE.

Quand je vous dis que c'est une syncope!... (*Louis s'épuise en gestes convulsifs. Personne ne bouge. Il continue. Adam Fumée court à une fenêtre qu'il ferme; puis revenant:*) Tenez, voilà ce qu'il demande.

MAÎTRE CLAUDE.

Vous tuerez le Roi, compère Adam; je vous en avertis.

ADAM FUMÉE.

Approchons-le du feu... — Aidez-moi, vous autres...

MAÎTRE CLAUDE.

Il résiste, il se débat...

ADAM FUMÉE.

Point du tout. Il se prête à tout ce que nous voulons. (*Louis s'agite violemment dans son fauteuil, et cherche à se lever.*) Retenez-le donc!.. Il veut s'échapper... C'est le Roi, messieurs! vous en répondez tous, avec moi, devant la France et devant Dieu... — Messieurs

de Champeroux et de Sègre, aidez-moi, s'il vous plaît, à contenir Sa Majesté.

(*Grassay et d'Épinay hésitent un instant, puis s'approchent du Roi, qu'ils retiennent, de force, auprès du feu.*)

OLIVIER, *à part.*

La fâcheuse grimace que doit leur faire à présent monsieur Louis de France!

ANGELO CATTHO, *à maître Claude.*

Tenez, décidément, je crois que maître Adam Fumée a tort, et que la chaleur seule a incommodé Sa Majesté.

OLIVIER, *à part.*

Sa très-chrétienne Majesté qui maintenant renie le Christ.

MAÎTRE CLAUDE.

Vous croyez juste, messire Angelo...— Mais que faire, à présent? Si le Roi n'est pas mort, il n'en vaut guères mieux...

ANGELO CATTHO.

Peut-être est-il encore temps...—essayons.

(*Il ouvre brusquement toutes les fenêtres. Louis se ranime par degrés et fait signe qu'on l'approche du grand air.*)

ADAM FUMÉE.

Que faites-vous donc, monsieur de Vienne?

ANGELO CATTHO.

Je sauve le Roi. — Silence!... Il respire plus librement... Il se tourne vers nous... Il va parler.

MAÎTRE CLAUDE.

Chut! Écoutons.

LOUIS, *d'une voix mourante.*

Où sont les misérables... — Oh! que je suis faible!... Ils m'ont bien fait souffrir, les traîtres!... Ils voulaient me tuer.... Vous la paierez cher, malheureux.... Je vous ferai brancher jusqu'au dernier... — Où sont les misérables qui ont dit qu'on fermât les fenêtres? Qu'on me les nomme, et, par la Vraie Croix! je

les livre ce soir à mon prévôt des maréchaux... — Voyons, dites-moi : qui de vous m'a si fort approché du feu? qui de vous a fermé cette fenêtre?... Est-ce donc une si grande joie pour vous de suffoquer un Roi de France? Vous vouliez me tuer, n'est-ce pas? qui vous a persuadé ce crime? est-ce le Dauphin?...

D'ÉPINAY.

Oh! sire! pouvez-vous penser...

LOUIS.

Si je savais que ce fût le Dauphin!..—Vous êtes bien hardis, messieurs, de m'avoir retenu ainsi devant ce feu malgré moi! La personne royale, c'est l'arche du Seigneur Dieu! — A qui y touche, la main dessèche et la tête tombe. (*Entre l'Official de Tours.*) Ah! monsieur l'Official! approchez; vous venez à point. Il y a ici de grands criminels dont ma justice va s'emparer, et que je vous prie de vouloir bien ouïr en confession... (*Grand effroi parmi les échevins de Chinon. Plusieurs se sauvent.*) Maître Olivier!

OLIVIER.

Sire!.. (*A part.*) Eh! damnation! vieux chat malade! aurais-tu fantaisie de commencer par moi?...

LOUIS.

Venez çà, compère, et désignez à monsieur l'Official quels sont, à votre avis, ceux de ces messieurs auxquels je puis raisonnablement donner le collier de basse et patibulaire chevalerie.

OLIVIER, *à part.*

Je respire... (*Haut.*) Est-ce à dire, mon cher seigneur, ceux qui ont usé de leurs forces, tout-à-l'heure, envers Votre gracieuse Majesté?

LOUIS.

Oui.

OLIVIER.

Sire, en ce cas, ce sont messieurs de Sègre et de Champeroux.

GRASSAY ET D'ÉPINAY.

Nous!

LOUIS, *après une pause.*

Vous en oubliez un troisième, compère diable.

OLIVIER.

Et quel, s'il vous plaît, Majesté?

LOUIS.

Maître Adam Fumée, sieur des Roches-Saint-Quentin.

ADAM FUMÉE.

Moi, sire!

LOUIS.

Vous, monsieur. Parce que j'étais muet, vous m'avez cru sourd. Or j'ai tout entendu. Confessez vos vilains péchés à monsieur l'Official, et repentez-vous.

ADAM FUMÉE.

Sire, vous ne sacrifierez pas le plus fidèle et le plus dévoué de vos sujets...

LOUIS.

Si fait. Votre dévouement, nous le connais-

sons de reste; votre fidélité, nous n'en voulons plus.

ADAM FUMÉE.

J'étais premier médecin du feu Roi Charles...

LOUIS.

Ce n'est pas là un titre dont il faille vous prévaloir auprès de nous, monsieur! — Notre glorieux père et seigneur, le Roi Charles septième (dont Dieu veuille avoir l'âme!) est mort, tenaillé, comme moi tout à l'heure entre vos mains, par d'inconsidérés serviteurs qui l'avaient attaché, lui malade, aux bras de son fauteuil fleurdelysé... — Pasque-dieu! garrotter un Roi de France! Il n'y avait donc rien, dans son agonie, qui vous saisît de crainte ou de respect? rien dans sa pâleur qui vous fît reculer? Et quand il se débattait, en râlant, au milieu de vous, rien en vous ne criait donc au sacrilége? horrible empressement!.. Je me souviens de tout cela, maître! et je vous dis que cette affreuse gêne où vous avez torturé le Roi Charles est un avertissement dont veut profiter le Roi Louis. Grâce au ciel, je me porte bien.

On ne dira pas un jour de moi que je suis mort dans la démence, comme mon aïeul, ou, comme mon père, dans les convulsions de la faim...— Pas de prétexte aux imprudens qui essaieraient de mettre leur volonté à la place de la mienne, comme aussi pour eux point de pardon!.. — Monsieur de Vienne, et vous, maître Claude... (*A Philippe de Comines qui entre apportant des dépêches*:) et vous, monsieur d'Argenton, vous allez m'accompagner tous trois jusqu'à Chinon, où je veux rester quelques jours avant de m'en retourner aux Montilz... — Monsieur l'Official, vous resterez aux Forges, en compagnie de ces deux gentilshommes (*désignant Grassay et d'Épinay*.), et de maître Adam Fumée. — J'ordonnerai bientôt de leur sort... A cheval! — Qu'apportiez-vous là, monsieur d'Argenton?

COMINES.

Des dépêches, sire.

LOUIS.

Ah! voyons... (*Il en parcourt plusieurs de suite, sans les lire, et feint de s'arrêter à la dernière.*)

ANGELO CATTHO, *bas à maître Claude.*

Le Roi est bien pâle.

MAÎTRE CLAUDE.

Oui, oui, ses traits sont renversés.

ANGELO CATTHO.

Il se soutient à peine.

MAÎTRE CLAUDE.

Il a l'air de lire... Voyez donc comme ses pauvres mains tremblent...

ANGELO CATTHO.

Il fait le brave. Il a tort...— Eh! tenez!.. il chancelle, il va tomber... — Non; sa main se crispe au dossier de son fauteuil... — Pauvre homme!

LOUIS, *rendant les dépêches à Philippe de Comines.*

A cheval! — Vous me lirez le reste en route. Où sont messieurs de Gié et du Lude?

COMINES.

Dans la chambre au dessous de celle-ci.

LOUIS.

Qu'on les mande. Ils partent avec moi. (*A l'Official de Tours.*) Je vous recommande ces deux gentilshommes—et ce médecin qui a soigné le Roi mon père, en sa dernière maladie...

COMINES *bas, à Louis qui s'est appuyé sur son bras, tout en parlant.*

Qu'est-ce donc, sire?..

LOUIS, *à demi-voix.*

Rien, notre docte chambellan : une fausse peur que je leur fais. — Ils s'attendent à pis qu'une disgrâce...

COMINES.

Et s'agit-il pour eux d'une disgrâce?..

LOUIS.

Oui, d'un rien.

COMINES.

Ce rien-là, c'est tout.

LOUIS.

Tant pis pour eux. Dorénavant, ils ouvriront les fenêtres.

COMINES.

Vous êtes un maître, sire, avec lequel il faut charrier droit.

LOUIS.

N'est-ce pas?... Hé bien, c'est le moyen d'avoir de bons serviteurs, comme vous, monsieur d'Argenton... (*Haut.*) Allons, messieurs, en selle, — et au grand trot jusqu'à Chinon.

(*Il sort avec Angelo Cattho, maître Claude, Comines et Olivier.*)

SCÈNE IV.

Juillet 1483. — La maison de Tours.

BLANCHE *seule, regardant l'heure à un sablier.*

Il est tard, bien tard! J'ai déjà retourné trois fois ce sablier depuis la cloche du couvre-feu. C'est l'heure pourtant où messire Jehan vient

chaque soir crier Noël sous mes fenêtres. Pauvre Bruyère! que lui sera-t-il arrivé?... (*Écoutant.*) Personne! — Oh! mon Dieu! viendra-t-il ou fuirai-je seule?... M'enfuir seule!... et qui m'accueillera? qui me reconnaîtra? Dire mon nom, Blanche de Monteynard!... Eh! qui donc, en toute cette ville, aura pitié de la fille d'un proscrit? — On me repoussera, on me livrera peut-être... — Et pourtant il faut que je fuie, que je fuie cette nuit même. Oui, certes, il le faut! Cette nuit seule m'appartient, et demain... Oh! demain, plus de fuite, plus d'espoir!... — Oyan et Daniel ont laissé cette porte entr'ouverte... C'est la première fois depuis vingt ans! — Demain, ils m'enfermeront, misérable, et tout, autour de moi, redeviendra sombre comme hier... — Que faire?... Oh! fuir plutôt! fuir seule et me jeter tout en larmes et pieds nus par les champs, sur la première route venue : celle qui conduit au Plessis;.. parler au Roi, lui dénoncer les crimes d'Olivier... puis délivrer mon père ou maudire le Roi, si je n'obtiens pas justice... — Oui, oui, c'est cela...

UNE VOIX, *au dehors.*

Noël! Noël!

BLANCHE, *joignant les mains.*

Béni soit Dieu! c'est la voix de Bruyère.

LA MÊME VOIX.

Noël!

BLANCHE.

Il m'appelle... — Fuyons... — Ah! cette lumière!.. éteignons-la. Bien!.. tout est tranquille, et demain seulement...

LA MÊME VOIX.

Noël!

BLANCHE.

Me voici.

(*Elle ouvre la porte de l'escalier dérobé, qui se referme aussitôt sur elle, à petit bruit.*)

SCÈNE V.

Dans la rue.

DANIEL *seul, immobile et les yeux fixés sur une petite fenêtre grillée qu'on distingue à peine dans l'obscurité.*

Plus de lumière, et j'ai oublié de verrouiller la porte. Donc elle va venir. — Oh! par mon saint patron! c'est une heureuse idée que celle qui m'a pris l'autre soir en écoutant crier cet oiseau de nuit sous les fenêtres de notre belle prisonnière!.. — Il faut, me suis-je dit, que ce *Noël* répété trois fois, et à distances égales, comme les trois coups de l'Angelus, soit un signal convenu entre eux... Mais qui diable donne ce signal? Est-ce un ami du père, ou, tout simplement, quelque galant de la fille? — C'est ce que nous allons savoir, et... — Corps du Christ! on vient de ce côté. Monseigneur saint Antoine, ardez, je vous prie, de votre feu l'importun qui vient nous troubler à cette heure, ou faites qu'il passe son chemin. (*Un homme en grand manteau s'approche*

et rôde autour de Daniel.) Il est curieux, cè manteau gris!.. Qu'a-t-il donc à tourner ainsi autour de moi?... (*Se rapprochant de la muraille.*) Ouais!.. c'est une idée téméraire qui m'est venue de m'établir ici en sentinelle, et si c'était à recommencer... (*Haut.*) Voyons! que me voulez-vous?

L'HOMME AU MANTEAU, *regardant la petite fenêtre grillée.*

Noël! Noël! Noël!

DANIEL.

Ah! ah! c'est donc vous qui...

(*Une petite porte basse s'ouvre. Paraît Blanche. Elle s'arrête sur le seuil.*)

BLANCHE, *à demi-voix.*

Messire Jehan!

DANIEL, *s'avançant.*

Damoiselle, me voici.

BLANCHE, *reconnaissant Daniel.*

Ah! je suis perdue.

L'HOMME AU MANTEAU, *s'approchant aussi.*

Non. Vous êtes libre... (*Saisissant violemment le bras de Daniel.*) Hors de là!.. (*A Blanche, qui hésite.*) Fuyez maintenant, tandis que j'occuperai ce méchant chrétien... Fuyez vite.

(*Blanche s'éloigne toute en désordre. Daniel veut l'arrêter. L'homme au manteau se jette au-devant de lui, et lui présente la pointe de son épée.*)

DANIEL.

Miséricorde! que voulez-vous faire de moi?

L'HOMME AU MANTEAU.

Un cadavre, si tu bouges.

DANIEL.

Mais....

L'HOMME AU MANTEAU.

Un mot de plus et tu sentiras le froid de cette lame. Allons, va devant, conduis-moi... (*Daniel recule devant la pointe de l'épée que lui présente l'homme au manteau, jusqu'à la*

petite porte basse et cintrée que Blanche a laissée ouverte.) Ta docilité me plaît. Je te permets d'aller te coucher vivant. Mais ne dis mot de tout ceci, ou, par le terrible acier que tu vois, il me sera aussi facile de te le faire manger jusqu'à la poignée qu'il m'est aisé maintenant de le remettre en son fourreau. Tu m'entends?

DANIEL, *d'une voix éteinte.*

Oui.

L'HOMME AU MANTEAU.

Bon soir.

DANIEL, *à part, en remontant.*

J'ai bien peur que maître Olivier ne soit pas content du tout... (*Se retournant.*) C'est qu'il n'a pas rengaîné!

L'HOMME AU MANTEAU.

Monteras-tu?

DANIEL.

Pardon, seigneur diable. Mais la montée est roide. Il me semble qu'on me hisse après l'échelle d'un gibet.

L'HOMME AU MANTEAU.

Tu compareras cela un jour.

DANIEL.

Bientôt?

L'HOMME AU MANTEAU.

Oui.

DANIEL.

Serai-je seul?

L'HOMME AU MANTEAU.

Vous serez deux.

(*Daniel veut répliquer. L'homme au manteau lui ferme rudement au nez la porte du petit escalier et s'en va.*)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Aux Montilz-lèz-Tours. — Juillet 1483. — Même décoration qu'au troisième acte.

JACQUES COICTIER; *costume de premier médecin et de premier président de la Cour des comptes : capuce fourrée, épitoge courte, robe de velours noir.* — OLIVIER-LE-DAIM; *haut de chausses et justaucorps écarlate rayé d'argent; casaque à mahoîtres de drap d'or, à dessins noirs; armoiries sur la poitrine, avec une couronne comtale; riche dague à poignée de vermeil.*

OLIVIER *à Coictier, qui traverse le fond du théâtre d'un air très-affairé.*

Bonjour, maître Coictier.

COICTIER, *brusquement, sans s'arrêter.*

Bonjour.

OLIVIER.

Vous semblez bien pressé.

COICTIER.

Je le suis.

OLIVIER.

Un mot pourtant. Vous sortez de chez le Roi?

COICTIER.

Oui.

OLIVIER.

Eh bien! que faites-vous de Sa Majesté?

COICTIER.

Rien de bon, compère Olivier. Depuis cette malheureuse crise qui le prit, il y a trois ans environ, aux Forges de Chinon, il ne fait que baisser et s'affaisser de plus en plus...—Soixante ans sur la tête avec cela!..

OLIVIER.

Oui, le Roi se fait vieux.

COICTIER.

Nous aussi, compère Olivier.

OLIVIER.

Nous aussi!... — La réflexion est chagrine. Est-ce qu'on vieillit lorsqu'on est médecin!... Vous êtes médecin, maître Coictier, et de plus, premier président de la Cour des comptes. C'est votre règne, maintenant que le Roi est malade. Il ne voit que vous, n'écoute que vous, n'a foi qu'en vous. Dix mille écus par mois! ce sont de beaux gages : ce sont les vôtres, et, si je compte bien, voilà cinquante-quatre mille écus que vous puisez depuis cinq mois dans l'épargne royale... C'est un poste brillant que le vôtre, maître Coictier!..

COICTIER.

Un peu moins brillant toutefois que votre écusson neuf, monsieur le comte de Meulan! Après tout, je suis content de ma charge, et si j'étais sûr de la garder long-temps...

OLIVIER.

Vous la garderez, monsieur le président.

COICTIER.

J'en désespère.

OLIVIER.

Le Roi est donc bien mal ce matin?

COICTIER.

Très-mal, depuis hier. Il souffre beaucoup, et prie avec ferveur devant l'image en plomb de Notre-Dame de Cléry. Ses terreurs le reprennent plus fortes que jamais. Il rêve tout haut de grilles et de cages de fer... il parle de doubler le guet... de faire arrêter le comte de Beaujeu, le duc d'Orléans, jusqu'au Dauphin!.. que sais-je! — Il a peur de tout le monde.

OLIVIER.

Faire arrêter monsieur d'Orléans: je ne vois pas où serait le mal! C'est un de nos grands ennemis, maître Coictier! — Le Roi ne l'aime pas; mais son crédit est encore assez grand pour nous perdre tous, quand il croira le moment venu; et alors, gare à votre cou, gare à ma tête, — gare aux oreilles de notre ami Doyac!

COICTIER.

Vous croyez...

OLIVIER.

J'en suis sûr.

COICTIER.

Mais tant que le Roi vivra...

OLIVIER.

Faites donc en sorte que le Roi vive.

COICTIER.

J'y vais mettre tous mes soins; mais, entre nous, je crains la concurrence... — Il est question ici de je ne sais quel habile homme attendu d'heure en heure, et qui doit nous arriver de Calabre avec des secrets merveilleux pour rappeler le Roi à la santé...

OLIVIER.

Ne craignez rien, compère Jacques. Ce Calabrois, c'est un hermite, un saint homme, comme on dit, qui, après avoir vécu trente ans sous un roc, de contemplation et de noix sèches, se fait prier par les souverains pour

aller de royaume en royaume, priant et guérissant... Il n'emploie pas de drogues, il ne se fait pas payer, et il fait des miracles... — Ce n'est pas un médecin.

COICTIER.

Tant mieux. Je craignais...

OLIVIER.

Vous aviez tort.

COICTIER.

Maintenant je suis tranquille, et je vais, de ce pas, consulter mes compères Adam Fumée et maître Claude, afin d'aviser plus sûrement aux moyens de guérir le Roi.

OLIVIER.

Faites, maître Jacques; il y va de vos deux charges, de la mienne...

COICTIER.

Et de l'évêché d'Amiens, pour mon neveu.

(*Il sort.*)

SCÈNE II.

OLIVIER, *seul, le regardant aller.*

Un évêché! voyez l'ambitieux lourdaut! C'est lui qui a tout maintenant. Il ne lui manque plus que des armoiries... Il en aura bientôt, si Dieu prête vie au Roi! Maître Tristan l'Hermite en a bien!.. Il est vrai que c'est Dunois qui les lui a données sur la brèche de Fronsac... N'importe; on a tort d'anoblir ces gens-là. — Misérable cour où il suffit d'arriver gueux et insolent pour parvenir à tout! (*Une pause.*) Encore si cette femme me faisait oublier ce Roi! Mais Blanche est implacable dans ses mépris... Oh! que de peines, Olivier! que de crimes perdus!.. (*Deux hommes paraissent au fond du théâtre. Olivier les reconnaît et court à eux.*) Oyan, Daniel, mes amis... eh bien, vous ici? Qu'y a-t-il? Où est donc Blanche? pourquoi l'avez-vous quittée?

DANIEL.

Hélas, monseigneur...

OYAN.

Monseigneur, si vous saviez...

DANIEL.

Il n'y a pas de notre faute, je vous jure, monseigneur.

OLIVIER.

Que voulez-vous dire? Que signifie ce trouble, cet air blême? Que venez-vous m'annoncer tous deux? (*Leur secouant le bras.*) Par la croix du Christ, vous répondrez!

DANIEL.

Monseigneur, — Blanche...

OLIVIER.

Eh bien?

DANIEL.

A disparu.

OLIVIER.

Blanche a disparu, misérables? et vous venez ici me le dire de sang-froid? Qui l'a laissée partir? Quand vous êtes-vous aperçus de sa fuite?

DANIEL.

Ce matin.

OLIVIER.

Partie ! en fuite ! elle ! Blanche, qui d'un mot peut me perdre ! Ah ! malheureux serviteurs ! vous paierez cher cette négligence !.. Et vous n'avez pas couru, cherché, regardé ?

DANIEL.

Si fait monseigneur. Nous avons, Oyan et moi, battu toute la ville : nous n'avons trouvé personne.

OLIVIER.

Retournez, malheureux ! retournez vite, cherchez encore et ramenez-la moi, sinon, monsieur le grand-prévôt... — Vous entendez ?

DANIEL.

Monseigneur...

OLIVIER.

Eh bien, qu'est-ce ? Vous hésitez, je crois.

DANIEL.

Non pas, monseigneur... mais j'avais encore quelque chose à vous dire.

OLIVIER.

Quoi?

DANIEL.

Quelque chose à vous remettre.

OLIVIER.

Voyons.

DANIEL.

Ce papier.

OLIVIER, *le lui arrachant.*

Donne.

DANIEL.

En passant devers le grand donjon où sont de guet les quarante arbalétriers du Roi, je me baissais pour regarder si les fossés étaient profonds : j'avisai ce paquet chiffonné comme il est encore, et tout couvert de boue et de signes cabalistiques. Je le ramassai, jugeant bien qu'il devait y avoir là-dessous quelqu'un à

pendre; je me dis : cela fera plaisir à notre maître Olivier. Je le serrai soigneusement dans mon escarcelle, et le voici.

OLIVIER.

Miséricorde! qu'ai-je lu!... C'est bien. Merci Daniel. Sortez tous deux.

DANIEL.

Faut-il toujours vous chercher la personne que...

OLIVIER.

Non, non. C'est inutile... Je sais où elle est maintenant. — Allez.

(*Oyan et Daniel sortent en se félicitant.*)

SCÈNE III.

OLIVIER, *seul.*

Trois écritures! celle de Jehan Bruyère, l'astrologue du Roi... Vieux hibou qui ne voles que la nuit, je ne m'étonne pas que tu aies perdu ceci en plein jour! — C'est bien là sa

main! C'est bien aussi la main de Ponce Aynard que voici tout à côté... — Comment s'entendent-ils? comment se sont-ils vus? L'un, arrivé à la cour depuis un mois à peine; l'autre, captif depuis vingt ans, au fond des cachots du Plessis!.. — Bah! ces devins, ces sorciers, ces hermétiques du démon, ces astrologues de l'enfer brisent toutes les serrures, forcent toutes les grilles, enfoncent toutes les portes! que ne fait-on pas aidé d'un livre de grimoire, d'une ceinture zodiacale, et de l'appui de monseigneur Satan? Moi, je n'ai rien de tout cela... — et pourtant j'espère bien vous amener à merci, monsieur l'astrologue!... Il faudra que vous m'invoquiez, vous qui évoquez si souvent le diable. Aussi bien, c'est mon ancien nom, et je me flatte que vous ne vous apercevrez pas du changement. Jehan Bruyère, mon ami, tenez-vous bien! J'ai là de votre écriture... (*Un silence.*) Oui, mais j'oublie qu'il a mes deux secrets, lui!...—Mes deux secrets!

SCÈNE IV.

OLIVIER, JEAN BRUYÈRE. *Robe noire à fourrures. Tiare de velours noir étoilée d'argent. Large ceinture aux signes du zodiaque.*

J. BRUYÈRE, *entrant tout essoufflé.*

Quelle cohue, bon Dieu! quelle cohue!

OLIVIER, *à part.*

Voilà mon vieux damné. (*Haut.*) Qu'avez-vous donc, maître Jehan? vous paraissez bien ému.

J. BRUYÈRE.

C'est qu'au moment où je vous parle, maître Olivier, le château est plein de moines.

OLIVIER.

De moines?

J. BRUYÈRE.

Oui, de chanoines, de cordeliers, de légats,

de cardinaux... Il y en a de Rome, il y en a de Cologne, il y en a de Lombardie. C'est un bariolage de langages et de couleurs auquel mon astrologie craignait de se heurter. Montilz-lèz-Tours, ordinairement si morne, est aujourd'hui bien vivant, je vous jure.

OLIVIER.

C'est que le Roi se meurt.

J. BRUYÈRE.

Vous avez raison. Oui, en effet, c'est cela. J'y suis à présent. Je me rappelle... Ils sont tous chargés de reliques... (*S'approchant de la fenêtre.*) Tenez, les voyez-vous? ils encombrent la cour. Ils me poursuivront jusqu'ici, maître Olivier.

OLIVIER.

Que vous importe?

J. BRUYÈRE.

Il m'importe beaucoup : je crains la foule. Tous ces gens-là ne viennent-ils pas pour guérir le Roi?

OLIVIER.

C'est vrai.

J. BRUYÈRE.

Hé bien, le Roi, jusqu'à présent, s'est contenté de mes horoscopes et des médecines de son compère Coictier. — C'était trop pour moi d'un seul concurrent : que deviendrai-je à présent qu'en voilà mille? *Nature se plaît en diversité*, comme dit quelquefois le Roi Louis onzième, notre glorieux maître... Mais des médecins plein une cour, c'est trop. Le comte d'Étampes était plus sage : il n'avait qu'un médecin, — et c'était moi.

OLIVIER.

Pourquoi donc l'avez-vous quitté?

J. BRUYÈRE.

Ah! pour trois bagatelles : pour trois figures de cires à la ressemblance de monsieur Louis de France, de monsieur Philippe de Bourgogne, et de monsieur de Charolais, son fils, sur lesquelles j'avais écrit, par pure fantaisie : *Ariel*, *Asaph* et *Bélial* : trois noms

d'anges dont un de démon. On a soupçonné là-dessous mille choses, et l'on a parlé de me brûler vif. Je me suis sauvé, et, pour qu'on ne m'accusât plus de magie, je me suis fait, tout de bon, astrologue. Il y a un an, j'avais prédit le mariage du Dauphin avec madame Marguerite de Flandres. Le Roi m'a su gré de la prédiction qui s'est accomplie il y a un mois. Depuis un mois je suis des vôtres, et je m'en trouve bien. Mais ces porteurs de reliques me contrarient... — Voilà.

OLIVIER.

Puisque vous lisez si bien dans l'avenir, maître Bruyère, ne pourriez-vous me dire où nous allons, l'un et l'autre?

J. BRUYÈRE, *prenant tout-à-coup un ton grave.*

C'est le mot de deux destinées que vous demandez là.

OLIVIER.

Soit. Dites-le moi.

J. BRUYÈRE.

Nous ne voyons qu'autour de nous, jamais en nous. Demandez-moi le mot de votre destinée et non le mien.

OLIVIER.

Comme vous voudrez. Voilà ma main : lisez vite.

J. BRUYÈRE, *repoussant sa main.*

Non. A ce soir, maître Olivier. C'est ce soir seulement que les syllabes fatales pourront m'être connues.

OLIVIER.

Où les chercheras-tu, vieux mécréant?

J. BRUYÈRE.

Dans le firmament, si la nuit est belle.

OLIVIER.

Oh! je crois que tu ne te fatigueras pas à regarder si haut.

J. BRUYÈRE.

Que voulez-vous dire?

OLIVIER.

Je dis que ce sera plus bas que tu chercheras.

J. BRUYÈRE.

Plus bas?

OLIVIER.

Oui : dans les fossés du château, par exemple...

J. BRUYÈRE, *se rapprochant de lui avec épouvante.*

Hein ! sauriez-vous...

OLIVIER, *bas et vite.*

Je sais tout.

J. BRUYÈRE, *de même.*

Et moi aussi.

OLIVIER.

Je sais que depuis un mois...

J. BRUYÈRE.

Je sais que depuis vingt ans...

(*Bruit au dehors.*)

OLIVIER.

Du bruit!... On vient. Nous nous verrons plus tard.. — Silence!

SCÈNE V.

LES MÊMES. — ANTOINE DE NAXA, *nonce du pape, accompagné de* GRIMALDI *et de plusieurs cardinaux;* JACQUES ROZAT, *suivi de* HUIT CORDELIERS DE LOMBARDIE; *après ceux-ci marchent les* CHANOINES DE COLOGNE. *Tous sont chargés de boîtes de reliques. Ils se saluent en entrant.*

UN CHANOINE DE COLOGNE.

Après vous, mes révérends pères Lombards.

JACQUES ROZAT.

Nous vous saluons, messieurs de Cologne.

Vous venez, comme nous, pour guérir Sa Majesté très-chrétienne, n'est-ce pas?

LE CHANOINE.

Oui... (*Baissant la voix.*) Et monsieur le nonce aussi.

JACQUES ROZAT.

Monsieur le nonce! hum! Ces Romains n'en ont jamais assez!... Il va nous faire du tort.

LE CHANOINE.

Je le crains.

JACQUES ROZAT.

Qu'apportez-vous là?

LE CHANOINE.

Une chemise qui a touché aux Trois Rois; plus un petit fragment d'iceux.

JACQUES ROZAT.

Bon!...

LE CHANOINE.

Et vous?

JACQUES ROZAT.

L'avant-bras de Sainte-Dorothée.

LE CHANOINE.

Infaillible! Le Roi sera content.

JACQUES ROZAT.

La chemise des Trois-Rois n'a jamais manqué une guérison.

LE CHANOINE.

L'avant-bras de Sainte-Dorothée est souverain contre toutes les maladies.

JACQUES ROZAT.

Vous avez bien de la bonté, mon révérend père chanoine.

LE CHANOINE.

Vous êtes trop honnête, mon révérend père cordelier.

J. BRUYÈRE, *à part.*

Maudits satans!

LE NONCE, *qui jusqu'ici s'est entretenu, à voix basse, avec les cardinaux, s'approche d'Olivier-le-Daim.*

C'est à vous, monsieur le comte, qu'il faut s'adresser pour voir le Roi?

OLIVIER.

Oui, monsieur le nonce.

LE NONCE.

Voulez-vous, s'il vous plaît, le prévenir de notre arrivée? Monsieur le grand-prévôt de l'hôtel et monsieur le grand-bouteiller du Roi nous ont dit là-bas que Sa Majesté nous attendait.

OLIVIER.

Sa Majesté va se rendre ici, messieurs. (*Aux chanoines et aux cordeliers.*) Donnez-moi toujours vos reliques; je vais les lui porter... La liste des prix, où est-elle?

JACQUES ROZAT *et* LE CHANOINE, *donnant chacun une liste.*

La voici.

OLIVIER.

Donnez.

JACQUES ROZAT.

Nous nous recommandons à vous, monseigneur.

LE CHANOINE.

Monseigneur, ne nous oubliez pas...

OLIVIER.

C'est bien, c'est bien.

(*Il entre dans l'appartement du Roi. Coictier traverse le théâtre et y entre aussi.*)

LE NONCE, *bas à Grimaldi.*

Savez-vous ce qu'on vient de m'apprendre, monsieur le cardinal? Il n'est bruit ici que de la prochaine arrivée du célèbre religieux François de Paule, que nous appelons, nous autres, *Matortille-le-Calabrois*, et dont l'austère piété fait déjà proverbe. Il vient, dit-on, pour confesser le vieux monarque.... — Or, je crains, moi, qu'il ne vienne plutôt, comme nous, pour lui vendre des reliques, et cela nuirait singulièrement aux nôtres... Qu'en dites-vous?

GRIMALDI.

Heureusement nous avons fait hâte et nous voici arrivés les premiers. L'avantage nous restera.

LE MOINE.

Dieu vous entende!

OLIVIER, *rentrant.*

Le Roi, messieurs!

SCÈNE VI.

LES MÊMES. — LOUIS XI, *enveloppé d'une robe de satin cramoisi, doublée de fourrures. On l'apporte dans un grand fauteuil fleurdelysé.* OLIVIER, COICTIER *et* TRISTAN L'HERMITE *entourent le Roi. — On distingue dans la foule des gens du Roi,* PHILIPPE DE COMINES, *en costume de chambellan, et le confesseur* ROLI. *Les moines et les chanoines se rangent derrière les cardinaux. Tout le monde salue.*

LOUIS, *d'une voix éteinte et joignant les mains.*

Ah! je suis bien mal.... Dieu vous garde, mes pères! J'ai grand besoin de toutes ces précieuses reliques. Qu'on m'en environne.

UN CHANOINE, *aidant Olivier.*

Sire, celle-ci est pour l'épaule droite.

UN AUTRE CHANOINE.

Cette autre est pour la tête.

UN AUTRE.

Voici pour l'estomac.

UN CORDELIER.

Radicale pour le dos.

UN AUTRE CORDELIER.

Unique pour les reins.

UN AUTRE.

Voici l'osselet du grand Polycarpe.

OLIVIER.

Pas si haut!.. doucement; parlez plus bas, et l'un après l'autre, s'il vous plaît. La tête de Sa Majesté souffre du moindre bruit.

LOUIS.

Prenez ces saintes reliques et rangez-les au-

tour de moi. Je veux les essayer toutes : il ne saurait y en avoir une trop grande quantité. A-t-on reçu les ossemens que devait m'envoyer monsieur le doyen d'Aix-la-Chapelle?

OLIVIER.

Oui, sire.

LOUIS.

Et cette petite image bénite qu'un marchand proposait hier à notre ami Jehan Doyac, où est-elle?

OLIVIER.

La voici. D'après votre ordre on l'a achetée.

LOUIS.

Cher?

OLIVIER.

Cent soixante livres.

LOUIS.

C'est bien. — Et la Sainte Ampoule que Notre Saint-Père le pape a permis qu'on m'envoyât de Reims pour m'en faire oindre une seconde fois?

ROLI.

Claude de Montfaucon arrive avec elle ce soir. Il apporte également les verges de Moïse et d'Aaron, et la Croix victorieuse de monseigneur Saint-Charlemagne.

LOUIS.

Ah! tant mieux!... mais c'est bien long, ce soir! — A-t-on des nouvelles du saint homme de Calabre? Arrive-t-il enfin? Nous soupirons ardemment après sa venue! On dit qu'il fait des miracles. C'est justement ce qu'il nous faut. — Pressez son arrivée; envoyez tous les coureurs de ma nouvelle poste au-devant de lui... (*Otant son bonnet et baisant dévotement la figurine en plomb qui y est attachée.*) O Notre-Dame de Cléry! ma bonne maîtresse! croyez que je ne vous fais pas infidélité en appelant à mon secours tant de reliques et tant de saints! Il y va de ma vie, et je prends mes précautions, voilà tout... *Amen!* (*Il remet son chapeau.*) Compère Coictier, voyez si j'ai la fièvre.

COICTIER, *lui tâtant le pouls.*

Plût au ciel que vous l'eussiez!

LOUIS.

Comment, plût au ciel?

COICTIER.

Sans doute. Si vous aviez, un quart-d'heure seulement, la fièvre quarte...

LOUIS.

Eh bien?

COICTIER.

Vous seriez guéri.

LOUIS, *vivement.*

Briçonnet, mon ami, écrivez incontinent à monsieur le prieur de Notre-Dame de Salles, à Bourges, pour qu'il ait à prier Dieu et madame la Vierge de m'envoyer au plus vîte la fièvre quarte... — Ma maladie est telle, qu'au dire des physiciens, je ne puis être guéri sans l'avoir... Est-ce fait? — Donnez. (*Il signe.*)

Trois cents messes, s'il le faut; et que j'aie ma fièvre. — Allez.

(*Briçonnet sort.*)

OLIVIER.

Sire, voici monsieur le nonce qui vous apporte directement de Rome le corporal de Saint-Pierre. Il dit que c'est d'un effet immanquable.

LOUIS.

Grâces lui soient rendues! Qu'on me l'essaie tout de suite.

ANTOINE DE NAXA *déroulant une pancarte.*

Voici la liste de toutes les reliques que le Saint Père envoie à Votre Majesté; reliques si merveilleuses qu'elles ont failli causer une révolte à Rome, lorsque le peuple a su qu'on les emportait en France. Il a fallu que le maître d'hôtel de Sa Sainteté s'échappât secrètement.

LOUIS.

Le Saint Père peut compter qu'après de si

hautes marques de sa bienveillance, je ne refuserai rien de ce qu'il me demandera. J'ai déjà aboli la Pragmatique Sanction; que désire-t-il de plus?

LE NONCE.

Peu de chose, sire.

LOUIS.

Mais enfin...

LE NONCE.

Que vous rendiez la liberté à deux princes de l'Église renfermés depuis quatorze ans, l'un en votre Bastille de Paris, l'autre en votre château de Loches.

LOUIS.

Ce sont deux traîtres que messieurs Guillaume d'Harancourt, et Jehan Balue! n'importe : pour complaire à Sa Sainteté, nous ferons grâce cette fois. Compère Tristan, arrange cela pour que je guérisse.

TRISTAN, *à part, avec un grognement.*

Hun!... Toutes ces grâces-là, ce sont autant de vols qu'on me fait.

LES CHANOINES, *s'avançant.*

Sire...

LOUIS.

Pour ce que j'ai reçu de messieurs de Cologne, je leur fais une pension de dix mille écus.

LES CHANOINES.

Nous prierons Dieu éternellement pour Votre Majesté.

LES CORDELIERS.

Sire, nous avons remis, d'après vos ordres, à maître Olivier-le-Daim...

LOUIS.

Maître Olivier, vous acquitterez fidèlement cette dette : c'est la première de toutes. Dieu vous garde, mes révérends pères! — Restez, monsieur le nonce... J'ai à vous parler. Reste aussi, toi, Bruyère. Peut-être aurons-nous besoin de tes avis. (*Au nonce.*) C'est mon astrologue.

LE NONCE.

Y songez-vous, sire! un magicien, un ré-

prouvé !... Permettez que je me retire...

LOUIS.

Eh! là, là!... demeurez. Voyons.... c'est vous seul que je consulterai. (*A Jean Bruyère.*) Éloigne-toi un peu.

(*Jean Bruyère se retire à la cantonnade.*)

SCÈNE VII.

LOUIS, LE NONCE. — JEAN BRUYÈRE, *un peu à l'écart.*

LOUIS, *se rapprochant du nonce.*

Voici le fait. — Le septième jour de ce dernier mois de juin, — c'était un vendredi !... — entre huit et neuf heures du soir, un grand orage éclata sur notre bonne ville de Paris, et le tonnerre, — vous vous en souvenez, — tomba sur le clocher de madame Sainte-Geneviève, avec un tel bruit que ma vieille cité trembla jusqu'à la tour de Nesle, et qu'au Louvre on crut ouïr encore le canon de Montlhéry.

LE NONCE.

Je m'en souviens, sire.

LOUIS.

Or, le clocher, vieux de neuf siècles, s'alluma comme une torche, et les cloches fondirent en l'air. Au coup de minuit, tout s'écroula.

LE NONCE.

Je le sais.

LOUIS.

Maintenant il y a une sonnerie de moins dans ma belle capitale; le clocher de Sainte-Geneviève est à bas; le Roi de France est malade. — Expliquez-nous cela.

LE NONCE.

Peut-être, sire, Dieu réclame-t-il encore de vous quelque fondation pieuse...

LOUIS.

Non, non. Je crois que vous êtes dans l'erreur, monsieur le nonce. Hier encore, (et

Dieu le sait!) nous avons doté, sur notre épargne, les abbayes de Saint-Denis et de Saint-Germain... — Si, une seule fois, nous avons refusé de voir et de payer des reliques qu'on nous offrait, c'est qu'elles nous venaient de Constantinople, une ville infidèle; — en Roi chrétien nous avons repoussé les dons de Bajazet... — Notre dévotion bien connue à Notre-Dame de Cléry et à Notre-Dame d'Embrun, nous sauve du soupçon d'avarice, et le ciel, d'ailleurs, ne demande pas de l'argent à coups de tonnerre. — Un vendredi! songez donc, monsieur le nonce! Oh! ce doit être autre chose! Il y a dans cet événement quelque fâcheux pronostic... (*Se tournant brusquement vers l'astrologue.*) *Johannes!*

J. BRUYÈRE, *s'approchant.*

Majesté!

LOUIS.

Pourrais-tu nous dire le jour et l'heure fixe où resplendit sur nos têtes une si merveilleuse comète que Paris en fut tout éclairé, et qu'une

grande voix s'élança de la terre au ciel, criant: *Miserere nobis?*

J. BRUYÈRE.

Monseigneur, ce fut en l'an de grâce mil quatre cent soixante-un, de votre règne le premier. — Vers une heure de nuit, le jeudi, 23 juillet...

LOUIS, *frémissant.*

Silence!

J. BRUYÈRE.

Votre glorieux père et souverain, le Roi Charles septième, était mort la veille...

LOUIS.

Silence, te dis-je, païen! — Ah! je m'en souviens maintenant. Ce fut une horrible clarté! Le firmament rougeoyait comme au reflet d'un incendie. C'était de la flamme et du sang.

J. BRUYÈRE.

Et le lundi, 18 novembre de l'année 65, à six heures du matin, nous apparut encore une triomphante comète qui brilla fort et dura longuement. Et, de cette épouvantable et mer-

veilleuse chose, un homme devint fou, comme il passait en la place de Grève pour aller ouïr la messe au Saint-Esprit.

LOUIS, *préoccupé.*

... Le 23 juillet, disait-il, — et justement nous sommes en juillet!

J. BRUYÈRE.

Il y eut à Paris grande chaleur et sécheresse vers le mois d'octobre 67. Or, le lundi, 12e jour dudit mois, monsieur le Roi, étant sorti de son hôtel des Tournelles, pour aller en l'Église Notre-Dame de Paris ouïr vêpres et voir la procession de monsieur l'évêque et des chanoines dudit chapitre métropolitain, s'en alla reposer, vêpres dites, en l'hôtel de maître Jehan Dauvet, son premier président, d'où il partit quelques heures après pour retourner en son hôtel des Tournelles. Et, dans ce trajet de nuit, fut mondit sieur accompagné d'une étoile brillante, qui ne cessa de marcher tant que le Roi marcha, et disparut quand le Roi fut arrivé. Aucuns depuis ne l'ont revue.

LOUIS, *dont le front s'est éclairci par degrés.*

A la bonne heure donc! J'aime mieux l'étoile blanche que la comète rouge. (*Une pause.*) Pourtant, cette comète venue en juillet... et ce clocher foudroyé précisément un vendredi!... — Bruyère! avez-vous là mon horoscope?

J. BRUYÈRE.

Oui, sire.

LOUIS.

Lisez-le donc.

J. BRUYÈRE, *déroulant un parchemin et lisant.*

« PROGNOSTICATION,

« Pour Louis, premier né du Roi de France Charles septième du nom; né en juillet 1423:

» Celui-là sera de taille ordinaire, de force moyenne... »

LOUIS.

Passez, passez...

J. BRUYÈRE.

... Affable et familier vis-à-vis des siens. Il

traversera les mers où le poursuivront bien des dangers...

LOUIS.

L'oracle a menti. Voyez la fin.

J. BRUYÈRE.

. . . Mais il triomphera de tous ses ennemis, et sa vieillesse sera heureuse.

LOUIS, *amèrement.*

Voyez donc comme elle est heureuse, ma vieillesse!.. — Achevez.

J. BRUYÈRE.

Jours propices: *Lundi*, *jeudi*, *vendredi.*

LOUIS, *avec dépit.*

Vendredi! — Mensonge jusqu'au bout!

J. BRUYÈRE.

Jour mauvais : *Mardi*... — Durée probable de la vie : 70 ans.

LOUIS.

J'en ai bientôt 61!.. Neuf ans encore à

vivre ! c'est bien peu !... — Déchirez ce méchant horoscope, et faites-m'en un autre.

J. BRUYÈRE.

Volontiers, sire.

LOUIS.

Il y a dans ce cabinet tout ce qu'il vous faut.

J. BRUYÈRE.

Sire, je n'ai besoin que de dix écus parisis et d'une nuit brillante.

LOUIS.

Les dix écus parisis, les voilà, maître sorcier; la nuit, tu ne l'auras pas avant ce soir... Mais ce soir, entends-tu, je prétends que tu me dises...

J. BRUYÈRE, *solennellement.*

Ce soir je saurai tout.

LOUIS.

A la bonne heure. — Eh bien! monsieur le nonce, je me sens plus tranquille maintenant.

LE NONCE.

Je le crois sans peine : on vous a fait toucher de si puissantes reliques !

J. BRUYÈRE.

Ce sont mes conjurations, sire, qui font leur effet.

LE NONCE.

Le corporal de Saint-Pierre est un remède souverain.

J. BRUYÈRE.

La conjonction des planètes a bien son mérite.

LE NONCE.

Il faut persévérer, sire.

J. BRUYÈRE.

Il faut continuer.

LE NONCE.

Passez dans votre oratoire.

J. BRUYÈRE.

Montez à votre observatoire.

LE NONCE.

N'écoutez pas ce marchand d'horoscopes.

J. BRUYÈRE.

N'écoutez pas ce marchand de reliques.

LE NONCE, *furieux*.

Misérable excommunié!... — Avez-vous entendu, sire? il a osé...

LOUIS, *tremblant de peur et de colère*.

Silence, drôle! et ne me brouillez pas avec monsieur le nonce, ou je vous fais brancher. Vaquez à votre office, et pas un mot de plus. (*Jean Bruyère se retire silencieusement dans le cabinet qui est à gauche de l'acteur.*) Pardon, monsieur le nonce... ne redites pas au Saint-Père.... — Voyez-vous, un astrologue, c'est comme un fou. Les Rois de France ont toujours eu auprès d'eux des fous et des astrologues... — L'insolent sera battu de verges.... mais, de grâce, restez, écoutez...

LE NONCE.

Je n'écoute rien! la cour de Rome a été insultée dans la personne de son légat.

LOUIS.

Je vous jure....

LE NONCE.

Elle se vengera!

LOUIS.

Non, non; monsieur le nonce!.. un mot, un seul mot... Ne vous en allez pas!

LE NONCE, *sortant.*

Adieu.

LOUIS.

Miséricorde! ils vont m'excommunier! Écoutez... je fonde un couvent... deux couvents!... Monsieur le nonce!.. — Il ne m'entend plus... (*Se tournant vers le fond.*) Olivier! Coictier! courez... qu'on le retienne... Oh! je souffre!..

OLIVIER.

Eh, sire, laissez-le partir. Vous avez mieux que lui maintenant.

LOUIS.

Y penses-tu? Mieux qu'un nonce? mieux qu'un pape?..

OLIVIER.

Mieux que tout cela : François de Paule est arrivé.

LOUIS, *se levant à moitié.*

Le saint homme?

OLIVIER.

Il est ici.

LOUIS.

Ah! Dieu soit loué! il va me guérir! il va me sauver... — Où est-il? que je me jette à ses pieds! que j'embrasse ses genoux!... mon père, mon père!..

OLIVIER.

Le voici.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. — FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS, *courant au-devant de François de Paule et se prosternant devant lui.*

Mon père!.. ô vous que j'appelle depuis si long-temps, saint homme! ami du ciel!.. prenez pitié de moi!

FRANÇOIS DE PAULE.

Relevez-vous, Roi de France; relevez-vous!

LOUIS, *toujours à genoux.*

Voyez l'état de maladie où je suis. Un instant plus tard, et c'était fait de moi. — Mais vous voilà : vous me sauverez, n'est-ce pas?.. Plus mon mal est grand, plus ma guérison vous couvrira de gloire.

FRANÇOIS DE PAULE.

Je ne vous comprends pas. Cessez de vous humilier... Levez-vous. C'est devant Dieu

seul qu'on s'agenouille ainsi. (*A Olivier.*) Aidez-moi. Soutenons-le; portons le Roi dans son fauteuil... (*Au Roi.*) Vous me paraissez bien mal.

LOUIS.

Eh! touchez-moi, ou bien prononcez quelques mots : je reprendrai bientôt ma vigueur.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que me demandez-vous? je suis un homme, un pécheur comme vous. Je ne puis vous offrir que des secours spirituels pour soulager votre âme.

LOUIS.

Laissons l'âme pour cette fois; songez seulement au corps.

FRANÇOIS DE PAULE.

Que réclamez-vous donc?

LOUIS.

Un miracle. Après tout ce qu'on publie de vous, il faut bien que vous ayez reçu le don des miracles....

FRANÇOIS DE PAULE.

On vous a trompé. Je n'ai, dans ce monde, aucun pouvoir surnaturel.

LOUIS.

Si, si. Vous voulez m'éprouver pour voir si ma foi est entière... Eh bien, oui! je crois en vous, saint homme! et rien ne me coûtera pour obtenir de vous ce miracle attendu que je sollicite à genoux....

FRANÇOIS DE PAULE.

Sortez de votre aveuglement. Je suis venu malgré moi, pour céder à vos instances... Mais je ne puis rien. La mort s'approche, sire; il faut vous préparer.

LOUIS, *effrayé.*

Mon père! mon père!.. Oh! taisez-vous! ne prononcez pas devant moi ce cruel mot de la *mort*...

OLIVIER.

On ne parle jamais de cela au Roi.

LOUIS.

De grâce, ne répétez pas! Je ne suis pas si malade que vous le dites.—Écoutez : quand il faudra mourir absolument, faites-le moi savoir d'une autre manière ; dites-moi, par exemple : « *Sire, parlez peu.* » — Je comprendrai.

FRANÇOIS DE PAULE.

Faiblesse de mauvais Roi! Votre état est sérieux, sire! malheur à vous si vous ne rentrez en vous-même, et si vous n'interrogez la voix de votre conscience!... — Il m'a fallu franchir bien des portes, bien des grilles, bien des haies de soldats pour arriver jusqu'ici. Pourquoi tant de gardes? pourquoi tant de barreaux de fer? De quel danger vous sauvera cette forteresse? Pensez-vous éloigner la mort? La mort entrera, sire!..

LOUIS.

Encore! vous m'épouvantez!

COICTIER.

Mais, mon révérend, vous insultez la majesté souveraine!

OLIVIER.

Vous oubliez que vous parlez au Roi de France !

FRANÇOIS DE PAULE.

Je me retire.

LOUIS, *se levant à demi de son fauteuil.*

Oh ! restez ! ne m'abandonnez pas ! ne sortez pas !... — Retenez-le, vous autres... Il peut me sauver. S'il sort, vous m'en répondez tous sur votre tête !.. (*Olivier et Coictier se jettent au devant de François de Paule.*) Pardon, mon père ; mais enfin, je suis le Roi ; pourquoi ne me guérissez-vous pas ? Qui vous repousse loin de moi ? Détestez-vous mon trône ou ma personne ?.. Point de médecin, dans mes États, qui puisse me soulager ! point de saint qui fasse des miracles !... Ne puis-je donc payer ce qu'on fera pour moi !

FRANÇOIS DE PAULE, *après un silence.*

Ordonnez qu'on me laisse seul avec vous.

LOUIS.

Seul! J'y consens... (*Une pause.*) C'est la première fois que j'accorde cela. (*A Olivier et à Coictier.*) Retirez-vous.

OLIVIER.

Puis-je rester, sire?...

LOUIS.

Non, sortez tous deux... (*Aux courtisans restés au fond du théâtre.*) Sortez tous.

SCÈNE IX.

LOUIS, FRANÇOIS DE PAULE.

LOUIS, *s'agenouillant.*

Mon père, hé bien! nous sommes seuls; n'aurez-vous pas enfin pitié du Roi de France?

FRANÇOIS DE PAULE.

Pitié!.. Oui, j'aurai pitié de vous, ô Roi! car vous voilà maintenant isolé de votre cour, isolé de vos flatteurs. Ils sont partis,

ceux qui font foule autour des trônes, et je vous ai là, devant moi, faible et souffrant, assailli de terreurs, malade, agenouillé! L'heure est venue où le Roi s'efface devant l'homme, où l'homme s'humilie et frappe sa poitrine en criant grâce. Or, cette grâce, ce pardon que vous demandez, Roi, c'est Dieu qui l'accorde au repentir. Humiliez-vous, repentez-vous.

LOUIS.

En suis-je donc là mon père, qu'il faille déjà m'occuper de ma conscience? Coictier me disait pourtant...

FRANÇOIS DE PAULE.

Il vous trompait.

LOUIS.

Épargnez-moi: n'oubliez pas qui je suis...

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous êtes un mourant qui râlez sur un trône, et je ne vous dois rien que la vérité. Préparez-vous à paraître devant votre Juge. Vous n'avez qu'un instant: je suis venu pour vous le dire.

LOUIS.

Malheureux que je suis!

FRANÇOIS DE PAULE.

Malheureux sans doute; et combien d'autres l'ont été par vous! Ce sont eux maintenant qui vous poursuivent et se vengent. Ces terreurs qui vous agitent, qui vous font mendier partout des reliques, ordonner partout des pèlerinages; ces sueurs froides qui épouvantent votre veille et inondent la nuit votre couche royale; qu'est-ce que tout cela, ô Roi, si ce n'est le sang de vos victimes qui crie vers vous et vous raconte le passé!..

LOUIS.

Les rois ne méritent-ils pas des indulgences particulières pour le fardeau pénible remis entre leurs mains? Ne devons-nous pas attendre un plus large pardon de Dieu, nous qui sommes son image sur la terre?.. D'ailleurs ceux dont j'ai disposé étaient mes sujets. J'avais droit d'ordonner de leur sort pour des raisons d'État....

FRANÇOIS DE PAULE.

Raisons d'État! mot sanglant dont les rois enveloppent tous leurs crimes! Et qui donc êtes-vous pour vous jouer ainsi de la vie des hommes? Êtes-vous un juge souverain désigné par la colère du ciel; un interprète armé de sa justice ou un ministre de ses vengeances? Alors où est l'épée flamboyante, où est l'auréole d'or qui disent aux hommes : *Celui-ci est l'envoyé de Dieu?* — Votre couronne, ô Roi! couvre mal vos cheveux blancs! et voici venir l'heure suprême où votre tête restera nue sous la foudre de celui qui fait et défait les rois! Craignez qu'elle ne tombe avant l'aveu de vos fautes, et criez vite miséricorde, car il est déjà tard, et la justice divine peut se lasser.

LOUIS.

Votre voix commande, ô mon père! J'obéirai. Mais auparavant, dites-moi : obtiendrai-je l'absolution?

FRANÇOIS DE PAULE.

De qui?

LOUIS.

De vous?

FRANÇOIS DE PAULE, *avec sévérité.*

L'homme ne peut absoudre : c'est à Dieu seul de pardonner.

LOUIS.

Quoi! vous ne pouvez..—Hélas! monsieur le cardinal Balue ne me refusait jamais cela, lui!

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous n'êtes point absous, et ce prêtre vous trompait.

LOUIS.

Vous croyez!.. Ah! misérable Balue! que je me repens maintenant de l'avoir laissé sortir de prison!

FRANÇOIS DE PAULE.

Repentez-vous, Roi, de l'y avoir mis.

LOUIS.

Au moins trouverai-je grâce devant le seigneur Dieu pour cette *Praguerie* que mes-

sieurs mes grands vassaux m'ont fait payer si cher au commencement de mon règne!... Ah! Notre-Dame! Il me souvient encore de cette ligue où ils entrèrent tous contre moi, les traîtres, sous prétexte de défendre et d'assurer le *bien public*... — Or, ce fut là, mon père, une longue et cruelle pénitence, et qui doit me justifier de bien des choses aux yeux de Dieu!

FRANÇOIS DE PAULE.

Si près de cheoir du trône, oubliez-vous les échafauds que vous avez dressés? eux sont encore debout! C'est le comte de Saint-Pol, c'est le duc de Nemours qui vous accuseront! Le sang du père a coulé sur les fils et crie vengeance contre vous, monarque meurtrier!

LOUIS, *d'une voix sombre.*

Assez, assez, mon père!...Je n'ai rien oublié, rien!.. Malheureux d'Armagnac! (*Vivement.*) Quant à monsieur de Luxembourg, je vous proteste qu'il était coupable... bien coupable! Il y avait trahison, haute trahison, mon père! et vous savez : c'est là un de ces mots redoutables auxquels nous répondons toujours,

nous autres rois, par un coup de hache.

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais monsieur de Guyenne mourut empoisonné...

LOUIS.

Pas par moi !

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais... par votre ordre.

LOUIS.

Oh! non, non ! je vous le jure par la vraie croix de Saint-Lô : ce fut ce méchant abbé d'Angély qui fit le coup.

FRANÇOIS DE PAULE.

Dois-je vous croire ?

LOUIS.

Oh ! croyez-moi, mon père, car je suis un grand pécheur. L'année où trépassa monsieur de Guyenne, je violai le jeûne du vendredi-saint.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous confessez-vous....

LOUIS.

Oui : d'avoir mangé ce jour-là un faisan.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous reconnaissez-vous coupable de la mort de votre frère ?

LOUIS, *après un moment d'horrible hésitation.*

Étendez sur moi la main, saint homme, et effacez mes crimes.

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous avouez donc...

LOUIS.

J'avoue, — et je me repens.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est peu de se repentir : il faut réparer.

LOUIS.

Que voulez-vous ?

FRANÇOIS DE PAULE.

D'abord, la liberté des prisonniers, de tous ceux que vous gardez ici dans vos cachots...

LOUIS.

Comme un juge.

FRANÇOIS DE PAULE.

Comme un geôlier!

LOUIS.

Sur les instances de monsieur le nonce, j'ai donné ordre qu'on délivrât messieurs d'Angers et de Verdun...

FRANÇOIS DE PAULE.

Les seuls coupables!

LOUIS.

J'ai ici, je l'avoue, plusieurs cages de fer où sont enfermés d'autres prisonniers d'État...

FRANÇOIS DE PAULE.

Des victimes de vos vengeances!

LOUIS.

Mais, si je les délivre, ils divulgueront tout, et mon nom sera maudit par toute la France.

FRANÇOIS DE PAULE.

Ainsi, c'est encore une terreur que votre repentir!

LOUIS.

Que je souffre!..

FRANÇOIS DE PAULE.

Vous souffrez et vous punissez encore! et des créatures de Dieu se tordent en gémissant dans vos caveaux de fer!... Vous souffrez, et l'or des impôts vous sert à payer des geôliers et des bourreaux! Si vous descendiez dans les tombes que vous avez creusées sous vos tours, vous frémiriez, ô Roi, vous feriez grâce!..

LOUIS.

Moi!

FRANÇOIS DE PAULE.

Pour l'obtenir à votre tour!

LOUIS.

Je connais les prisons du Plessis : c'est moi qui les ai faites.

FRANÇOIS DE PAULE.

Non, je ne vous crois pas ! C'est d'ici que vous punissez... Eh bien, Roi, venez ! venez à l'instant : que je vous conduise moi-même auprès de vos victimes... Levez-vous, venez, vous dis-je !.. ou je vous quitte, ou je descends seul ! Il y aura là plus d'un malheureux à consoler, plus d'un juste à raffermir... — Levez-vous et suivez-moi.

LOUIS.

Que me proposez-vous ? Moi, paraître devant eux, dans l'état où je suis... devant eux qui me maudissent !..

FRANÇOIS DE PAULE.

Il y va du pardon de votre vie : ce sera le premier acte réparatoire. Vous hésitez ! et dans ce moment peut-être, quelque infortuné, livré au désespoir, appelle et hâte sa

mort... C'est un innocent qui va vous devancer aux pieds de Dieu pour vous y accuser!

LOUIS.

A quoi me résoudre! tremblant et frappé!.. Ne m'abandonnez pas! Je vous suis... je vous suis. Aidez-moi, mon père!... Oh! que vous êtes fort! vous me soulevez seul, malgré votre grand âge.

FRANÇOIS DE PAULE.

C'est le bras de Dieu qui vous soutient. Hâtez-vous! la mort s'avance, et le temps peut vous manquer.

LOUIS.

La mort!..

FRANÇOIS DE PAULE.

Mais votre âme sera sauvée. Ordonnez qu'on nous ouvre les portes.

LOUIS, *appelant*.

Capitaine des gardes! (*Paraît, au fond, le capitaine des archers de la garde écossaise; Olivier est à côté de lui.*) Marchez, après

moi, sur les pas du saint homme, et faites tout ce qu'il vous dira.

FRANÇOIS DE PAULE, *au capitaine des gardes.*

Je descends avec le Roi dans les souterrains du château. Qu'on allume des torches.

OLIVIER, *à part.*

Dans les prisons !... Je suis perdu.

FRANÇOIS DE PAULE, *à Louis XI.*

Vous ne me quitterez point; nous remonterons ensemble.

(*Le Roi sort, appuyé sur le bras de François de Paule, et accompagné du capitaine des gardes.*)

SCÈNE X.

OLIVIER-LE-DAIM, *puis* JEAN BRUYÈRE.

OLIVIER.

Oh! malédiction!.. (*Courant au cabinet de*

gauche et l'ouvrant violemment.) Sors, et réponds-moi.

J. BRUYÈRE.

Qu'y a-t-il donc, maître Olivier ? vous venez m'interrompre...

OLIVIER.

Il y a, misérable, que je suis perdu, — et toi aussi, entends-tu ? — si tu ne me rends, à l'instant, cette femme !.. Oh ! le Roi ! le Roi qui est descendu,... qui va voir...

J. BRUYÈRE.

Hé bien ?

OLIVIER.

Fais venir Blanche à l'instant !

J. BRUYÈRE.

Où la trouver ?

OLIVIER.

Chez toi, vieux damné ! tu sais où est la fille, puisque tu es le complice du père.

J. BRUYÈRE.

Le complice ?

OLIVIER, *tirant un papier.*

Nieras-tu cette preuve?

J. BRUYÈRE, *étonné.*

La lettre de Ponce Aynard au duc de Bourgogne!

OLIVIER.

Oui; par laquelle il implorait secours contre le Roi Louis?...

J. BRUYÈRE.

Il y a vingt ans de cela. Le duc de Bourgogne a été tué depuis.

OLIVIER.

N'importe! les traîtres vivent encore : c'est Ponce Aynard; c'est toi.

J. BRUYÈRE.

Moi!

OLIVIER.

Voici ton écriture au bas du message; et voici la commission que te donna le duc Charles, au siége de Nancy; — (*Lisant.*) « *Par*

» *ces présentes et sur la lettre même de notre*
» *ami Ponce Aynard, baron de Monteynard,*
» *injustement retenu par le Roi Louis ès-pri-*
» *sons du château des Montilz, d'où il nous*
» *écrit, commettons et déléguons le sieur Jehan*
» *Bruyère, astrologue et médecin, pour qu'il*
» *ait à joindre au plus tôt, et recorder, par tous*
» *moyens et subtilités qu'il avisera, ledit sei-*
» *gneur en sa prison, l'assurant de notre bon*
» *vouloir pour sa cause et de l'empressement*
» *que nous mettrons, Nous, Charles de Bour-*
» *gogne, à le délivrer, sitôt la prise de Nancy.*
» — *Signé* : CHARLES. » — Voilà de quoi te perdre, et je te perdrai, vieil espion, si tu ne m'envoies chercher à l'instant la fille de Ponce Aynard.

J. BRUYÈRE.

Vous avez entre vos mains, maître Olivier, une arme terrible! mais, prenez garde : je puis vous perdre aussi.

OLIVIER.

Je le sais. Alliance donc entre nous, et faites venir ici cette femme... — Il faut qu'elle revienne, ou c'est fait de moi, et alors ce sera

fait de vous. — Répondez, enfin : Blanche, où est-elle?

J. BRUYÈRE.

Je ne sais.

OLIVIER.

Tu ne sais! et pourtant elle a fui de Tours, où je l'avais cachée...

J. BRUYÈRE.

Eh bien?

OLIVIER.

C'est toi qu'elle cherchait.

J. BRUYÈRE.

Je ne l'ai pas vue.

OLIVIER.

Quoi! ce matin...

J. BRUYÈRE.

Je ne l'ai pas vue.

OLIVIER.

Damnation sur toi! Que vais-je devenir!.. Tu mens, misérable.

J. BRUYÈRE.

Pourquoi vous mentirais-je? Êtes-vous grand seigneur?

OLIVIER, *montrant son écusson.*

Je le suis.

J. BRUYÈRE.

D'hier seulement. — Avez-vous de l'or à me jeter?

OLIVIER, *allant à la porte du fond.*

Non, mais j'ai la corde.... — Oh! malédiction! le Roi remonte; c'est le bruit des pas; c'est la lueur des flambeaux!.. — Bruyère! Bruyère! de grâce!.. Il est impossible que vous ignoriez...

J. BRUYÈRE.

J'ignore pourtant.

OLIVIER.

Ainsi, vous ne pouvez rien pour moi!

J. BRUYÈRE.

Rien.

(*La porte du fond s'ouvre. — Le Roi paraît, accompagné de François de Paule, qui soutient un vieillard enchaîné.*)

OLIVIER, *reconnaissant Ponce Aynard.*

Mon prisonnier !.. je m'en doutais.

SCÈNE XI.

LOUIS, *traînant après lui le grand-prévôt* TRISTAN; PONCE AYNARD, FRANÇOIS DE PAULE, OLIVIER, COICTIER; DES ARCHERS AU FOND DU THÉATRE. — JEAN BRUYÈRE, *sur le devant de la scène.*

LOUIS, *dans la plus grande agitation.*

Entrez, monsieur de Monteynard; entrez! Par Notre-Dame, voilà une insigne trahison! Depuis vingt ans, pasque-dieu! depuis vingt ans! ce vieillard, à qui j'avais fait grâce;.. à qui

j'avais rendu sa fille! — Ici, Tristan, et réponds-moi. Vois-tu cet homme?

TRISTAN.

Sire...

LOUIS, *désignant Ponce Aynard.*

Le reconnais-tu?

TRISTAN.

Je le reconnais.

LOUIS.

Il y a vingt ans je prononçai sur sa tête le mot *grâce*, — et pourtant le voilà pâle, mourant, chargé de chaînes... Qui l'a jeté ainsi dans les fillettes du Roi, malgré le Roi, malgré nous? Qui s'est joué à ce point de notre volonté? Réponds, est-ce toi?

TRISTAN.

Non, sire.

LOUIS.

Qui donc?.. (*Olivier échange un coup-d'œil avec le grand-prévôt.*) Je veux le savoir.

TRISTAN.

J'ai cru agir d'après les ordres de Votre Majesté.

LOUIS.

Mais ces ordres, qui te les a transmis ?

TRISTAN, *désignant Olivier.*

Lui.

LOUIS.

Olivier!

TRISTAN.

Maître Olivier-le-Daim.

LOUIS, *à Olivier.*

Est-ce vrai ?

OLIVIER.

Sire...

LOUIS, *faisant un pas vers Olivier.*

Est-ce vrai ?

OLIVIER.

Je l'avoue. Monsieur de Monteynard a été enfermé par moi, contre vos ordres, et je vous ai désobéi.

LOUIS.

De ton chef, misérable! sans me consulter! moi, responsable aux yeux de Dieu! Un crime qui dure vingt ans!...

OLIVIER.

J'ai fait croire à Tristan que votre justice lui livrait un prisonnier d'État.

LOUIS.

Tu répondras de tout cela, maître Olivier! tu répondras de tout cela!

OLIVIER.

J'en réponds dès ce moment, sire; il fallait servir mon souverain, sans perdre à tout jamais cet homme. C'est ce que j'ai fait.

LOUIS.

Que veux-tu dire?

OLIVIER.

Il m'eût répugné de dresser d'un seul mot l'échafaud de Ponce Aynard.

LOUIS.

Qui donc eût ordonné qu'on le dressât, cet échafaud?

OLIVIER.

Vous, sire.

LOUIS.

Moi, qui ai fait grâce?...

OLIVIER.

Vous — qui alors auriez lu cette lettre.

(*Il lui donne la lettre qu'il a déjà montrée à Jean Bruyère.*)

LOUIS.

Hein, notre barbier! Voilà des soumissions bien sinistres. (*Il lit tout bas.*) ... Notre cousin de Bourgogne, — Ponce Aynard, — Jehan Bruyère... Tous trois ligués; tous trois d'accord!... — Comment! toi aussi, païen?

(*Jean Bruyère s'incline. Louis fait signe à Tristan, qui pose sa main sur l'épaule de l'astrologue.*)

OLIVIER.

En vous découvrant cette trame infernale, j'eusse infailliblement causé la mort de ce vieux seigneur. J'ai mieux aimé garder par devers moi ces preuves terribles, et commuer secrètement le supplice en prison perpétuelle.

LOUIS.

Oui ?..

OLIVIER.

Je craignais la mort pour lui.

LOUIS.

Tu avais raison : — car c'est la mort que j'eusse prononcée. (*Après un silence.*) Je la prononce maintenant.

FRANÇOIS DE PAULE, *s'avançant.*

Oh ! sire !

LOUIS.

Que voulez-vous, mon père ! On conspirait contre nous ; il y allait de nos jours. C'est haute trahison. — Tristan, encore ce coup de hache ! (*Tristan s'incline pour remercier.*)

Quoique tu m'aies désobéi, maître Olivier, je te pardonne... — Or! çà, tandis que notre grand vassal était ainsi cadenassé dans nos logettes de fer, où donc était sa fille?

BLANCHE, *accourant du fond, à travers les gardes.*

Sire, sire! justice!

LOUIS, *étonné.*

Contre qui?

BLANCHE.

Contre Olivier.

LOUIS.

Vous ici, Blanche?

OLIVIER.

Vous voyez, sire: elle était ici.

LOUIS.

Voilà qui achève de te justifier. C'est bien, je suis content. — Blanche de Monteynard, n'accusez pas Olivier. Il voulait sauver votre père...

BLANCHE.

Le sauver ! Mais mon père est innocent.

LOUIS.

Regardez.

(*Il lui montre la lettre.*)

BLANCHE, *tremblante.*

Ainsi...

LOUIS, *désignant Tristan.*

La mort !

(*Blanche pousse un cri et court à son père qu'elle embrasse convulsivement en le couvrant de son corps.*)

LOUIS, *à Jean Bruyère.*

Or çà, maintenant, vieux sorcier, toi qui prévois tout, pourrais-tu bien nous dire quand tu mourras ?

J. BRUYÈRE.

Huit jours avant Votre Majesté.

LOUIS, *après une pause.*

Lâche-le, Tristan, et qu'on le chasse. Nous

n'avons pas ici de gibet assez haut pour toi, coquin. Va-t-en. (*Bruyère sort. Le Roi retombe assis.*) O maître Coictier! je me sens bien mal.

COICTIER.

Vous souffrez, sire?

LOUIS.

Beaucoup depuis un instant. Soutenez-moi, secourez-moi... Vous me demandiez pour votre neveu, Pierre Versé, l'évêché d'Amiens, n'est-ce pas? Je vous le donne... mais venez à mon aide. (*A François de Paule.*) Vous aussi, mon père! assistez-moi. Je me sens mourir. Appelez le Dauphin. Qu'il vienne... Oh! je veux le voir... Mes amis, de l'air! de l'air! L'atmosphère de ce château me pèse. — Une fête de paysans, une danse de villageois! Que j'oublie un instant ma captivité de Montilz-lèz-Tours!.. Oh! mes amis! le grand air!

COICTIER, *avec rudesse.*

Allons, voyons, venez, levez-vous, sire. Vous vous plaignez comme un enfant.

LOUIS.

Vous êtes brusque, maître Coictier.

COICTIER.

C'est qu'aussi vous avez si peu d'énergie...

LOUIS.

Vous gronderez donc toujours, médecin?

COICTIER.

Aimez-vous mieux que je vous quitte? Ce serait vous tuer d'abord, je vous en avertis.

LOUIS.

Tuer un Roi de France! vous y prendrez garde! Allons, allons, ne vous fâchez pas. C'est que je souffre cruellement... O mon Dieu! soixante et un ans! bien peu de mes aïeux ont atteint un âge aussi avancé. Si, en effet, j'allais mourir!... Doucement, Coictier! doucement donc! — O Notre-Dame de Cléry! ayez pitié de moi...—Tristan! (*lui montrant Ponce Aynard :*) à ta besogne!

(*On emporte Louis XI.*)

SCÈNE XII.

OLIVIER, BLANCHE, PONCE AYNARD, TRISTAN.

OLIVIER, *à Tristan qui s'approche déjà de Ponce Aynard.*

Un instant, mon compère, un instant. (*Tristan se retire au fond du théâtre.*) Écoutez, Blanche... C'est encore moi, Olivier. Vous avez voulu me fuir, mais en vain : votre mauvais sort vous ramène à moi... à moi qui suis maintenant plus puissant que jamais ; car vous voyez : ma volonté balance ici la volonté royale...—Blanche, une dernière fois : voulez-vous sauver votre père ?

BLANCHE.

Oh ! mon Dieu !..

OLIVIER.

Voulez-vous ?

BLANCHE.

Oui !.. au prix de tout mon sang, s'il le faut... Qu'exigez-vous de plus?

OLIVIER.

Ce que j'exige? vous le savez.

BLANCHE.

Espérez-vous que je consentirai jamais...

OLIVIER.

Et vous, femme, croyez-vous que toute une existence passée à attendre, à désirer, que vingt années remplies d'un seul espoir, d'un seul crime, d'un seul remords, pourront se taire encore devant un mot de haine ou un regard de dédain? Vous vous trompez, fille de Monteynard! Écoutez! je suis las enfin de vos mépris... — Ne me dites plus que vous me haïssez... Je suis décidé à ne plus entendre cela. Blanche, écoutez-moi, car je vous parle de ce vieillard, accablé maintenant par l'âge et la douleur. Il ne s'est agi, jusqu'à présent, que de sa liberté; — maintenant, il y va de sa vie.

BLANCHE.

Le Roi pardonnera...

OLIVIER.

Regardez Tristan.

BLANCHE.

Mais... vous pardonnerez, vous?

OLIVIER.

Je le sauverai, si vous dites un mot.

BLANCHE.

Mais ce serait ma honte!... Oh mon père! mon père!

OLIVIER.

Un mot, et je le sauve. Décidez-vous. Tristan est pressé.

BLANCHE.

Laisse-moi, maudit! va-t-en!

OLIVIER, *à Tristan.*

Approchez, monsieur le grand-prévôt.

BLANCHE.

Oh! non, non! grâce pour mon père!.. Arrêtez! arrêtez!

OLIVIER.

Alors, que voulez-vous ?

BLANCHE.

Savoir comment vous le sauverez...

OLIVIER, *fait un signe; Tristan s'éloigne.*

En répondant du condamné sur ma tête, je tromperai la vigilance de Tristan ; je gagnerai un sursis. Si je ne l'obtiens pas... Tristan n'est pas seul commis aux exécutions des nobles. Il a sous lui deux valets, bourreaux comme lui. Je les éloigne avec de l'or ; il les cherche, et pendant ce temps...

BLANCHE.

Eh bien ?...

OLIVIER.

Votre père s'évade.

BLANCHE.

Seul?

OLIVIER.

Avec vous, avec moi.

BLANCHE.

Mais le Roi...

OLIVIER.

Le Roi se meurt.

BLANCHE.

Il nous fera poursuivre.

OLIVIER.

Nous lui échapperons. Nous trouverons un asile...

BLANCHE.

Où?

OLIVIER.

En Bretagne.

BLANCHE.

Je ne vous crois pas.... Vous me trompez.

OLIVIER.

Malédiction! pour douter ainsi, vous me haïssez donc bien!... Malheur à lui! malheur à vous! malheur!.. (*Se tournant vers le fond.*) — Tristan!

BLANCHE.

N'appelez pas!

OLIVIER.

Tristan! le Roi vous a jeté ce noble : prenez-le.

BLANCHE.

Non, non! monsieur le grand-prévôt! grâce pour lui! je suis sa fille!...

TRISTAN, *à Blanche.*

Allons, ôtez-vous.

BLANCHE.

Pitié!

OLIVIER.

Non, faites, Tristan; n'écoutez pas cette femme.

TRISTAN, *la repoussant du pied.*

Otez-vous, vous dis-je; vous gênez la justice du Roi.

BLANCHE.

Mon père! mon père!

PONCE AYNARD, *d'une voix faible.*

O ma fille ! est-ce toi ? Pourquoi ces cris ? que me veut-on ?

BLANCHE, *à voix basse et dans le plus grand désordre, se jetant aux genoux d'Olivier.*

Sauvez mon père... et je consens à tout.

OLIVIER, *se penchant sur elle.*

Tu consens ?...

BLANCHE.

Oui.

OLIVIER, *après un silence.*

Tristan, retirez-vous ; je réponds du condamné.

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

ACTE SIXIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

Aux Montilz-lèz-Tours. — Samedi, 30 août 1483.

TRISTAN, *à la fenêtre de droite.*

C'est cela... bien. — La grande poutre un peu plus haut... plus haut donc!.. A la bonne heure. Maintenant, le billot.

UNE VOIX, *au dehors.*

Faut-il jeter un drap noir par là-dessus?

TRISTAN.

Oui, oui; bien tombant, bien ample! C'est pour un gentilhomme. Fi! oh! les maladroits! Trois-Échelles! Petit-André! voyez s'ils m'entendront!.. — Les armoiries donc! les armoiries!.. Ne faudra-t-il pas que je les brise tout-à-l'heure? Ces gens-là ne savent rien. Voyons, voyons... je descends.

LA MÊME VOIX.

Tenez, maître : c'est fait.

TRISTAN.

Ah! oui, fait! Vous appelez cela un échafaud, vous autres! drôle d'échafaud! C'est gauche, c'est de mauvais goût, c'est manqué... Il va falloir tout refaire, tout recommencer. Une heure de retard, au moins!.. Et si, pendant ce temps, la grâce arrivait! Enfin, cela s'est vu! Avec cela que le Roi est dans son jour d'indulgence!.. — Voyez à quoi vous m'exposez, mauvais serviteurs que vous êtes!.. Je voudrais bien savoir à quoi servira demain le grand-prévôt, si vous l'aidez si mal aujourd'hui!.. — Croix-dieu! je n'y tiens plus; il faut que je descende.

(*Il va pour sortir; Olivier paraît au fond et l'arrête.*)

SCÈNE II.

OLIVIER, TRISTAN.

OLIVIER, *le visage pâle et les cheveux en désordre.*

Arrêtez, Tristan.

TRISTAN.

Je suis pressé; ne me retenez pas.

OLIVIER.

Vous parliez haut... qu'avez-vous donc?

TRISTAN.

J'ai que ce maudit Trois-Échelles me fera damner.

OLIVIER.

Vous avez à vous plaindre de vos gens?

TRISTAN.

Si j'ai à m'en plaindre!.. (*L'amenant devant la fenêtre.*) Regardez plutôt: voyons, franche-

ment, est-ce là une mine pour un échafaud de noble?

OLIVIER.

Vous devez justicier un noble?..

TRISTAN.

Ce vieux seigneur de tantôt : Ponce Aynard.

OLIVIER.

Ah!.. et vous vous occupez déjà de l'échafaud?

TRISTAN.

Que voulez-vous? La besogne est si rare maintenant! quand elle arrive, on la prend.

OLIVIER.

Mais vous m'aviez promis....

TRISTAN.

Ah! voyez-vous, maître Olivier, j'ai bien pu, en votre considération, par amitié pour vous, retarder le supplice de deux heures; c'était déjà m'exposer beaucoup... mais remettre à

demain, impossible. Il faut que Tristan frappe aujourd'hui.

OLIVIER.

Quelle raison avez-vous...

TRISTAN.

Quelle raison! — le Roi se meurt.

OLIVIER.

Eh bien?

TRISTAN.

Demain, peut-être, il sera mort: qui sait si son fils nous conservera dans notre charge?... Il faut donc me hâter; je joue de mon reste: vous aussi.

OLIVIER, *d'une voix sombre.*

S'il disait vrai!

TRISTAN.

Et puis, vous savez... Le Roi ne manque pas un supplice; il voudra voir celui-ci.

OLIVIER.

Vous croyez?

TRISTAN.

Sans doute : il a si peu d'agrément depuis qu'il est malade ! Il viendra ici, vous dis-je, ce soir, comme à l'ordinaire, prendre l'air à cette fenêtre. Je serai là, en bas, moi ! je lui ferai une surprise.

OLIVIER, *après un silence.*

Croyez-vous que si, par votre ordre, un de vos gens, Petit-André, par exemple, revêtait les habits du condamné, et que celui-ci prît à son tour le grand manteau et le large chapeau de votre acolyte...

TRISTAN.

Pourquoi ce double déguisement ?

OLIVIER.

Mais... pour faire évader Ponce Aynard.

TRISTAN.

Y pensez-vous ? Me compromettre ainsi !

OLIVIER.

Cela ne vous compromettrait pas.

TRISTAN.

Comment cela ?

OLIVIER.

Il vous faut une tête à trancher, un supplice à montrer au Roi, n'est-ce pas?

TRISTAN.

Oui ; après ?

OLIVIER, *avec force.*

Eh bien, il m'importe, entendez-vous bien, maintenant plus que jamais, il m'importe que cette tête ne soit pas celle de Ponce Aynard... que ce supplice ne soit pas le sien.

TRISTAN.

Après ?

OLIVIER.

Après ! après !... devinez.

TRISTAN, *après avoir réfléchi.*

Petit-André m'est très-utile; c'est un brave garçon, pas très-habile encore, mais qui se formera... — Vous ne voudriez pas que je lui fisse manquer son avenir.

OLIVIER.

Bel avenir! valet de bourreau!

TRISTAN.

Vous m'insultez, monsieur le comte!

OLIVIER.

Oh! pardon, pardon... Mais vos scrupules sont inexplicables.

TRISTAN.

Écoutez. Tenez-vous réellement beaucoup à la vie de ce vieux noble?

OLIVIER.

Beaucoup, monsieur le grand-prévôt, et je donnerais tout au monde pour qu'il pût s'évader.

TRISTAN.

Mais moi, que deviendrai-je? Vous-même, que deviendriez-vous, maître Olivier, si le Roi s'apercevait de la supercherie?... car enfin il y aurait désobéissance à moi, trahison à nous deux. Vous avez tout fait pour que le Roi

conclût à la mort de ce seigneur; c'est vous qui avez fourni les preuves sur lesquelles Ponce Aynard a été condamné. Maintenant que la sentence, provoquée par vous, va s'accomplir, vous m'arrêtez le bras, et moi je céderais! et la hache levée sur un noble retomberait...

OLIVIER.

Sur un vilain.

TRISTAN.

Que dira le Roi?

OLIVIER.

Rien : il ne saura rien.

TRISTAN, *lui montrant la fenêtre.*

Il verra tout.

OLIVIER.

Avec des yeux mourans qui se ferment peut-être déjà.

TRISTAN.

Tenez, maître Olivier... je voudrais vous obliger, mais je ne veux pas désobliger le Roi. Je ne veux pas non plus faire le moindre mal à

Petit-André, mon serviteur et mon élève... Ainsi, voyez, cherchez : qui lui substituerons-nous?

OLIVIER.

Le premier venu.

TRISTAN.

Mais encore?...

OLIVIER.

Je ne sais.

TRISTAN.

Décidez-vous, et tenez... pour plus de hâte, car je suis pressé, prenez ceci.

OLIVIER.

Cette agrafe?

TRISTAN.

L'agrafe de mon ceinturon : deux haches en sautoir... Vous me la renverrez par l'homme que vous aurez choisi, et je vous jure que le messager, quel qu'il soit, sera pris, garrotté, décapité, en moins de temps qu'il ne m'en a fallu pour dégrafer le message.

OLIVIER.

Donnez.

TRISTAN.

Mais ne tardez pas! A sept heures, le supplice. Si, à sept heures, je n'ai vu personne, le condamné subira sa sentence. — Adieu. Je vais voir où en est notre échafaud.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

OLIVIER, *seul.* — *Il se promène quelque temps en silence et les bras croisés.*

Qui choisirai-je?... Oh! malheureux! placé entre deux crimes, entre deux dangers! Déloyal et criminel si je sacrifie Ponce Aynard, car j'ai promis à Blanche de le sauver; criminel d'État si je le sauve!.. — D'un côté, la malédiction d'une femme; de l'autre, la colère d'un Roi!.. La colère de Louis XI!.. c'est la mort. Oh! mon Dieu! que faire! que faire! Sept heures, a-t-il dit! Si peu de temps!.. (*Se retournant.*) Qu'est-ce là?

DANIEL.

Monseigneur...

OLIVIER.

C'est toi, Daniel?

DANIEL.

Monseigneur...

OLIVIER.

D'où viens-tu?

DANIEL.

De la plate-forme du château. On découvre, sur le chemin d'Amboise, beaucoup de gens armés.

OLIVIER.

Malédiction! serait-ce le Dauphin?

DANIEL.

C'est lui, sans doute, monseigneur; car le duc d'Orléans vient d'arriver, et le duc d'Orléans ne quitte pas le Dauphin.

OLIVIER, *à part.*

Louis d'Orléans! notre ennemi à tous!.. Oh! celui-là, quand pourrai-je l'envoyer à Tristan! (*Haut.*) Où est-il maintenant, sais-tu?

DANIEL.

Auprès du Roi, monseigneur. Il le prépare à l'arrivée de son fils.

OLIVIER.

C'est bon... retire-toi. (*Daniel sort.*) Le Roi est donc au plus mal, que l'héritier de la couronne est mandé par lui dans ce château du Plessis!... — Je pourrais aller m'assurer par moi-même... Non, non! Il ne me sied pas, à moi, qui avais en haine sa royauté, d'aller flatter son agonie. Restons plutôt; restons pour voir entrer toute cette cour d'un nouveau règne, et y choisir l'homme prédestiné à qui son mauvais sort voudra que nous confions cette agrafe... (*L'examinant de près.*) Joyau sanglant! hochet de Tristan l'Hermite!.. De l'or, des pierreries pour figurer deux haches!.. Où diable la coquetterie va-t-elle se nicher!

(*La porte s'ouvre. Plusieurs seigneurs passent au fond, en causant à voix basse.*)

OLIVIER.

Voilà des courtisans bien embarrassés! un Roi mourant, un Roi vivant! Qui adoreront-ils? Louis XI, ou Charles VIII? le duc d'Orléans ou madame Anne de Beaujeu?... — Je les reconnais tous! Il y en a qui s'humiliaient hier devant François de Bretagne, devant Charles de Bourgogne... Oh! les misérables! —Qui vois-je au milieu d'eux? Jehan Bruyère! l'ami Jehan, l'astrologue, chassé par le Roi!.. Comment ose-t-il... (*Regardant l'agrafe de Tristan.*) Ah! voilà l'homme qu'il me faut! (*Allant à lui et le saisissant par le bras.*) Viens, toi!... tu es bien hardi de reparaître au Plessis!

SCÈNE IV.

OLIVIER, JEAN BRUYÈRE.

J. BRUYÈRE.

Vous l'êtes bien, vous, de m'arrêter si brusquement.

OLIVIER.

J'ai à te parler.

J. BRUYÈRE.

Tout à l'heure; j'entre là.

OLIVIER.

Chez le Roi?

J. BRUYÈRE.

Chez le Roi.

OLIVIER.

Mais il t'a chassé.

J. BRUYÈRE.

Mais le Dauphin m'a accueilli.

OLIVIER.

Tu es...

J. BRUYÈRE.

De la suite du Dauphin.

OLIVIER.

Depuis?..

J. BRUYÈRE.

Hier.

OLIVIER.

Et le duc d'Orléans...

J. BRUYÈRE.

Me protége.

OLIVIER.

Ah!

J. BRUYÈRE.

Je lui ai parlé de vous.

OLIVIER, *inquiet*.

Tu lui as dit...

J. BRUYÈRE, *le regardant fixement*.

Tout ce que je sais.

OLIVIER.

Et le duc d'Orléans...

J. BRUYÈRE.

A tout redit au Dauphin.

OLIVIER.

Donc, si le Dauphin était proclamé ce soir Roi de France...

J. BRUYÈRE.

Ce soir vous seriez pendu.

OLIVIER, *qui a jeté un coup-d'œil rapide sur l'agrafe de Tristan.*

Mais le Roi n'est pas encore mort, monsieur!

J. BRUYÈRE, *faisant un pas vers la chambre du Roi.*

C'est ce que je vais savoir.

OLIVIER.

Arrêtez.

J. BRUYÈRE.

Pourquoi me retenez-vous?

OLIVIER.

C'est que j'ai à vous parler, mon ami.

J. BRUYÈRE.

Dites donc vite; je suis pressé.

OLIVIER.

Et moi aussi, mon cher Bruyère. Il y a ici

un homme que vous connaissez : Tristan l'Hermite, le prévôt des maréchaux.

J. BRUYÈRE.

Le boucher de Louis XI. Après ?

OLIVIER.

C'est aux mains sanglantes de cet homme qu'a été remis le sort du père de Blanche.

J. BRUYÈRE.

Malheureux vieillard !

OLIVIER, *le conduisant à la fenêtre.*

Regardez : tout est prêt. Dans une heure, Ponce Aynard ne sera plus.

J. BRUYÈRE.

C'est vous qui l'aurez tué.

OLIVIER.

Toi, qui parais le plaindre, veux-tu le sauver ?

J. BRUYÈRE.

Le sauver !..

OLIVIER.

Oui, — de son désespoir? Il est séparé de sa fille; il l'appelle de sa voix mourante; il l'appellera tout-à-l'heure en se traînant sur cet échafaud... Veux-tu lui porter une dernière consolation?

J. BRUYÈRE.

Laquelle?

OLIVIER.

Un souvenir de sa fille... un dernier adieu?

J. BRUYÈRE.

Qu'est-ce enfin?

OLIVIER.

Cette agrafe. Elle l'a portée long-temps. Sinistre présage, emblême fatal des querelles qui déchirèrent autrefois deux familles rivales!.. Maintenant, couvert de ses baisers, baigné de ses larmes, elle l'envoie à son père... — Le message est beau: veux-tu t'en charger?

J. BRUYÈRE, *après une pause.*

Voyons l'agrafe. Étrange chose! je ne la lui ai jamais vue.

OLIVIER.

Qu'importe! T'en charges-tu?

J. BRUYÈRE, *examinant toujours l'agrafe.*

Peut-être. — Où est la prison?

OLIVIER.

Ce n'est pas là que tu iras.

J. BRUYÈRE.

Ponce Aynard, pourtant...

OLIVIER.

Ce n'est pas à Ponce Aynard que tu auras affaire... mais bien à Tristan. Écoute : j'irais moi-même si je n'étais enchaîné ici par la volonté du Roi. Pour y envoyer, mieux vaut toi qu'un autre. Tu porteras à Tristan cette agrafe, entends-tu?

J. BRUYÈRE.

Oui.

OLIVIER.

Tu le supplieras de la remettre au condamné. Tu ajouteras que c'est moi qui l'en supplie, au nom d'une fille mourante, que j'ai vue toute en larmes, se rouler à mes pieds, en demandant, par grâce, un moment d'entrevue avec son père, fût-ce même sur l'échafaud!

J. BRUYÈRE.

Laissez... je n'oublierai rien.

OLIVIER.

L'heure presse; va vîte, va!

J. BRUYÈRE.

Je reviens.

(*Il va pour sortir et recule devant Blanche qui entre, toute pâle.*)

OLIVIER.

Damnation! Elle encore! elle ici, dans ce moment!.. (*Poussant Bruyère dehors*) Mais va donc, maudit!

SCÈNE V.

OLIVIER, BLANCHE DE MONTEYNARD.

OLIVIER, *regardant aller l'astrologue.*

... Et ne reviens pas surtout! (*revenant.*) c'est vous, Blanche... Qu'est-ce donc? qui vous ramène? Auriez-vous des doutes...

BLANCHE.

J'en ai — d'horribles.

OLIVIER.

Lesquels? Ne vous ai-je pas promis...

BLANCHE.

Avant tout, je veux savoir pourquoi l'échafaud qu'on dresse là, sous cette fenêtre.

OLIVIER.

Mais...

BLANCHE, *avec un geste impérieux.*

Je veux le savoir. — J'ai le droit mainte-

nant de te parler ainsi, démon : car le pacte de honte est signé entre nous, et si mon âme t'appartient, ta volonté, en retour, doit ployer sous la mienne. Or je t'ai demandé pourquoi cet échafaud : il faut me répondre... Je le veux.

OLIVIER, *troublé.*

Ce que j'ai promis, je le tiendrai... mais silence ! on peut venir.

BLANCHE.

Que crains-tu donc ?

OLIVIER.

Tout du Roi...

BLANCHE, *croisant les bras.*

Et de moi, Olivier, ne crains-tu rien ?

OLIVIER.

Si je tiens ma parole...

BLANCHE.

Si tu la trahis?

OLIVIER.

Qui vous fait penser cela?

BLANCHE.

L'échafaud!

OLIVIER.

Qui vous dit que ce soit celui de votre père?

BLANCHE.

Oh! je n'en puis douter! Condamné aujourd'hui, exécuté ce soir! C'est votre usage à vous...

OLIVIER.

Eh bien, oui! cet échafaud, c'est celui de Ponce Aynard.

BLANCHE.

Tu me l'avoues!

OLIVIER.

Mais c'est un autre qui y montera.

BLANCHE.

Personne ici que mon père n'a été, depuis

hier, condamné à mort... Tu me trompès, Olivier!

OLIVIER, *frappant du pied.*

Malédiction!

BLANCHE.

Olivier, si tu me trompais!..

OLIVIER.

Eh bien?

BLANCHE, *se rapprochant de lui tout-à-coup.*

Eh bien, je te dirais d'abord: « Olivier, tu » es un lâche! » — Puis je révélerais à toute cette cour ton double crime et mon déshonneur; je leur dirais à tous: « Voyez cet » homme: il s'est fait connaître à moi par un » meurtre. Il m'a suivie pas à pas comme » un spectre; il m'a suivie partout pour me » perdre, et il m'a perdue. Je suis à lui, » je suis à cet homme! Ce n'est pas tout: je » m'étais donnée à lui pour sauver mon père, » un vieillard, oublié vingt ans au fond d'un » cachot, et que le témoignage de cet homme » a perdu aussi... De la honte pour du sang!

» J'ai consenti, malheureuse! et maintenant » qu'il m'a brisée, avilie, jetée à terre; main- » tenant qu'il peut vous dire : *Cette femme est* » *à moi;*... maintenant aussi je puis vous dire: » *Il a tué mon père; il l'a tué!* que l'oppro- » bre et le sang retombent sur lui!.. »

OLIVIER.

Eh! Vrai-Dieu! pour parler ainsi, attendez donc que le sang de votre père ait coulé sur cet échafaud qui vous épouvante! — Jusques-là vos reproches sont injustes et vos doutes injurieux. Je vous l'ai dit : on peut venir... Ces seigneurs de la cour du Dauphin, qui entrent chez le Roi, peuvent vous entendre, et alors vous me perdez sans vous sauver, songez-y!.. Tenez, la porte s'ouvre; c'est le Roi qu'on amène... Voilà le sire de Beaujeu, la comtesse de Beaujeu, le duc d'Orléans! Rochefort, la Vacquerie... tous mes ennemis!... Oh! de grâce, retirez-vous, Blanche, retirez-vous!

BLANCHE.

Je reste.

OLIVIER.

Imprudente! sortez!

BLANCHE, *courant à la fenêtre.*

Je m'attache à ces barreaux de fer!..

OLIVIER.

Le Roi demandera...

BLANCHE.

Je répondrai.

OLIVIER.

Vous me perdez.

BLANCHE.

Qu'importe!

OLIVIER.

Ah! tu sortiras!..

(*Il veut l'entraîner; elle résiste; en ce moment le duc d'Orléans s'approche.*)

LOUIS D'ORLÉANS, *frappant sur l'épaule d'Olivier.*

Hé bien, hé bien, monsieur le comte de

Meulan! qu'est-ce donc? De la violence envers une femme!..

OLIVIER.

Monseigneur...

LOUIS D'ORLÉANS, *passant au milieu.*

Voilà, le diable m'emporte, une étrange courtoisie! on vous prendrait pour quelqu'un de bas lieu, maître Olivier-le-Daim!

OLIVIER, *avec humeur.*

J'ai mes raisons, monseigneur, pour en agir comme je le fais.

LOUIS D'ORLÉANS.

Et nous avons les nôtres, maître, pour intervenir en ce différend... — Fille de Monteynard, vous êtes sous notre protection.

OLIVIER, *insolemment.*

De quel droit, monsieur le duc...

LOUIS D'ORLÉANS.

Ah! silence! votre Roi se meurt; l'héritier

du trône est là! Songez à trouver grâce devant lui.

OLIVIER.

Qui donc a attiré sur moi la colère du Dauphin?

LOUIS D'ORLÉANS.

Nous, monsieur le comte; nous même, Louis d'Orléans, duc d'Orléans; nous avons été votre accusateur. Fasse le ciel que nous ne soyons pas bientôt votre juge!

OLIVIER.

Des menaces!.. Oh! monsieur le duc, vous n'êtes pas encore Roi de France!

LOUIS D'ORLÉANS.

Non; car les valets se croient encore ici gentilshommes, et Tristan dresse un échafaud. — Tenez, le voici, le Roi de France!

SCÈNE VI.

LES MÊMES. — LOUIS. *On l'apporte à demi-couché sur une chaise longue. Autour de lui sont groupés tous les courtisans, parmi lesquels on remarque* LE COMTE DE BEAUJEU, COICTIER, DOYAC, LE CHANCELIER ROCHEFORT, LE PREMIER PRÉSIDENT LA VACQUERIE, etc; FRANÇOIS DE PAULE ET LA COMTESSE ANNE DE BEAUJEU *soutiennent le Roi.—Des hérauts d'armes se tiennent debout derrière lui.*

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Où voulez-vous qu'on vous transporte, sire?

LOUIS.

Là; — devant cette fenêtre...

COICTIER.

Oui, oui; devant la fenêtre. Sa Majesté veut respirer l'air du soir...

OLIVIER, *à part.*

Et la vapeur du sang.

LOUIS, *d'une voix faible.*

A-t-on éloigné le Roi...—je veux dire le Dauphin?..

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Oui, mon père.

LOUIS.

Ah! tant mieux!.. sa douleur me faisait mal. — Anne, approchez; et vous aussi, monsieur de Beaujeu... Je sens bien que je vais mourir...—C'est à vous que je confie la tutelle du royaume, après ma mort, jusqu'à ce que mon fils ait atteint l'âge de régner.

LOUIS D'ORLÉANS, *à part et frappant du pied.*

Voilà, le diable m'emporte, une belle régence!

LOUIS, *continuant.*

Ne faites pas de mon fils un Roi de camps et de champs de bataille. Ce royaume a be-

soin de six années de paix. Qu'il laisse là Calais et la Bretagne, et le duc François. Qu'il se tienne chez lui, et se garde surtout de faire du despotisme. Il n'aurait pas la force. C'est un beau sabre que le despotisme!.. mais il faut savoir en tenir la poignée. — Qu'il lise le *Rosier des guerres*, et médite bien ses maximes. Qu'il règne après moi, non comme moi... — C'est Charles huitième qu'il se nommera, non pas Louis... heureusement! Faites qu'il ne continue pas plus mon règne que mon nom.

COICTIER.

Sire... parlez peu.

LOUIS.

C'est la mort, n'est-ce pas, que vous m'annoncez là?

COICTIER.

Oui, sire.

LOUIS.

La mort! nommez-la sans détours maintenant : je ne la crains plus... — Oh! pourtant,

son approche me fait bien souffrir...—Essuyez cette sueur froide... O Notre-Dame! ayez pitié de moi. *Misericordias Domini in æternum cantabo.* (*Après un silence.*) Que faites-vous ici? moi-même, qui m'y a porté?... Pourquoi ces barreaux qui m'empêchent de voir le ciel?.. Suis-je dans une prison ou bien déjà couché sur le tombeau que Laurent Wrin et Conrard, de Cologne, ont ciselé pour moi, Louis de France, à Notre-Dame-de-Cléry?— Quelle oppression dans ma poitrine! De l'air! de l'air! Oh! soulevez-moi... par grâce, soulevez-moi! (*L'heure sonne sept fois lentement.*) Ce beffroi! c'est lugubre!.. Il me semble que chaque coup frappe là!... Mon Dieu! mon Dieu! c'est comme un gémissement. Assez! assez... Faites taire cette cloche... ce glas funèbre... il me glace, il me fait peur.

(*Le beffroi cesse de sonner; — aussitôt un coup sourd retentit sous la fenêtre. Tout le monde s'arrête et se regarde. Blanche pousse un cri.*)

LOUIS, *épouvanté, se soutenant aux barreaux.*

Ce dernier coup... — Regarde, Olivier; qu'est-ce donc?

OLIVIER, *froidement.*

Rien, sire; un coup de hache.

(*Le Roi ferme les yeux, croise les bras sur sa poitrine et tombe mort.*)

BLANCHE, *échevelée, courant à la fenêtre.*

Laissez!... laissez!.. je veux savoir... (*Revenant tomber au milieu du théâtre.*) Mon père! ah!..

OLIVIER, *tressaillant*

Son père!!

LOUIS D'ORLÉANS, *désignant Olivier aux gardes écossais qui sont restés au fond.*

Saisissez-vous de cet homme.

(*Coictier qui est resté, jusqu'à présent, la main étendue sur la poitrine de Louis XI, la retire, en secouant la tête. François de Paule s'agenouille alors et prie.*)

LES HÉRAUTS D'ARMES, *à la porte du fond.*

Le Roi Louis XI est mort! — Le Roi Louis XI est mort! — Le Roi Louis XI est mort! (*Après un silence.*) Vive le Roi Charles VIII!

ACCLAMATION *de tous les courtisans.*

Vive le Roi! vive le Roi!

(*Tout le monde se précipite au devant de Charles VIII qui paraît au fond. Il ne reste plus auprès du Roi mort que François de Paule agenouillé.*)

LOUIS D'ORLÉANS.

Sire, je me jette à vos pieds, comme votre premier sujet, et vous supplie de m'accorder la Régence.

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Elle m'appartient, sire. La volonté du feu Roi...

LOUIS D'ORLÉANS.

J'en appelle aux États, madame!

LA COMTESSE DE BEAUJEU.

Nous nous y verrons, monsieur le duc.

CHARLES VIII.

Ah! silence à vos ambitions! (*Montrant François de Paule.*) Ne troublez pas la prière des morts!.. — Quel est cet homme enchaîné, cette femme évanouie?

LOUIS D'ORLÉANS.

Cette femme, sire, est Blanche de Monteynard; cet homme, c'est Olivier-le-Daim.

CHARLES VIII.

Relevez-la... Emmenez-le. — Le dernier mot du règne de mon père a été *vengeance*... Le premier mot du mien sera *justice*. — Au gibet ce misérable!

J. BRUYÈRE, *sortant de la foule des courtisans et saisissant le bras d'Olivier.*

Eh bien, Olivier?.. Merci de ta brillante agrafe!.. (*Il la lui montre à sa ceinture.*) En

revanche, je viens te dire le mot de ta destinée : je l'ai trouvé enfin.

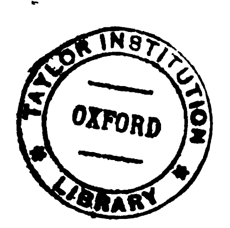
OLIVIER.

Quel est-il?

J. BRUYÈRE.

MONTFAUCON.

FIN.



Sous Presse, du même Auteur.

[illegible], histoire sicilienne, de 1160. — Deux [illegible]

[illegible] **VENDÉE** (1794), écrits sous la dictée d'un Général républicain. — Un vol. in-8.

CONTES EN L'AIR. — Un vol. in-8.

LES SEPT MERVEILLES DE DAUPHINÉ. — Un vol. in-8.

